

LES TRAVAILLANTS

Grégoire Courtois

La fin du monde n'existe pas.

Ce que nous appelons la fin du monde,
c'est un chat qui court et tourne au coin d'un couloir.
C'est l'ombre de l'ombre d'une ombre
dont la forme nous semble familière,
mais qui en réalité n'a pas plus de consistance
que le vent qui dispersera nos cendres.

La fin du monde est une idée, un concept,
et ce concept plonge ses racines noires
au fond de chacun d'entre nous
pour y puiser,
toute notre vie,
la sève sucrée de notre propre destruction,
personnelle et définitive,
inéluçtable et instantanée.

Il existe des fins du monde,
autant que de mondes,
et chacune se définit pour chacun
en fonction de son propre habitat,
de l'univers particulier,
étriqué et vide
qu'il occupe et traverse.

Mais la fin du monde,
la seule véritable fin du monde,
qui pourrait pour nous tous être évidente et indiscutable,
celle-ci se situe loin
dans des terres stériles
qu'aucune âme capable de penser consciemment
à la fin du monde
ne pourra jamais fouler.

C'est notre lot de vivre dans des mondes qui n'existent que pour nous,
et de souffrir des apocalypses dont nous seuls comprenons les symboles,
ainsi que la fulgurante révélation
mais qui restent tristement hermétiques à nos congénères,
terrorisés par les propres images de leur propre destruction.

Et pourtant,
nos pas soulèvent la poussière,
et nos chairs touchent d'autres chairs,
et sentent la sueur qui s'en écoule,
et le sang qu'on en fait couler,
et nous glissons sur des peaux moites,
et des kilomètres de moquette usée,
et des existences tristement paisibles,
qui sont pour chacun d'entre nous,

obstinément,
et jusqu'à l'extase,
les mêmes.

Tout ça semble si réel.
Et nous semblons si réels,
si vivants,
si conscients,
que ces jours qui passent ne peuvent pas être
ceux d'après.

C'est une question totale
que chacun se pose
sans se poser
et se murmure
sans s'entendre.

Mais si ça n'était pas le cas,
si ça n'est pas la fin du monde,
la vraie fin du monde,
tout ce à quoi nous assistons,
ce à quoi les hommes qui nous ont précédé
ont aussi assisté,
et d'autres hommes encore avant eux,
depuis si longtemps que plus personne
ne sait quand cela a commencé,

si ça n'est pas l'exacte et rigoureuse
fin de toutes choses,
qui ôte aux hommes leur humanité
et aux choses leur raison de rester posées
plutôt que de tomber en poussière,

si ça n'est pas la fin du monde,
ces temps de désespoir total
que nous vivons,
travestis en joie d'être au moins là
plutôt que nulle part,

si ça n'est pas la fin du monde,
alors qu'est-ce que c'est ?

PREMIERE PARTIE
ÉTAT

1.

ACTUALITES

Sélection de l'utilisateur : Actualités Locales

Sélection de l'utilisateur : Quartier Sud

Sélection de l'utilisateur : Tour 35S

Sélection de l'utilisateur : Etage 122

Sélection de l'utilisateur : Box 54

Résultats Actualités Locales>Quartier Sud>Tour 35S>Etage 122>Box 54>8:04 AM>

Bonjour,

[Informations personnalisées]

Le soleil est levé depuis 37 minutes et 12 secondes.

Si le temps n'était pas couvert, il aurait touché votre box dans 23 minutes et 57 secondes.

Ce matin, votre humeur est bonne.

Vous vous êtes levé tôt et votre horoscope indique que le mouvement des astres favorise hautement des performances professionnelles inattendues.

C'est un jour utile, propre à toutes les audaces, où la productivité de votre secteur bénéficie de nombreuses opportunités à saisir.

Armé d'une solide ambition et d'un moral en acier, vous pouvez espérer obtenir des évolutions considérables dans un avenir proche, à condition de mettre toutes les chances de votre côté et de ne jamais relâcher votre attention au travail.

Certaines personnes de votre entourage, localisées dans les secteurs G2 et H2 (box 68 à 79 et box 89 à 111) seront d'une mauvaise influence sur vous et pourraient contribuer, de part leur laxisme et leurs tendances à l'oisiveté, à mettre en péril votre activité professionnelle. Il vous revient de les éviter autant que possible afin de ne pas retrouver votre nom associé aux leurs dès lors que des mesures disciplinaires seront engagées à leur rencontre par l'entreprise.

[Informations générales]

Les toilettes pour hommes de votre étage (122) sont momentanément fermées pour cause de nettoyage à haute pression. Elles seront à nouveau utilisables à 11:15 AM

Merci de patienter jusqu'à cette heure dans votre box et de commencer votre travail afin d'éviter tout rassemblement d'employés inutile dans le secteur M3.

La luminosité étant acceptable, il n'est pas recommandé d'utiliser toute forme d'éclairage secondaire, et ce dans un souci d'économie d'énergie. Merci, dans l'intérêt de chacun, de respecter cette consigne.

Bonne journée.

2.

LE BUREAU

L'endroit où nous vivons est l'endroit où nous travaillons.

C'est une plaine aride.

Chaque matin, nous nous avançons et voyons sur les crêtes déchirées les silhouettes immobiles d'amis et d'ennemis dont la rencontre ne fait que détériorer les relations qu'une distance relative peine déjà à préserver.

Nous sommes des travailleurs.

C'est notre statut, notre identité et notre fierté.

Nous exécutons un travail, devant des machines d'un autre siècle ronronnant comme des animaux domestiques, pendant que derrière les vitres teintées de nos bureaux, une épaisse couverture de nuages rampe lentement de l'Est vers l'Ouest.

Nous sommes armés.

C'est le temps et l'expérience qui nous ont fourni la poudre et la grenaille. Nous en avons un stock et nous en servons aussi souvent que nécessaire.

Contre les autres, contre nous-même, contre le temps immobile, nous livrons le combat éternel du quelque chose contre le rien, et quand l'un de nos ennemis s'écroule sans vie sur le sol, nous nous réjouissons d'avoir été choisi par le hasard pour porter quelques jours encore la flamme de l'activité.

Sans les combats, nous pourrions ignorer que notre présence ici est nécessaire, et c'est pourquoi toujours nous combattons.

Nous avons cinq pauses par jour, et nous avons une nuit.

Ces moments sont les champs de bataille temporels de notre guerre.

De 5 heures à 8 heures, nous travaillons.

De 8h15 à 11h15, nous travaillons.

De 11h30 à 14h30, nous travaillons à nouveau.

De 14h45 à 17h45 nous travaillons encore.

De 18h45 à 21h00, nous continuons de travailler.

Et de 21h15 à 00h15 nous travaillons enfin.

En dehors de ces horaires, nous sommes libres, et luttons pour tenter de le rester.

Notre bureau, c'est notre vie.

Personne aujourd'hui ne se souvient du temps où les hommes n'habitaient pas leur lieu de travail, pas plus que des siècles profonds où le travail consista en une activité quelconque.

Ce que nous savons, c'est que les jours morts aujourd'hui s'étirent sans qu'il y ait rien d'autre à faire que porter de l'eau à ébullition, la boire, tuer et éviter de se faire tuer.

C'est ce monde que nos prédécesseurs nous ont laissé, probablement parce qu'eux-mêmes en avaient hérité.

Ces box sont nos demeures, cette moquette notre terre, ces collègues nos concitoyens, et malheur à celui qui renonce à ces quelques droits fondamentaux, car pour un tel homme, il ne reste plus que la rue, et même si aucun d'entre nous n'y a jamais mis les pieds, nous savons qu'aussi rude soit notre condition, aussi pénible notre existence, il n'y a rien de pire que la rue.

3.

LA GUILDE

Nous n'avancons pas seuls dans la tristesse pesante de nos quotidiens.

Nous sommes un groupe, une fratrie, une guilde.

Nous vivons des tensions, des divergences et des ruptures, mais tous respectons les lois invisibles du groupe dont nous savons que l'appartenance est l'une des conditions essentielles à notre survie.

Certains travaillants vivent seuls, mais au prix noir d'une inquiétude constante, d'une vigilance de tous les instants, et du risque inévitable de succomber tôt ou tard à la cupidité ou la démente d'une guilde qui sur eux aura jeté son désir. Ces mercenaires sont invisibles, frappent vite et fort, et fraient dans le bureau comme des charognards craintifs, condamnés à cacher jusqu'à leur ombre dans l'ombre des parois blindées. Ils vivent une vie de peur, de concentration et de vol, la porte de leur box toujours fermée, sans jamais aucun bruit qui s'en échappe et qui pourrait trahir la moindre de leurs activités immorales.

Il y a les mercenaires, et il y a les guildes. Car attendre seul que la mort vienne est un autre travail, en plus de celui qui nous occupe déjà, et l'attendre ensemble permet de dormir parfois, pendant que l'un de nous guette la venue du destin.

Dans notre guilde, il y a des personnes que nous connaissons, et d'autres que nous n'avons jamais vues. Certaines avec qui nous communiquons, et d'autres dont le silence est la meilleure preuve de leur allégeance. Pourtant, si nous ne les entendons jamais et les voyons rarement, elles savent que rien ne peut leur arriver qui ne soit suivi par des représailles de la guilde, et de la même manière, se tiennent prêtes, à tout moment, à intervenir par tous les moyens possibles pour venir en aide à un membre du groupe, si celui-ci en ressent le besoin.

Un jour, peut-être, notre guilde aura conquis chacun des employés du bureau, et il ne sera plus nécessaire de se battre, mais personne n'en vérifie pour autant l'imminence ou la proximité, puisqu'il n'est pas difficile d'imaginer qu'à l'aube de ce jour, la méfiance nous quittera. Or chaque matin, la peur qui nous saisit est la preuve viscérale qu'une lutte reste à mener.

Dans notre guilde, il y a Véra, qui n'a plus un seul poil sur le corps, car elle trouve la pilosité vulgaire.

Ses cheveux, bien sûr, le duvet de ses bras, mais aussi ses sourcils, ses cils et tout ce qui peut pousser sur elle est soigneusement épilé, si bien que sa silhouette, soulignée par sa combinaison moulante, est la seule aspérité graphique qu'elle accepte de voir s'élever au dessus de la surface de la Terre.

Véra pense que l'avenir de l'Humanité réside dans la pureté. De l'esprit, bien sûr, mais l'immatériel, d'après elle, ne peut atteindre de parfaite complétude qu'avec l'assistance et la discipline du corps. Son apparence et son régime alimentaire, que beaucoup se bornent à qualifier de sérieux trouble anorexique, est donc tout entier dirigé vers un ascétisme forcé dont la soumission constante constitue le seul chemin vers l'élévation de notre condition.

Dans notre guilde, il y a aussi Théodore, qui s'est autrefois sectionné les dix doigts de pieds à la faveur d'une date posée sur un calendrier dont lui seul a connaissance. En entrant dans une nouvelle ère personnelle, il avait ainsi jugé que ces doigts n'avaient plus la moindre importance et que leur utilité se limitait à saisir des objets avec les pieds comme des primates. Ce qu'il nommait donc « les vestiges de l'interface archaïque » n'avaient, de fait, plus aucune

raison d'être et il avait procédé à leur amputation pendant une nuit calme sans que personne ne fut troublé par le moindre son transpirant de son box. Sans un cri, sans un mot, il s'était frayé son propre chemin sanguinolent vers le futur de notre race.

Certains racontent qu'il conserve ses doigts perdus dans un bocal de formol dissimulé sous son bureau, mais personne n'a jamais osé vérifier, ni même demander à l'intéressé si l'information était exacte.

Théodore depuis oscille et marche plus vite que les autres travaillants dans les couloirs étroits de l'étage, et nous avons jugé à l'unanimité que c'est désormais pour lui une allure nécessaire à la conservation de son équilibre. La vitesse ou la chute, une philosophie qui nous avait tous séduits même si aucun d'entre nous n'a encore jugé impératif de l'imiter, probablement parce que Théodore est le seul à posséder ce mystérieux calendrier.

Dans notre guilde, il y a Didier, et même si celui-ci ne s'est jamais qualifié d'artiste lui-même, c'est pourtant le titre que tous les autres lui donnent naturellement, car sa vie entière semble n'avoir été, depuis son plus jeune âge, qu'une longue et puissante performance à public variable où chaque instant peut être étudié, dans sa pureté ou sa complexité, comme l'une des composantes majeures d'un art de la vie en gestation. La vie de Didier est monstration, spectacle ou roman, et chacun de nous sait que sa simple proximité nous expose aussi à l'éventualité de faire partie de l'œuvre, et d'être présenté à un public, dans un futur lointain, un avenir proche, ou un présent inattendu. Peut-être que sa fréquentation, puis son intégration à notre guilde, n'ont au fond été motivées que par le secret espoir de soudain sentir sur nous la chaleur de l'exposition, la clarté de la gloire, ou tout simplement la rassurante quiétude d'une existence utile. Didier est l'un de nos tickets vers la lumière, car si nous pouvions devenir ne serait-ce que les personnages secondaires, les figurants amorphes, de son roman personnel, au moins, pensons-nous, nous ne serions pas définitivement rien du tout.

Dans notre guilde il y a aussi Clara, et Clara a été autrefois une grande amie de Didier, mais son approche de l'art beaucoup plus destructrice les a peu à peu séparés, si bien qu'aujourd'hui, leurs rapports se résument à des échanges de regards lapidaires et une quantité infinitésimale de « bonjour bonsoir » polis qui fusent un peu plus haut que le silence quand le hasard trouve la malice de les dresser face à face.

Clara trouve en effet primordial pour l'art et pour le monde de procéder méthodiquement à la destruction apparente de son corps, et cette lacération chaotique, si elle peut prendre diverses formes, ne trouve de réel accomplissement que dans la scarification sous anesthésie, pratique qui permet d'abord de la défigurer, idéalement et proprement, mais aussi de lui faire subir une quantité de sensations enivrantes, comme l'engourdissement des membres, ou le choc postopératoire que son corps ne manque jamais d'endurer.

D'après de nombreuses photos, il semble que Clara fut autrefois une travaillante ravissante et convoitée et beaucoup affirment que c'est la culpabilité d'être ainsi faite à cet instant précis de l'Histoire qui la précipita vers ces extrémités destructrices.

D'autres pourtant préfèrent suggérer qu'elle n'a fait que voler ces photos à une autre fille, dans un autre box, et que son apparence aujourd'hui n'a rien d'artistique, mais qu'elle est le simple fruit d'une déformation natale mal soignée.

Pourtant, si l'un d'eux avait assisté au magnifique happening écarlate que Clara donna dans les toilettes pour dames du bureau, la saison dernière, jamais ce témoin malheureux n'aurait pu douter de la véracité ou de l'importance de ses automutilations.

4.

LE HAPPENING ÉCARLATE DE CLARA

C'était un matin comme les autres. C'est à dire qu'il contenait autant de mauvaises surprises et de déceptions que les autres, autant d'espoirs anéantis, et autant de confirmations blêmes que nos existences n'en finissaient plus de plonger vers le néant.

Les lueurs individuelles s'étaient allumées les unes après les autres à partir de 6 heures, donnant au jour l'exemple de clarté qu'on attendait de lui, faisant ronfler au sous-sol l'antique générateur que la faible activité électrique nocturne avait engourdi. Son compteur fit défiler plus vite encore des chiffres dont tout le monde avait oublié la signification, quand les réchauds des travailleurs se mirent en route pour faire bouillir l'eau du petit déjeuner.

Personne n'aperçut Clara de toute la matinée, parce qu'on s'occupait rarement de ceux qui faisaient profil bas, et surtout parce que, faisant partie de notre guilde, chacun savait qu'elle n'était autorisée à rien tenter sans les formes protocolaires que l'engagement armé d'une guilde exigeait. Ainsi, s'il nous fallait réduire en bouillie un mercenaire esseulé, ou bien déclencher une guerre avec une guilde gênante, l'information était rendue publique sur l'intranet de manière à laisser le temps à notre cible de déguerpir si le courage d'affronter la rue était plus grand que celui de nous combattre.

Ce matin-là donc, aucune annonce d'affrontement public n'avait été lancée, et le personnel vaquait à ses occupations sans que personne ne songea jamais à se soucier de personne. Personne non plus ne remarqua Clara, qui à 11h16, sortit lentement de son box blindé, traversa lentement les allées désertes du bureau et referma lentement derrière elle la porte des toilettes pour dames qu'elle prit soin de verrouiller tout aussi lentement.

La climatisation ronronna pendant une poignée de minutes, faisant voler dans les allées vides des millions de particules poussiéreuses, dont certaines étaient probablement tout ce qui restait de cités du Sud que notre inaction quotidienne avait contribué à détruire. Pendant une poignée de minutes, des chiffres s'étaient accumulés sur les écrans de nos ordinateurs et nous les avions religieusement regardés passer comme les prophètes numériques de la trop longue apocalypse hermétique que nous vivions. Lorsque rien n'était prévu pendant une pause, nous l'occupions en effet le plus souvent à continuer notre travail.

C'est alors que les habitants des box situés dans les secteurs K et L, c'est à dire près des toilettes, entendirent la voix de Véra chuchoter un appel répété. Théodore leva le premier par dessus sa paroi le morceau de miroir qui lui servait à observer les allers et venues aux toilettes sans avoir à se lever.

Il vit dans le reflet la silhouette fine de Véra, penchée sur la porte, et après avoir instantanément pris une photo de ses fesses moulées dans sa combinaison de latex blanc, se risqua à lever la tête par dessus son box pour demander ce qui se passait. Il fut le seul à le faire, car le seul aussi certain qu'il ne s'agissait pas d'un piège. D'une main, il tapota en même temps un message instantané à l'attention de Didier :

[chan#9926]Théodore : chiottes des filles - rapplique

[chan#9926]Didier : pervers

Didier avait répondu immédiatement, imaginant que Théodore voulait lui faire partager l'une de ses nombreuses vidéos dont l'analyse au zoom élargi lui permettait de déceler qu'une de nos collègues portait des sous-vêtements singuliers, ou bien n'en portait pas du tout.

[chan#9926]Théodore : vera IT

Et Théodore n'attendit pas de réponse.

IT : In Trouble, était en effet notre code interne d'alerte et son utilisation ne tolérait pas de plaisanterie. Didier rappliqua donc, traversant courbé et silencieux les couloirs tapissés de moquette bleue que les pas des travailleurs, bien que rares, avaient abîmé au delà de toute imagination.

Quand il parvint à la porte des toilettes pour dames, à 11h19, nous étions déjà tous là, nos lèvres vibrant dans les interstices pour y lancer des sons dont nous espérions qu'ils parviennent à Clara.

- Est-ce que c'est une performance ? demanda Théodore.

- C'est beau, dit Didier avant qu'on entende un bip annonçant le déclenchement de son enregistreur portatif. Son spectacle commençait.

« Nous sommes dans le ventre de l'un des jours noirs, tordus au milieu des entrailles vides et sèches d'une nouvelle journée insipide, à l'affût comme des bêtes d'un signe dans le ciel qui changera notre inertie en action, et notre action en épopée. Murmurer dans l'entrebâillement d'une porte fermée. C'est ce que nous avons trouvé à faire pour qu'aujourd'hui ne ressemble pas à hier, et que les rejets puants du passé que nous renions meurent nés avant d'avoir pu à leur tour engendrer d'autres sinistres présents. Il n'y a peut-être rien derrière cette porte, pas d'ami ni d'ennemi, mais c'est l'espoir d'une meilleure vie que nous appelons, le souhait que nous faisons de ne pas ce soir nous coucher gris et livide d'avoir exactement fait ce que tout les jours on nous demandait de faire. Clara fut la première... »

- Ta gueule, Didier, interrompit Vera. Je veux pas être dans ton putain de roman.

- Il faut défoncer la porte, dit Théodore.

- Vous allez défoncer la porte et votre espoir que quelque chose d'important se passe derrière va lui aussi voler en éclats, répondit Didier que tout le monde évitait d'écouter.

- Poussez-vous, continua Théodore. Véra, aide-moi.

Ils prirent leur élan pendant que Didier surveillait les alentours. Briser le matériel de l'entreprise n'était pas le genre de choses qui restait impuni et nous le savions, car cette porte ne nous appartenait pas. Elle appartenait à tout le monde, et porter atteinte à son intégrité était un geste d'agression caractérisé envers toutes les guildes et tous les mercenaires présents à notre étage. Ceux des étages inférieurs et supérieurs s'en moquaient, bien sûr, puisqu'ils avaient leurs propres toilettes.

C'est donc en parfaite connaissance de cause que Théodore et Véra se jetèrent de toutes leurs forces contre le plastique gris et firent éclater la faible serrure des toilettes pour dames.

- C'est superbe, dit Didier quand il pénétra à son tour dans les toilettes. Je n'approuve pas, mais c'est superbe.

Nous restâmes prostrés plusieurs dizaines de secondes devant la scène à laquelle nous assistions, parce qu'au fond de nous, une guerre venait d'éclater. D'un côté, vêtus de casques

et de combinaisons pare-balles d'un noir profond, une armée de soldats ténébreux portait haut les couleurs sombres de la fascination devant la beauté. Ces guerriers sans âme n'éprouvaient aucune pitié, aucun sentiment, et seuls à leurs yeux comptaient les stigmates réguliers d'un univers agité par la mystique vibration du sens, des formes et de leur accomplissement ici-bas. Des hommes et des femmes pouvaient mourir, se déchirer, leurs membres arrachés jetés à la fortune des vents radioactifs, ces victimes n'importaient pas, et aucune oraison funèbre ne venait servir leur mémoire, puisque leur perte l'avait été dans l'intérêt général de la faible passion qui nous habitait encore un peu. Cette armée grondait dans nos cœurs depuis que nous étions arrivés, chacun à notre tour, dans ces bureaux anonymes, et sa marche furieuse nous faisait tenir debout, regarder clair et ne jamais vaciller face à l'horreur de nos pensées, car aussi terribles qu'ils soient, nos désirs de mort étaient beaux, et c'était tout ce qui comptait pour pouvoir encore dire quelques temps que nous étions des hommes et non des bêtes. De l'autre côté, face à elle, d'autres soldats livraient leurs flancs blancs à la baïonnette. Recouverts de suie et de sang, de cendres et de poussière, ils menaient dans les replis gluants de nos cervelets une bataille vitale, une campagne de survie, aimable et généreuse, pour que définitivement ne s'éteigne pas notre race. Pour ces combattants, rien d'autre ne pouvait avoir de sens que la conservation la plus longue possible des tissus qui empêchaient nos chairs de se répandre sur la moquette bleue du bureau. C'était l'armée instinctive, aveugle aux runes et sourde aux trompettes, qui jusqu'à son dernier souffle lutterait pour que l'Homme engendre l'Homme, au prix de toutes les laideurs.

Ainsi nous restâmes pétrifiés, entre l'envie de sauver Clara qui se vidait visiblement de son sang, et la crainte d'interrompre l'une des plus belles œuvres d'art que la monotonie du monde nous avait donnée.

Pour parvenir à la perfection de ce résultat, notre amie avait dû passer des jours, et peut-être des mois, à procéder seule en secret à de fines transfusions, stockant dans un lieu réfrigéré des sachets de son sang que son corps docile avait rapidement remplacé. A en juger par l'étendue écarlate qui coagulait à nos pieds, cette opération préparatoire l'avait dotée d'une quantité fabuleuse d'hémoglobine. A 11 h 16, ce matin, alors que tous encore somnolions en songeant à quelle catastrophe viendrait rompre le calme des jours, elle avait dû transporter son fardeau rouge de son box aux toilettes, poches flasques dissimulées sous un chemisier plus ample que d'ordinaire, offrande visqueuse à la beauté d'aujourd'hui. Puis une fois amassé son trésor liquide, avait du verrouiller la porte de l'intérieur, et entamé son entreprise de mutilation ruisselante.

Une fente noire, à la pliure de son bras gauche devait être le résultat d'un coup de couteau ou de scalpel qui avait sectionné son artère brachiale. Un jet irrégulier projetait ainsi sur son avant-bras une fine rivière de sang qui coulait le long de sa paume ouverte et goûtait de chacun de ses cinq doigts dans la mare tranquille où elle gisait, tandis que plantée dans son autre bras, une longue aiguille reliée à une poche en plastique opaque lui apportait autant de fluide vital qu'elle devait en perdre.

Clara avait imaginé tout ce procédé, économisé pendant des semaines tout le sang nécessaire à sa réalisation, et probablement calculé la durée exacte de la performance, le point de non-retour où les poches de sang ne suffiraient plus à remplacer les précieux décilitres qu'elle laissait s'échapper sur le sol blanc des toilettes pour dames.

Enfin, il y avait le papier toilette. Soigneusement froissés, de longs amas étaient disposés sur le sol de manière à circonscrire la mare de sang immobile. Si nous avions pu nous tenir à trois

mètres au dessus de la scène, le tableau eut été sublime, Clara assise contre le mur livide, ses jambes baignant dans une étendue écarlate dont les contours dessinaient une étoile aux branches inégales sur la surface blanche et carrelée.

En plus de dessiner ce motif, le papier toilette avait une fonction, celle de nous indiquer que ce à quoi nous assistions n'était en rien le geste d'une dépressive parvenue au terme de son douloureux parcours. Ce dessin subtil nous confirmait au contraire que la mise en scène était voulue, programmée, et réfléchie pour entrer dans l'histoire de l'art et non dans celle, pathétique, des formes de névroses pathologiques.

Clara avait effectué son happening pour l'art, pour la beauté, et si l'opération l'avait tuée, si nous ne l'avions pas trouvée à temps et qu'elle s'était éteinte, exsangue, sur le carrelage rouge des toilettes, alors elle aurait réussi ce que tous, d'une manière ou d'une autre, tentions de faire : offrir à son existence morne et petite une fin suffisamment digne, puisque le reste ne l'avait jamais été.

5. LES REMPLAÇANTS

Les milieux de mois sont les plus propices aux attaques contre les guildes.

C'est la période rouge, pendant laquelle chaque geste et chaque mouvement doit être étudié, utile et nécessaire, le moindre déplacement pouvant se terminer en affrontement mortel, lequel, en cette période critique et par enchaînement, peut à son tour entraîner la destruction totale d'une guilde.

Car lorsque l'on appartient à une guilde, mourir en milieu de mois, c'est mourir deux fois. Une première fois réellement, et disparaître de son box pour toujours, jeté dans la rue ou bien mort pour de bon, ce qui revient au même; et puis une seconde fois, en laissant involontairement sa place à un autre, plus jeune, ceux qu'on nomme les remplaçants, tout juste sorti de la nurserie collective, et qui à la fin du mois, ne recevra qu'un demi salaire, souvent insuffisant à sa propre survie.

Le remplaçant de milieu de mois, avec son demi-premier-salaire, est un demi-remplaçant. A ce titre, il est à demi-vivant, et par conséquent, déjà à moitié mort.

Ignorant les règles du bureau qu'il intègre, ignorant les noms et les visages à éviter, le remplaçant de milieu de mois se doit d'être fin, intelligent et tactique, pour espérer conserver son box un mois de plus, et gagner assez d'argent pour s'installer vraiment. Dans la grande majorité des cas, le remplaçant de milieu de mois tient une petite semaine, avant d'être éliminé à son tour. S'il est malin, il peut tenir jusqu'à une semaine et demi avant de succomber, mais dans 99% des cas, les remplaçants de milieu de mois ne vivent pas assez pour voir le mois suivant, et disparaissent simplement, fugitives lueurs de jeunesse innocente dans la nuit infinie de notre monde.

D'une manière générale, milieu de mois ou non, un remplaçant est déjà une proie, une petite créature aussi frêle qu'un oiseau tombé du nid, sans moyen de se nourrir, sans arme pour se défendre, maigre et condamné à le devenir encore plus si aucun employé du bureau ne se charge d'assurer sa protection.

Il est pourtant de coutume, pour une guilde venant de perdre un membre, de prendre sous son aile le remplaçant fraîchement arrivé, de le former, et par conséquent de le protéger autant que possible, mais si tel est le cas, les efforts investis doivent l'être utilement, afin que le jeune travaillant puisse à son tour intégrer la guilde et défendre l'intérêt collectif.

Rares sont les guildes à former un remplaçant de milieu de mois, préférant généralement se renforcer ou mettre en place une riposte rapide plutôt que de perdre temps et précieux argent à entretenir un néophyte incapable de s'acheter la moindre goutte d'eau.

Car les attaques de milieu de mois ont cette particularité qu'elles handicapent une guilde pendant deux semaines au moins, et une attaque de milieu de mois réussie, c'est-à-dire menant à la perte d'un membre de la guilde cible, n'est souvent qu'un prélude à la tentative de destruction complète de la guilde visée, attaque après attaque, chaque membre décimé un par un, renvoyé dans les ténèbres d'un monde qu'il aura encore moins choisi que celui-ci. Si cette entreprise réussit, c'est-à-dire que la guilde visée est totalement détruite avant la fin du mois, alors la guilde attaquante se charge généralement de former les remplaçants arrivés durant cette période, élargissant ainsi son parc de box, son territoire physique, et par conséquent sa suprématie sur le bureau.

On raconte que plus haut dans la tour, des guildes ont réussi à mettre la main sur des étages entiers de bureaux, et que loin dans les hauteurs de l'entreprise, des guerres géantes opposent des centaines d'hommes et de femmes dans des combats meurtriers organisés dans des no man's land vides et froids, étages complets vidés de tout box, ne servant que de champ de bataille à des guildes titanesques aux généraux tout puissants.

D'autres histoires, plus incroyables encore, circulent sur ces combats à grande échelle, et certains prétendent que des tours entières, ailleurs dans la ville, se livrent elles-aussi des guerres sans merci, entreprise contre entreprise, tour contre tour, employé contre employé, mais personne ne croit réellement ces histoires, car personne ne connaît ici de moyen d'accéder à d'autres étages de la tour, et que la simple éventualité de sortir de la tour elle-même, c'est-à-dire passer par la rue, relève de la légende, de celles qu'on raconte aux remplaçants tout juste arrivés pour les faire rêver, et ne pas sombrer immédiatement dans la réalité cauchemardesque de notre condition, et qui veut que nous soyons bloqués ici, de l'instant où nous avons quitté la nurserie collective, à celui où s'éteindra notre dernier souffle. Il leur faut garder cet espoir, au moins un minimum de temps, afin qu'ils comprennent eux-mêmes, et ne nous en veuillent pas trop de les avoir mis au monde, que nous soyons leurs pères ou non.

L'espoir, c'est ce qui nous fait tenir, les premiers jours, lorsque les parois du box nous paraissent si petites, notre espace si étroit, et cet espoir met quelque temps à nous quitter, prisonniers que nous sommes des instincts animaux qui nous susurrent à l'oreille que cette vie a un sens.

Chaque fois que nous voyons arriver un remplaçant, et même si nous savons que la majorité d'entre eux sera décimée avant même de toucher son premier salaire, nous avons tous, sans le dire, ce regard compatissant et envieux, cette jalousie d'avoir en face de nous des êtres pleins d'un espoir qui nous a quitté, et dont nous ignorons désormais jusqu'à l'odeur.

Car nous avons tous été des remplaçants. Et nous avons tous, au début de notre carrière ici, lutté contre le bureau entier avant de devenir assez robuste pour intégrer une guilda ou bien nous fondre dans la masse salariale anonyme.

Nous avons tous rampé dans l'ombre sur ce chemin obligé et périlleux, avec comme seul réconfort l'idée folle que les choses s'arrangeraient, que la vie ne pouvait pas être seulement ça, cette lutte perpétuelle qui nous donne le droit de ramper un peu plus longtemps. Et nous envions cet espoir insensé, et malgré les risques, et malgré l'écrasante puissance du taux de mortalité de cette caste, souhaitons secrètement être à nouveau remplaçant, naïf, insouciant, et renfermant au fond de nous le fœtus d'un idéal qui ne grandira jamais.

Nous n'en parlons pas, mais souvent pensons, à l'arrivée d'un remplaçant, scrutant son nouvel environnement comme une bête traquée, s'approchant timidement d'un membre du bureau pour lui demander conseil, et se faisant aussi sec jeter dans la rue par l'entreprise, parce que dans son inconscience, il se sera adressé à la mauvaise personne, souvent pensons qu'il aurait pu être nous, que nous aurions pu être lui, et que les chances infinies dont nous avons bénéficiées auraient pu ne pas être suffisantes, qu'un seul moment d'inattention, une seule seconde de relâchement, aurait pu nous-aussi nous coûter notre box, et toute la sécurité qu'il représente en ce monde.

Que deviennent ces jeunes nouveaux renvoyés dès leurs premiers jours ? Nous l'ignorons.

Mais si leur existence s'éteignait, si leur vie s'achevait nette et que leur conscience connaissait le repos éternel dans les limbes moites de l'infini, alors souvent regrettons de n'avoir pas connu ce destin apaisé plus tôt.

Et nous serions morts, calmes et sereins, loin du bureau et de la vigilance constante qu'il exige. Et tout serait plus simple. Et le calvaire s'achèverait.

Ou pas.

Car personne ne sait réellement ce qu'il advient des employés renvoyés.

Et si jamais ils ne mourraient pas, mais simplement se retrouvaient jetés à la rue, alors dans notre souffrance, nous serions tout de même chanceux d'avoir su éviter les pièges et les assauts des premiers temps. Malchanceux d'être en vie, mais chanceux d'être en vie ici plutôt qu'ailleurs.

Car ailleurs ne peut être que pire. C'est un axiome que nous avons appris et qui reste ancré en nous pour nous éloigner des erreurs de jugement.

*Autre chose,
quelqu'un d'autre,
plus tard
ou ailleurs,
ne peuvent être que pire.*

C'est ce mantra qui nous a tenus en vie et qui continuera à le faire si nous ne l'oublions pas. C'est ce refrain qui nous a protégés et nous a fait continuer à accepter de travailler, en toutes ces occasions où l'épuisement et les blessures auraient pu nous faire baisser les bras. Et que serions-nous aujourd'hui si tel avait été le cas ?

Au lieu de marcher dans ces allées, de bénéficier d'un abri quand il fait froid, et d'ombre quand il fait chaud, nous pourrions être dans la rue, quoi que cela signifie.

Nous pourrions être sans travail, sans nom, sans activité, sans but, livrés au destin, à la misère et à la pire de toutes les hontes.

Celle de n'être plus un employé.

6.

ACTUALITÉS

Sélection de l'utilisateur : Actualités générales

Sélection de l'utilisateur : VIP

Sélection de l'utilisateur : Vie privée

Résultats Actualités générales>VIP>Vie privée>2:35 PM>

#

Milton Banks, comédien honoraire du studio PKB&F's, a été vu samedi dernier en compagnie de **Cily Vinière**, la jeune héritière de la zone Ouest de Chicago 3.

D'après les témoins, la proximité physique ainsi que les gestes des deux stars ne laissaient aucun doute quant à leur relation (voir vidéos).

Si une telle idylle était confirmée officiellement, les amants deviendraient le 16e couple de l'année à pouvoir prétendre au prestigieux prix Rich & Richer qui récompense au mois de janvier le couple le plus puissant financièrement de la Confédération.

#

Josh McGuilick, capitaine malheureux des Flams de Bombay West, battus jeudi dernier en finale de la Coupe Inter-secteur de SlashMetal NLE, vient d'annoncer son intention de quitter l'équipe sino-indienne.

Lors de la pause du neuvième décan de la finale de jeudi, les spectateurs avaient déjà pu noter l'ambiance désastreuse qui régnait sur le banc de touche des Flams, quand McGuilick avait volontairement ouvert le feu sur son entraîneur, **Roy Malalan**, à l'aide de son arme de jeu. Lors de la conférence de presse d'après-match, le capitaine a expliqué qu'il avait commis ce geste afin de "repandre en main cette équipe de lopettes dirigée par un branleur". Un choix tactique hasardeux serait à l'origine de la colère de McGuilick qui a expliqué n'avoir "pas eu d'autre choix que de faire taire cet incompetent".

Profitant de l'inconscience prolongée de Malalan, traité par une équipe médicale, McGuilick avait ainsi dirigé son équipe pour toute la durée du dernier décan. Malgré une nette remontée au score, les efforts sur le terrain et sur le banc de McGuilick ne furent pourtant pas suffisants et son équipe dut s'incliner par 42 à 31.

Josh McGuilick n'a pour le moment pas précisé avec quel autre club il était en contact.

Agé de 17 ans, le joueur originaire de la zone grise de l'archipel indonésien est actuellement détenteur du record mondial de points L&C, toutes catégories et saisons confondues, avec 636 cartons L(ethal) et 7913 cartons C(oma).

7.

LE TRAVAIL

Les histoires vivent avec nous, au milieu de nous, comme d'autres employés, des créatures domestiquées dont la présence nous rassure sans que l'absence nous inquiète, sachant au fond de nous qu'elles sont là, quelque part, et qu'elles finiront bien par réapparaître, tôt ou tard.

Les histoires, les anecdotes et les légendes sont les derniers refuges de notre espoir, si jamais il nous reste un espoir.

Elles sont l'oxygène et l'eau qui nous permettent de ne pas douter du fait que nous sommes en vie.

Etre mort, c'est ne plus entendre d'histoires, et ne plus en raconter.

Etre mort, c'est devenir une histoire, qui foncera vers l'oubli tout en se carbonisant sur les particules du temps.

Etre mort, c'est travailler seulement, sans rien d'autre autour qui nous empêche de réaliser que nous ne servons à rien.

L'histoire du travail est la première histoire qu'un travaillant connaît quand il devient travaillant.

C'est l'histoire première, celle qui lui apprend qui il est, et pourquoi il est là.

Dans cette histoire qui remonte aussi loin que le travail lui-même, il est dit qu'il n'exista pas d'époque où le travail ne fut pas la seule et unique raison d'être en vie.

Le travail, et le combat pour le conserver.

Lorsque sortis de la nurserie, survivants incrédules au deuxième mois de notre existence d'adultes, nous avons commencé à poser des questions à nos collègues, toujours avons entendu les mêmes réponses, et toujours cette même histoire, afin qu'à notre tour, bien plus tard, toujours n'avons pu que les répéter aux remplaçants qui nous questionnèrent.

Il faut travailler car notre travail est notre dignité, l'unique chose qui permette de nous différencier des sauvages que la rue a dévorés et dont la vie n'est pas même utile à elle-même, électrons impassibles jetés sur l'orbite chaotique de leur propre inconsistance.

Le travail est une foi, une évidence ultime qui nous rend humain et qui répond à la seule question que nous aurions pu nous poser : pourquoi ?

Le travail est cette réponse, et cette réponse porte en elle le bulbe amorphe du reste : si jamais nous cessions de travailler, que resterait-il à faire ?

Dès que les premiers rayons du soleil changent l'obscur épaisseur nuageuse en masse côtelée striée de pluie noire, nous nous postons devant nos écrans afin de suivre l'évolution de l'impensable réseau de machines qui gère notre monde. Disposés sur 80 lignes, 106 colonnes et 32 niveaux de netteté, les lots de données défilent à rythme variable, en fonction de leur importance ou de leur urgence. Nos yeux balaient l'information brute que les nurses nous ont appris à décoder à l'aube de notre vie, dans les quatre sens, du haut vers le bas, du bas vers le haut, de gauche à droite et de droite à gauche selon un maillage que chacun s'amuse à personnaliser.

Nous surveillons les flux de capitaux.

Nous surveillons le cours des actions.

Nous surveillons la valeur des indices, les rapports de fonctionnement, les bilans trimestriels, les fusions et acquisitions, les krach, les embellies, les naissances et les morts, enchevêtrement fluide de chiffres et de mots qui passent devant nos yeux comme une vivace nature en perpétuelle accélération.

Chacun joue un rôle, le même, et ce rôle est garant du bon fonctionnement du monde.
Le travaillant surveille. Et cette surveillance lui permet de continuer à travailler.

Lors de nos premières heures de travail, si la fortune nous a permis de rencontrer un collègue, et que ce collègue est assez amical pour nous répondre, nous ne manquons pas de demander la marche à suivre en cas de problème. Que faire si une anomalie est détectée, si un système est déréglé, ou si une erreur est commise ?

Le collègue amical apporte alors la réponse que tous les travaillants connaissent :
il n'y a jamais d'erreur dans le système.

Nous ne travaillons pas pour surveiller. Nous surveillons pour travailler.
Car sans travail, nous serions laids et sauvages, inutiles et indignes.

C'est ce que nous raconte l'histoire première, et chaque jour nous confirme son exceptionnelle pertinence.

8.

LES VIP

VERA - Tu penses que Cily Vinière va avoir le prix ?

DIDIER - Si tu savais comme je m'en fous.

VERA - Je disais ça pour parler.

DIDIER - Je sais. C'est exactement pour cette raison que les informations générales sont conçues. Pour nous faire parler. Et pendant ce temps, on oublie les choses importantes.

VERA - Comme ?

DIDIER - Comme les infimes traces d'or perdues dans le bloc de quartz. C'est de l'or, c'est brillant, c'est précieux, mais si tu ne prends pas le temps de bien regarder, tu ne les vois pas, ces pépites lumineuses. Les actualités sont faites pour ça, pour détourner notre regard du bloc de quartz et nous empêcher de trouver des pépites qui sont sous notre nez.

VERA - Je crois que je me fous des pépites.

DIDIER - Tu ne voudrais pas une vie meilleure ? Un poste plus important ? Un box plus grand ? Et un autre sentiment au fond de toi le matin qui ne soit pas du dégoût et de la haine d'être là où tu es à faire ce que tu fais ? Tu ne voudrais pas que cette route qui nous porte de la naissance à la mort soit douce et limpide et glorieuse plutôt que boueuse et pénible ? Tu ne voudrais pas devenir quelqu'un plutôt que rester personne ?

VERA - Je crois que je veux juste que ça s'arrête.

DIDIER - Parce qu'autre chose est toujours pire.

VERA - Voilà. Si l'entreprise m'a appris quelque chose de juste et d'utile, c'est ça. Qu'il vaut mieux se battre pour conserver ce qu'on a plutôt que de prendre le risque de trouver pire dans ces illusions qu'on nous présente.

DIDIER - Mais pourtant tu lis tous les matins les actualités générales.

VERA - Oui. Pour me divertir. Exactement ce dont tu parles. Pour détourner mes yeux du bloc de quartz et surtout, par pitié, ne plus le voir, ne serait-ce que quelques instants.

DIDIER - Et jamais tu ne projettes ? Jamais tu ne préférerais que ce soit ton nom plutôt que celui de Cily Vinière dans ces actualités ?

VERA - Très honnêtement, je ne pense pas que Cily Vinière existe réellement. Je pense que c'est un personnage qu'on a inventé pour les gens comme moi, mais qui n'a aucune consistance réelle, si ce n'est dans notre imagination à tous. Je vois ce qui nous entoure, et je réfléchis. Et plus je réfléchis, plus je crois qu'il n'est pas possible que des hommes et des femmes puissent sortir d'une nurserie et devenir remplaçants dans ces cercles élevés. Je crois qu'il n'existe pas de cercles élevés, que ce monde est régi par les mêmes machines automatiques qui allument nos chaudières et notre air climatisé, par ces mêmes machines qui

effectuent ce travail pour lequel nous sommes payés, et les mêmes encore qui scrutent les astres au travers des nuages et nous disent le matin à quelle seconde précise le soleil ne frappera jamais notre box. Rien de toutes ces histoires générales que nous pouvons lire n'est vrai. Cily Vinière n'existe pas, ni Milton Banks, ni Josh McGuilick. Tout ça n'est qu'un feuilleton de plus auquel on a donné une forme différente pour le rendre plus réel. Mais il ne l'est pas. Nous sommes tous des travailleurs. Tous les hommes et les femmes de ce monde vivent dans un box et travaillent dur pour que d'autres travailleurs les remplacent à leur mort. Je crois sincèrement à cette réalité. C'est la mienne. Et j'y crois sincèrement parce que si ça n'était pas vrai, si quelqu'un en ce monde pouvait avoir une vie aussi merveilleuse que celle de Cily Vinière, si cette injustice était possible, alors notre condition, aussi désastreuse soit-elle, serait encore plus horrible qu'elle ne l'est déjà.

DIDIER - J'aimerais penser comme toi mais je ne peux pas.

VERA - C'est facile pourtant. Il suffit de se dire que tout est une fiction. Tout ce que tu lis est inventé par les machines pour que tu t'ennuies moins à faire ce travail qui consiste à ne rien faire.

DIDIER - Je sais, mais je ne peux pas.

VERA - Et pourquoi ?

DIDIER - Je ne peux pas te le dire.

VERA - Bien sûr que tu peux. Dis-le moi.

DIDIER - Tu es sûre ?

VERA - Bien sûr.

DIDIER - Je ne peux pas croire que tout ça est une fiction, parce Cily Vinière, je l'ai déjà rencontrée.

9.

LE DENOMME PIOTR

Quand nous l'avons découvert, nous ne savions pas comment il était arrivé dans le bureau, et bien longtemps après, nous nous sommes à peine posés la question.

Avait-il été amené là comme nous tous, directement de la nurserie collective à la fin d'un calme mois, ou bien avait-il déjà vécu mille vies, et parcouru plusieurs étages, et visité plusieurs tours, avant de nous apparaître ?

Nous l'ignorions et pouvions même supposer qu'il avait toujours été là, absorbé dans sa tâche, reclus dans son box, comme la grande majorité de nos collègues, et ce depuis le commencement du monde.

Certains travailleurs pouvaient arriver, à la faveur d'un box vide, s'y enfermer, y travailler, y survivre, puis y mourir, sans que personne ne voit leur visage, ni même n'entende le son de leur voix pendant les longues années de notre vie en commun. Cette attitude était même assez fréquente, et probablement l'une des meilleures stratégies pour conserver son poste le plus longtemps possible.

C'était ce que racontait la chanson qu'on ne chante pas.

Cette chanson qui flottait dans les allées perpendiculaires du bureau.

C'est une chanson qu'on ne chante pas, mais que beaucoup de travailleurs se murmurent à eux-mêmes.

*Ne pas faire de vague,
ne pas faire de bruit,
rester discret,
renoncer,
faire preuve d'abnégation,
faire preuve de calme,
garder son sang froid,
ne pas s'imposer, ne pas prendre de risque,
attendre et s'effacer,
ne pas attirer l'attention,
ne pas parler, ne pas se plaindre,
ne pas connaître, ne pas savoir,
ne pas entendre, ne pas être vu,
étouffer le chat,
travailler.*

Peut-être avait-il passé des années, ou des siècles, à se chanter cette chanson devant son écran scintillant.

Peut-être avait-il gardé son histoire pour lui durant tout ce temps, ou bien l'avait-il déjà racontée à d'autres que nous, qui l'avaient écoutée d'une oreille distraite et avaient prestement tourné les talons devant la dangereuse nouveauté qu'il représentait.

Il disait s'appeler Piotr, et c'est à peu près tout ce que nous avons jamais su de lui. Il y avait tellement d'autres questions à lui poser, que nous avons tout simplement oublié de lui demander qui il était vraiment. Ou peut-être nous en moquions-nous, comme nous nous moquons du reste, de qui sont les autres, de ce qu'ils font, de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils ressentent. S'intéresser aux autres, quelle qu'en soit la raison, est de toute manière une activité

bien périlleuse, et nous avons acquis les réflexes qui nous permettent de nous en passer. Ainsi nous évitons à tout prix de nous intéresser aux autres, d'abord pour ne pas risquer d'attirer l'attention sur nous, mais surtout pour éviter qu'on s'intéresse à nous. Car parler de nous, dévoiler des choses sur nous, ouvrir grand les portes de qui nous sommes sont autant d'armes dont nos ennemis peuvent se servir pour nous faire disparaître.

C'est Théodore qui a découvert Piotr le premier.

D'après ce qu'il nous en avait dit, c'était son calendrier mystique qui lui avait indiqué qu'il devait se rendre près de la baie vitrée Ouest ce soir-là, dans un secteur du bureau que nous ne fréquentons jamais car il abrite les Mercenaires Rouges, qu'on avait surnommé ainsi à cause de la couleur que prennent leurs box tous les soirs, quand les rayons du soleil couchant transforment le ciel nuageux en un brasier ardent irradiant les couloirs et les cloisons. Théodore ne discutait jamais les ordres de son calendrier, et à la pause de 21 heures, peu avant la tombée de la nuit, s'était faufilé dans les allées sanguines pour se poster en face du spectacle céleste, dans l'attente d'un signe dont il ignorait alors jusqu'à la forme.

Il vit tomber plusieurs corps derrière la vitre, travaillants souriants aux yeux clos et aux vêtements gonflés par la vitesse de la chute, accompagnés comme une mariée sa traîne par des cortèges de morceaux de verre brillants dans la lueur du crépuscule, défenestrés volontaires venus des étages supérieurs qui avaient fait le choix de voir la rue au moins quelques dixièmes de seconde avant de s'y écraser violemment.

Théodore n'y fit pourtant pas attention, car le ballet des suicidés n'avait rien d'exceptionnel et rythmait le paysage extérieur comme un événement climatique fréquent et anodin, sans non plus que personne ne s'en émeuve puisque plongeant vers le sol à vitesse rapide, ces corps qui passaient n'étaient déjà plus des travaillants mais des amas de chair sans box ni avenir. Et comment s'émouvoir d'un amas de chair ? Comment s'identifier à lui et penser que nous pourrions subir le même destin ? Les suicidés qui passaient derrière la vitre continuellement n'étaient rien de plus que les gouttes sanguinolentes d'une pluie étrangère, et la seule chose que ressentit Théodore en les voyant passer fut de l'agacement d'être gêné dans sa contemplation attentive du ciel.

Ce fut au moment où il croyait enfin reconnaître dans l'aspect d'un nuage le visage d'un homme qu'il avait connu autrefois que Piotr entrouvrit la porte de son box.

Malgré toutes les précautions, il était difficile de tromper nos oreilles aguerries et si Piotr s'était contenté d'effleurer la poignée de sa porte, Théodore l'aurait malgré tout entendu, tant sa position exigeait la concentration la plus totale.

En une fraction de seconde, il avait alors bondi contre la cloison du box, jeté sa main dans l'entrebâillement et d'un geste vif, avait projeté Piotr sur le sol du couloir en tordant le col de sa chemise.

- Tu es un mercenaire rouge ? avait demandé Théodore à sa victime étranglée par la pression de ses doigts et paralysé par une clé de jambe.

- Au début, les hommes naissaient sur le sol, répondit simplement Piotr.

Cette phrase résonna si étrangement dans les couloirs rouges du secteur Ouest que Théodore relâcha sa prise d'étonnement.

Il se laissa tomber sur la moquette sale tandis que Piotr reprenait son souffle.

- Quoi ? demanda Théodore.

- Au début, les hommes naissaient sur le sol, répéta Piotr. Mais alors la moquette n'était pas bleue mais verte, et ils appelaient ça de l'herbe.

Théodore jeta un coup d'œil à la baie vitrée, et chercha à retrouver le visage de l'homme dans les nuages, mais ne voyant plus rien, en conclut pour lui même que ça n'était pas le signe qu'il attendait.

Il fixa à nouveau Piotr et un éclair brilla dans ses yeux.

Son signe était là, à l'intérieur, baigné des lueurs brûlantes du soir, recroquevillé sur le sol usé, les cheveux blancs, des rides profondes, un corps frêle dont la vieillesse avait dû fragiliser les os, les mains sous leur peau comme des enfants dans des habits d'adultes.

Piotr était le signe que son calendrier lui avait demandé de chercher.

- On ne doit pas rester là, dit Théodore. Il y a une salle de réunion au bout du couloir. Tout le monde a tellement peur de s'y faire prendre après le travail qu'on y sera tranquille. Viens.

A la pause suivante, autour de minuit et trente minutes, nous étions tous réunis autour d'une table circulaire, ne sachant exactement comment Théodore avait réussi à nous convaincre d'enfreindre une règle de base de la survie en investissant un espace collectif après la tombée de la nuit.

- Je suis sûr qu'il y a des caméras et qu'on nous surveille, gémit Didier. On va tous se retrouver à la rue à cause de tes conneries, Théo.

- Il n'y a pas de caméras, dit calmement Véra. Pourquoi mettraient-ils des caméras alors qu'il suffit de faire croire qu'il y en a ?

- Parce qu'il y a des tarés comme Théodore et comme nous qui se foutent du règlement, dit Didier. Voilà pourquoi. Tu crois qu'ils ne le savent pas ? Tu crois qu'ils s'imaginent qu'on est tous des moutons obéissants ?

- Taisez-vous, interrompit Théodore. Et écoutez Piotr. Si mon calendrier m'a dit qu'il fallait le trouver, c'est que nous ne risquons rien.

- Putain de calendrier imaginaire, grogna Didier. Il va tous nous faire tuer ton putain de calendrier. Moi je me casse.

Didier se leva de sa chaise avec une extrême discrétion mais s'arrêta net quand Piotr répéta la même phrase qui s'avéra être l'introduction de son récit.

Rapidement, Didier oublia qu'il venait d'annoncer son départ, se rassit, et écouta comme nous tous l'histoire de Piotr, sans dire un mot, pendant des heures, alors que la rotation de la Terre plongeait lentement le bureau dans les ténèbres et que nos corps refroidissaient.

10.

L'HISTOIRE DES MILLENAIRES AVANT NOUS

« Au début, dit-il, les hommes se trouvaient sur le sol.

Ils y naissaient, y rampaient et y mouraient.

C'était un temps sombre où les distances s'étiraient dans toutes les directions,

et comme la vie de ces êtres, l'espace lui-même n'avait pas d'horizon.

Le globe entier était un box courbe que la sauvagerie imposait de partager
en une répugnante promiscuité globale.

Ces êtres s'appelaient des hommes,
mais aujourd'hui, nous les appellerions des chats,
car au fond d'eux rugissait l'animal,
et peu de choses les distinguaient des bêtes
qu'aujourd'hui nous avons cessé d'être.

Au début, les hommes naissaient sur le sol,
mais alors la moquette n'était pas bleue mais verte,
et ils appelaient ça de l'herbe,
tout comme ils appelaient les couloirs des rues
et les box des maisons.

Au début les hommes naissaient sur le sol,
et durant des millénaires ils tentèrent de le partager,
en y élevant des parois, en y plantant des clôtures,
en y taillant des roches, en y marquant des lignes,
en y notant quoi que ce soit qui puisse permettre de savoir
à qui appartenait quoi,
afin qu'idéalement puisse être séparés tous de chacun.

Ce fut l'œuvre longue et lourde de l'Humanité,
celle qui l'éleva du magma des corps suant
vers la pure verticalité d'aujourd'hui,
celle qui changea le possible en être
et le peut-être en certain.

Au début les hommes se trouvaient sur le sol,
et il fallut encore bien du temps
avant que toutes les surfaces soient distribuées
entre ceux qui avaient fait le choix de la solitude
contre celui de la vulgarité.

A cette époque, où qu'on regarde on trouvait l'espace
et aussi étrange que cela nous paraisse,
les hommes jugeaient alors utile de ne pas vivre là où ils travaillaient
et de ne pas travailler là où ils vivaient.
Ainsi le matin ils se levaient et parcouraient une certaine distance,
travaillaient dans un lieu qui ne servait qu'à ça,
puis faisaient le soir le chemin inverse
pour retourner dormir dans un lieu qui ne servait qu'à ça.
L'argent qu'ils gagnaient en travaillant

leur permettait de payer le transport et le lieu
qui ne leur servait qu'à dormir.
C'est pour cette raison qu'on ne les appelait pas des travailleurs,
mais des travailleurs.

Il fallut encore bien longtemps
pour que les rivières de travailleurs
se déplaçant d'un lieu inutile à un autre
se tarissent.
Certains, probablement, comprirent l'absurdité de la chose,
tandis que d'autres n'eurent tout simplement plus
les moyens de payer un lieu qui ne leur servait qu'à dormir.
Les prix des box qu'ils appelaient des maisons
devinrent en effet si importants
que seules les entreprises purent se les payer.
Et une entreprise n'ayant pas besoin de dormir,
n'ayant donc que faire de lieux qui ne servaient qu'à ça,
elles découpèrent ainsi ces maisons en bureaux
et y installèrent leurs employés.

En quelques années seulement,
le monde qui avait été découpé le fut à nouveau,
entre toutes les entreprises qui pouvaient se le payer.
Sur le sol on construisit de nouveaux bureaux,
ces bureaux furent découpés en box,
et dans ces box on logea des travailleurs.

Quand enfin il n'y eut plus d'espace sur terre
pour construire de nouveaux bureaux,
alors le monde commença à ressembler
à celui que nous connaissons.

C'est à cet instant exact,
alors que le dernier homme
renonçait à sa dernière maison
et entrait, soulagé dans le box d'un bureau,
que le sol où les hommes naissaient ne fut plus le sol.
A cet instant exact, il devint la rue,
car tout ce qui n'était pas un bureau était obligatoirement la rue,
où il n'y avait qu'à mourir
ou vivre comme des chats,
ce qui revenait au même.
D'un côté les bureaux
et de l'autre la rue.
C'était ainsi que le monde fut organisé,
obéissant à une logique évidente qui pourtant
à tous jusque là avait échappé.

Alors la rue devint une fable,
car à partir de ce moment,

plus personne ne sortit des bureaux,
puisque c'était inutile,
et personne donc ne sut à quoi ressemblait la rue,
ou même ceux qui y vivaient,
si jamais il y restait autre chose que des chats pour y vivre.

Au début les hommes s'étaient trouvés sur le sol,
mais plus désormais, car à ce moment de l'histoire,
enfin chacun put commencer à dignement vivre,
et marcher sur des moquettes neuves,
et vite ils oublièrent qu'ailleurs le sol fut vert
et qu'ils appelaient ça de l'herbe.

La terre était alors divisée en une quantité finie de bureaux,
eux-mêmes divisés en une quantité finie de box,
mais cette qualité arithmétique devint un problème
car le nombre de travailleurs excédait de loin
le nombre de box qu'ils auraient dû occuper.

Ainsi d'honnêtes gens se retrouvaient dans la rue,
à lutter comme des chats pour leur pitance et leur vie,
à combattre les vents, les pieds s'enfonçant dans la fange,
et hurlant contre l'injustice qui les faisait mourir au grand air,
tandis que d'autres égaux s'éteignaient dans la chaleur d'un box,
repus et heureux d'une vie de travail.

A cet instant de l'histoire, le monde aurait pu s'écrouler,
réduit en morceaux par les foules déçues,
les hordes vindicatives de travailleurs sans travail,
grondant jour et nuit contre un monde
qui semblait ne pas vouloir d'eux.

A cet instant de l'histoire, le monde aurait pu s'écrouler,
car les entreprises ne virent pas immédiatement
au nom de quel intérêt il leur fallait employer de nouveaux travailleurs,
puisque ceux qui déjà peuplaient les box
n'avaient plus rien à faire, ni rien à construire,
ni rien à penser, ni rien à attendre.

Le monde automatique était en place,
et les machines déjà travaillaient pour tous.
Etre travaillant, déjà en ces temps,
consistait à occuper un box
et dire qu'on travaillait,
et c'était sur cette foi qu'on pouvait obtenir
estime et dignité de ses pairs et des autres.

Pourtant en cet instant, le monde aurait pu s'écrouler,
déchiré par tous ceux qui se sentaient honteux,
qui se sentaient des chats,

parfois le devenaient,
et dont la violente amertume
aurait pu balayer en une nuit
ce qui avait été construit.

Et c'est pour éviter l'inéluctable chaos
précédant la fin du monde des hommes
et annonçant l'avènement du temps des chats,
que les deux dernières décisions de l'ancien monde furent prises.

Ce furent ces deux dernières décisions qui firent entrer l'humanité
dans une ère de progrès, de dignité et de travail
qui est celle que nous connaissons aujourd'hui.

La première décision découla naturellement
du désir de tout homme de s'élever du sol.
Partis de la moquette d'un rez-de-chaussée global,
les hommes s'en remirent à la logique verticale
et prirent possession de la dernière dimension
qui ne leur avait pas encore fait allégeance.

Ainsi sur les bureaux furent construits d'autres bureaux,
et sur ces nouveaux bureaux, d'autres encore.
Le nombre de box en fut multiplié
par autant d'étages que la gravité le permit,
et d'un univers plat allongé sur le sol,
les bâtiments des hommes se mirent à leur tour debout.
Tous les honnêtes gens que la force des choses
avait jeté dans la rue purent alors devenir d'honnêtes travailleurs,
car partout sur la terre grandissaient les bureaux
que dès cet instant on se mit à appeler des tours.

Et plus les tours grandissaient, moins les foules hurlaient,
et si tant est qu'elles le fassent, la hauteur des tours
empêchaient à quiconque de les entendre.
Les rez-de-chaussée furent scellés
car plus personne ne souhaitait être sur le sol
même pour faire honneur à la bassesse des anciens temps.

Quand finalement l'attraction terrestre empêcha
de construire un étage de plus sur le dernier étage construit,
alors on put exactement savoir
combien de box contenait le monde,
et ainsi combien de travailleurs pouvaient contenir les box.

Et afin d'éviter de nouvelles tensions,
et de nouveaux risques de destruction,
la dernière décision de l'ancien monde fut prise.

En ces temps les hommes encore

se livraient à la vulgarité de la reproduction des chats.
Personne n'y trouvait aucun avantage,
car la femmes déformées
souvent étaient contraintes de ne plus travailler,
et plongeaient des mois entiers
dans la honte de l'oisiveté,
pendant que les hommes,
perturbés par la chimie de leurs corps animaux
tremblaient de peur et de tentation,
se sentant devenir chats de même
et l'étant probablement encore un peu.
Mais pire que tout,
il était proprement insupportable
pour de nombreux travailleurs
de perdre un temps incalculable
à assurer la formation des rejetons ainsi créés.

C'était le dernier problème de l'ancien monde,
et il fut réglé par la dernière décision de l'ancien monde.

Celle-ci fut toute mathématique,
et consista à figer définitivement
le nombre de travailleurs qui devaient peupler ce monde.
La procréation des chats fut interdite
et on créa les nurseries collectives
où les machines, bien mieux que quiconque,
formèrent les rejetons qui allaient devenir des remplaçants,
ceci sans déranger ni faire perdre de temps
aux autres travailleurs occupés à travailler.

A chaque box libéré
fut ainsi affecté un remplaçant,
de manière à ce que jamais en ce monde
le nombre des travailleurs n'excéda celui des box.

Ce fut la dernière décision de l'ancien monde
et la dernière décision tout court,
puisque le nouveau monde ainsi créé
était devenu l'idéal que nous connaissons.

Cette histoire est l'histoire des millénaires avant nous.
Elle raconte comment les hommes ont franchi
à force de travail,
en travaillant,
tous les obstacles qui se sont présentés à eux,
comment ils ont cessé de dormir là où ils ne travaillaient pas,
et comment ils organisèrent le monde pour que chacun puisse travailler,
comment ils renoncèrent au sol pour se mettre debout,
et comment ils séparèrent le bureau de la rue,
comment ils laissèrent la chimie aux chats,

comment ils se sont changés,
en travaillant,
et comment libérés de toutes les contraintes,
vainqueurs de tous les fléaux,
survivants de toutes les hontes,
enfin ils purent devenir des hommes,
et exister dans la dignité,
puisque désormais leur seule activité,
faite de noblesse et de passion,
de sagesse et de raison,
fut simplement de travailler. »

11.

ACTUALITES

Sélection de l'utilisateur : Actualités Locales

Sélection de l'utilisateur : Quartier Sud

Sélection de l'utilisateur : Tour 35S

Sélection de l'utilisateur : Etage 122

Résultats Actualités Locales>Quartier Sud>Tour 35S>Etage 122>4:52 AM>

#Information urgente#

Suite à la découverte d'une vitre brisée dans la baie vitrée Ouest de votre étage, et de la disparition subite de l'employé du box voisin n°211, connu sous le nom de "Piotr", il est rappelé à tous les employés que **la défenestration est une pratique strictement interdite dans la tour 35S**, que celle-ci soit volontaire ou provoquée.

Tout contrevenant s'expose à des poursuites légales pour le motif suivant : destruction du matériel de l'entreprise.

Une enquête a été ouverte afin de retrouver le ou les auteurs de l'incident et a conclu à un suicide du dénommé "Piotr".

Néanmoins, il est rappelé qu'en cas de défenestration volontaire pour quelque raison que ce soit (suicide, jeu, etc.), les frais inhérents à la réparation de la vitre détruite sont automatiquement reportés sur l'ensemble des employés occupant le bureau de l'employé décédé. Par ailleurs, il est rappelé que la pratique du suicide, quelle que soit la méthode employée, est elle-aussi strictement interdite par l'article 1 du règlement intérieur.

Votre entreprise.

[Informations générales]

La réparation automatique de la vitre cassée sur la baie Ouest de votre étage a été retardée de 6 heures afin de permettre aux employés ayant connu le dénommé "Piotr" de lui rendre un dernier hommage. Il est temporairement autorisé de jeter quelques uns de ses effets personnels par le trou. Il est demandé aux employés des box voisins de ne pas déranger ces pratiques et d'excuser les éventuels courants d'air ou baisses de température.

12.

L'EXISTENCE PRESENTE D'UN MOUSTIQUE

"Tu vas te mettre sur le dos, comme ça."

Elle se tient au-dessus de lui, abandonnés ses vêtements supérieurs, couverte seulement de bandes adhésives qui cachent ses attributs sexuels. Entre les bandes blanches comme des pansements, quelques stries écarlates et pourpres, souvenirs cicatrisés d'aventures passées, stigmates contraires, inversion traditionnelle qui aurait voulu que les blessures soient les traces d'une épopée. Dans son cas, ce sont les blessures l'épopée, les plaies l'aventure, chaque morsure du métal une nouvelle victoire sur la permanence trop tenace de son corps. Tout en parlant, elle observe la paroi opposée de son box tout entière recouverte d'un miroir, et voit comme ses chairs meurtries changent de couleur, points d'impact qui chacun répand sur sa peau une teinte différente, taches inégales qui s'étalent comme de la peinture sur une toile, se mêlant à d'autres taches pour créer de nouveaux coloris hybrides, des roses perçants, des bleus sombres, des reflets verts comme la muette plainte de son système immunitaire harcelé. Sans frontières strictes, interpénétrées, les formes dessinées sur sa peau élaborent une carte sans repère, longues cicatrices à peine refermées en reliefs montagneux et chaînes escarpées s'élevant au-dessus de mers et de déserts anonymes. S'il faut être là, a-t-elle toujours pensé, s'il est impératif de toujours porter avec nous cette chose flasque qui elle-même traîne sans but nos pensées, alors que cette chose soit belle, et que notre douleur permanente, notre désespoir planté dans nos dos comme le coupe-papier d'un traître, que lui aussi apparaisse à la surface de nos corps, qu'il soit l'étendard de notre dégoût d'être en vie, et que jamais nos chairs ne trouvent de repos, que toujours le tourment les affaisse, pour que jamais personne ne puisse s'imaginer que nous sommes heureux, ou juste insoucients, pas même nous.

"D'abord, je vais t'injecter ça."

Elle prend sur le bureau à sa gauche une seringue, et ne peut réprimer une moue de triste compassion à la vue de la fine aiguille, propre et étincelante, que déjà le liquide anesthésiant emplît, tube de métal messenger, pont stratégique entre le combat du dehors et celui du dedans, écartant doucement l'hypoderme, puis le derme, les cellules tranquilles voyant passer comme un train sans indice la parole chimique du repos.

Clara remonte doucement la jambière de l'homme allongé sur son bureau, et plante l'aiguille dans sa cuisse, ce qui arrache aux deux partenaires une expiration plus sonore que nos souffles quotidiens.

"Les moustiques, dit-elle, sont des créatures du perpétuel passé. Ils se nourrissent du sang des vertébrés, en plantant leur trompe microscopique dans nos chairs, en une relation pénétrante et discrète. Et comme ils prennent soin de nous anesthésier avec leur salive anti-coagulante, nous ne ressentons rien au moment de l'acte. Ça n'est que plus tard, quand l'anesthésiant trouve sur sa route nos défenses chimiques naturelles, et que les joutes invisibles de ce combat nous démangent, que nous prenons conscience de la piqûre, et du petit larcin sanguin dont elle témoigne. Mais à cet instant, le moustique est déjà loin, gorgé de notre sang dont les trente-sept degrés le réchauffent et l'enivrent.

Quand nous ressentons la piqûre d'un moustique, nous pouvons à la fois témoigner de son existence et de son absence ici et maintenant, pour ne garder au fond de nous qu'une seule certitude : il a été là.

C'est pour ça que les moustiques sont des créatures d'un perpétuel passé.

Parce que le temps présent
Ne les habille jamais
Et que personne ne dit
« Un moustique me pique »
Mais toujours au contraire
« Un moustique m'a piqué ».

Un moustique est toujours une certitude passée et une probabilité présente. Puisque rien ne peut prouver que l'insecte qui nous a piqués est encore en vie au moment où nous ressentons sa piqûre. Et ce bourdonnement qu'on entend dans le box pourrait très bien être celui d'un autre animal, et pas celui exactement qui porte et digère notre sang."

- Pourquoi tu me racontes ça, demande l'homme allongé sur le bureau de Clara.

Elle retire lentement la seringue de sa cuisse et sourit.

"Je te raconte ça parce que tu es en train de vivre l'expérience inverse. Cette piqûre que tu as sentie dans la cuisse, et dont je viens de retirer l'aiguille, c'est un souvenir déjà, c'est un passé probable, qui ne sera certain que le temps où la douleur te le prouvera. Mais l'anesthésiant que je t'ai injecté va agir, et la douleur va disparaître, avec toutes tes autres sensations, et pour ton corps, cette piqûre n'existera plus. Même son souvenir sera incertain, parce que le souvenir de ta cuisse elle-même le sera."

Son regard se perd bien plus loin que son propre reflet, cette masse floue et difforme qu'elle refuse de reconnaître, tout simplement parce qu'elle est là.

"Quand on ne ressent plus rien, quand aucune indication ne peut nous affirmer que nous existons ou non, alors c'est la douleur qui nous permet d'en être sûrs. Certains se battent, et souffrent de le faire. D'autres restent enfermés à travailler jusqu'à l'épuisement, pour trouver cette douleur et le souvenir constant de cette douleur. Mais nous, toi et moi, nous avons cette piqûre, ce liquide et ces outils, pour constamment rappeler à notre corps que nous sommes en vie, et non des machines mortes comme celles qui nous éduquent et nous dirigent. Etre en vie, le savoir, et en souffrir, c'est ça notre don, au-delà même de la torture du travail, qui pourrait finir par devenir douce tellement nous sommes incapables de trouver autre chose à faire."

- Je ne sens plus ma cuisse.

"C'est étrange comme on se met à prendre conscience de nous et de notre valeur dès l'instant où l'on s'évanouit. Tu n'as jamais autant pensé à ta cuisse que maintenant que tu ne la sens plus."

C'est pour éviter que tu ne t'oublies totalement, toi même, que nous faisons ça. Et crois-moi, quand j'aurais terminé, plus jamais tu n'oublieras que tu as une cuisse, et peut-être même qu'un jour, il n'y aura plus une seule seconde où tu oublieras qui tu es, de quoi tu es fait, et ce que tu fais là."

- Je ne sais pas vraiment ce que je fais là.

"Fais-moi confiance, je vais te le rappeler."

Et Clara se saisit d'un scalpel sans que son visage n'affiche aucune émotion.

Et Clara plonge la lame du scalpel non loin du premier impact de la piqûre anesthésiante.

Et Clara commence à découper les chairs de son collègue de bureau dont elle ne connaît toujours pas le nom, mais dont maintenant elle voit s'ouvrir les tissus, saigner les vaisseaux sectionnés, et s'offrir sans résistance l'intimité de l'intérieur.

Quand elle aura terminé, ouvert, lacéré, puis plié la peau, exécuté des incisions franches et d'autres plus superficielles comme un peintre mélange les pigments sur sa palette, Clara recoudra son partenaire avec des fils de diamètres et de textures différents, de manière à ce que la cicatrisation à son tour ne soit pas uniforme, produisant couleurs, reliefs et anfractuosités contrôlés.

Et puis les deux travaillants se sépareront, et ça n'est que bien plus tard, quand l'anesthésie cessera de faire effet, que l'homme comprendra vraiment ce que Clara lui expliquait pendant l'opération, et que tordu par la douleur, il repensera malgré lui, sans pouvoir s'en empêcher, au bourdonnement lancinant d'un moustique dont l'existence présente ne peut être prouvée.

13.

LA FENETRE COMMERCIALE

Nous savons que penser au sang qui coule sur nos mains est improductif.

Se perdre dans les méandres de la culpabilité l'est aussi. Et songer, immobiles, à la forme qu'aurait pu prendre le présent si nos actions avaient été différentes est une activité qui nous tient trop longtemps à l'écart de qui nous sommes pour que nous puissions nous permettre d'y succomber.

Ainsi aucun de nous ne fait allusion au dénommé Piotr en ce lendemain gris.

Le travail reprend. Les chiffres s'accumulent.

Le ciel noircit. Les lampes s'allument. Les cliquetis ininterrompus de la nano-cantine enveloppent le bureau.

Les communications sont minimales. Les mouvements exécutés s'ils sont indispensables.

C'est une atmosphère pesante, un fil tendu dont on craint à chaque seconde qu'il se rompe.

C'est un milieu de mois comme les autres.

A 14h31, le bureau sombre encore plus dans le silence.

La pause de milieu de journée d'un milieu de mois est un moment critique, non pas parce qu'il s'y passe quelque chose, mais de la même manière que Théodore lit pour lui-même les instants cruciaux de son existence sur un calendrier impossible, chaque travaillant redoute aussi les caps, les changements, les heures et les dates symboliques qu'il ne voit pas, dont il n'est pas prévenu, mais qu'il peut parfois sentir gronder sous sa peau moite.

La pause de milieu de journée d'un milieu de mois est l'un de ces moments tellement rouges qu'ils en deviennent noirs, inscrits avec puissance sur ce calendrier empirique que tous avons décidé de respecter sans le vouloir, mus par l'évidence et la force de l'expérience.

Et d'ordinaire déjà silencieux, le bureau s'enfonce dans le néant, comme si plus aucune vie n'habitait les box, et que livré aux bactéries et aux amibes, le monde lui-même se désagrégeait calmement, les tours fondant sous l'action méthodique de l'érosion, nos chairs se décomposant en un riche humus, la poussière de nos os se mélangeant à celle des bureaux en ruines.

Et plus une respiration ne trouble la plainte du vent qui s'engouffre dans la baie vitrée que le dénommé Piotr a traversée.

L'entreprise nous protège. Elle prend soin de nous. Elle veut le bien-être et la plus longue longévité possible pour ses employés.

C'est pourquoi l'entreprise craint ces moments de tension totale, où une étincelle infinitésimale peut embraser tout un secteur, tout un bureau, toute une tour peut-être.

Et c'est donc souvent en milieu de journée de milieu de mois que l'entreprise décide de nous offrir une pause commerciale, pour substituer une inactivité inoffensive à notre dangereux manque d'activité, pour détourner notre attention, quelques minutes décisives, du morceau de quartz.

Et les chiffres disparaissent sur nos écrans multi-dimensionnels.

Et c'est un événement assez important pour empêcher quiconque de tenter le moindre geste offensif.

Regarder avec attention les messages de l'entreprise est une règle majeure. Dont tout contrevenant sait ce qu'il encourt.

A 14h32, un visage familier apparaît. C'est Douglas Beekle, le responsable commercial de l'entreprise.

Chacune de ses interventions est attendue, car c'est le seul moment de l'année où un travaillant

peut améliorer son confort en investissant dans du nouveau matériel pour son box. Et qui dit nouveau matériel dit meilleure protection, meilleure valeur, et prise de puissance d'un secteur ou d'une guilde.

Les fenêtres commerciales sont aussi les seuls moments où un travaillant peut dépenser son argent, si on excepte l'achat obligatoire et automatique de nourriture à la nano-cantine.

Pourtant, aujourd'hui, personne ne se doute de la révolution économique qui se prépare.

Et quand Douglas Beekle commence l'énumération des nouveaux équipements disponibles dans la boutique globale, chaque travaillant ouvre sur son écran un bloc vierge et note scrupuleusement ce qu'il peut se payer, écoutant à peine la description des objets hors de son champ d'investissement.

- Ce matériau révolutionnaire, dit Beekle, a été conçu à la demande de plusieurs travaillants en réaction aux balles perçantes que nous vous proposons l'année passée. En équipant votre box de parois disposant de ce type de blindage, il n'est pas de projectile connu qui puisse vous atteindre. Les tests effectués dans nos laboratoires démontrent que le taux de résistance dépasse de 500% celui d'une paroi blindée standard. Autrement dit, un box protégé par le nouveau métal Titan5 est absolument imprenable, et ce pour la modique somme de 6999 écus.

On entend un soupir las dans le bureau.

Le calcul est vite fait.

Pour déboursier 6999 écus, un travaillant doit occuper un box pendant environ 30 ans, et passer ces 30 années à ne rien acheter d'autre que nourriture et eau, et les travaillants répondant à ce critère peuvent se compter sur les doigts d'un des pieds de Théodore.

Pourtant Douglas Beekle garde le sourire, et continue.

- Et j'en viens à notre grande nouvelle de l'année, qui ravira, j'en suis sûr, tous nos collaborateurs. Nos experts bancaires sont en effet prêts à lancer sur le marché un tout nouveau système d'emprunt, qui permettra à chacun d'entre vous d'obtenir l'objet de ses rêves, et ce quel que soit le montant de son apport personnel. Le grand problème aujourd'hui, était en effet la rigidité étonnante des prêts proposés, dont les critères d'éligibilité drastiques ne permettaient qu'à un tout petit pourcentage de nos collaborateurs d'en bénéficier. Aujourd'hui, avec le prêt « Sérénité », plus besoin de garanties, ni de faire partie de telle ou telle guilde. Chaque travaillant peut demander la somme qu'il souhaite, à condition que celui-ci soit prêt à s'engager pour une durée suffisamment longue.

Douglas Beekle s'arrête, et un sourire narquois reste imprimé sur son visage.

- Je ne peux pas vous voir, mais je devine votre regard incrédule. L'engagement de durée était en effet déjà une option possible de notre système de prêt, et en ce moment, vous devez penser : « Mais qu'y a-t-il de si révolutionnaire là-dedans ? » La réponse est simple, chers collaborateurs. Qu'est-ce qui, jusqu'à présent, limitait vos possibilités de prêts ? Quel était la dernière barrière qui vous empêchait de vous engager pour aussi longtemps que vous le souhaitiez ? Oui, chers collaborateurs. C'était la mort, ou pire, la rue. C'était la limite de vos capacités de remboursement. Ainsi notre système bancaire pouvait, au mieux, vous proposer des échéances de remboursement s'étalant sur 30 ou 50 ans, calculées en fonction de vos économies, de vos chances de survie à long terme, et éventuellement de votre appartenance à une guilde qui puisse vous protéger au quotidien. Aujourd'hui, cette barrière s'évapore, mesdemoiselles et messieurs, et plus rien ne vous empêche de vous engager sur 100, 200 ou 800 ans si vous le souhaitez. En effet, le prêt « Sérénité », une fois contracté, n'est pas attaché à un travaillant, comme tous les autres prêts, mais à un box spécifique. Et si par malheur, vous

deviez nous quitter prématurément, votre remplaçant prendra votre relais et continuera de rembourser votre prêt. Quoi de plus logique, en effet ? Puisqu'un remplaçant qui intègre votre ancien box profite à son tour de toutes les améliorations et de tous les équipements que vous laissez derrière vous, de toutes les protections et de tout le confort que vous aviez chèrement acquis. Le prêt "Sérénité" rétablit cette justice, tout en vous offrant plus de liberté, plus de pouvoir d'achat, et bien entendu, plus de sérénité. Vous pouvez retrouver tous les détails de cette nouvelle offre sur l'intranet à tout moment. Cette fenêtre commerciale se refermera dans exactement 24 heures. Bons achats à tous. Et à l'année prochaine.

Le visage souriant de Beekle disparaît et laisse place à la boutique globale.

Au même instant, on peut entendre crépiter les claviers dans tout le bureau, et un travaillant aguerri peut s'apercevoir que cette effervescence n'a rien d'une hystérie consumériste. Tout le monde, au contraire, attend, discute, analyse, et commence à élaborer les nouvelles stratégies qu'impose ce bouleversement des règles du bureau.

Notre guilda ne fait pas exception.

14.

LE DERNIER BOX SANS SERENITE

Les mots fusent sur les écrans, recouvrant les lignes de capitaux que nous sommes censés surveiller et qui annoncent l'effondrement d'une entreprise quelque part au loin, où des milliers de travailleurs solitaires se voient soudain jetés à la rue pour s'être contentés de faire ce que tous nous faisons.

Notre circuit de discussion est fermé, hermétique aux autres employés dont aucun ne songe à s'exprimer publiquement sur l'offre que vient de faire Douglas Beekle.

Les guildes sont en effervescence, d'une effervescence silencieuse qui cache toute la peur et l'excitation devant l'événement.

Nos paroles s'enchevêtrent et se superposent sans hiérarchie, et malgré notre habitude, nous nous surprenons parfois à ne plus savoir exactement lequel d'entre nous dit quoi, pensées parcellaires en mouvement continu tourbillonnant dans les câbles optiques du réseau interne, flux d'émotions pures et spontanées et autant d'informations à trier, le canal de discussion changé en cerveau bouillonnant de la guilda, et dont chacun d'entre nous n'est que la négligeable cellule nerveuse, travaillant au fonctionnement d'une entité plus large que nous-mêmes, la guilda devenue elle-même un individu qui nous dépasse et nous contrôle, sans leader ni trône, chacun de nous organe et membre, œil et main, esclave et maître à la fois de notre destin collectif, et donc individuel.

[chan#9926]: Vous êtes tous tombés sur la tête. Vous avez oublié que nous sommes en milieu de mois ?

[chan#9926]: On ne sait même pas si le milieu de mois aura encore un sens à partir de maintenant.

[chan#9926]: Ils ont transformé notre temps en espace. Ce qui était minutes et secondes est devenu mètres carrés.

[chan#9926]: Milieu, début, fin. On va oublier tout ça. Ce qui va compter, maintenant, c'est de quel équipement un box sera garni.

[chan#9926]: Aucun équipement ne remplacera une paie complète et notre pouvoir. Le pouvoir de nos achats est plus important que nos achats.

[chan#9926]: Les cours se sont déjà affolés. Les zones bougent. Ce qui avait de la valeur en a moins. Ce qui n'en avait pas peut devenir inestimable.

[chan#9926]: C'est passager. Les cours redeviendront stables. Ce qui compte, ça n'est pas ce qu'on achète, c'est ce qu'on peut acheter.

[chan#9926]: On nous encourage à la guerre ou à la paix ?

[chan#9926]: L'entreprise ne réfléchit pas à ce qui nous arrange. L'entreprise met en place des règles qui favorisent son expansion.

[chan#9926]: Mais son expansion dépend de nous. Si les bureaux entrent en guerre totale, nous serons moins productifs.

[chan#9926]: Ou bien l'entreprise a prévu cette guerre, et considère qu'elle est nécessaire pour obtenir une plus grande stabilité à long terme.

[chan#9926]: Mais il n'y a aucune guerre !

[chan#9926]: Il y en aura une.

[chan#9926]: La guerre pour le pouvoir.

[chan#9926]: Pour le pouvoir d'acheter.

Une évidence s'est installée entre nous, juste après le discours de Douglas Beekle, mais aucune évidence ne justifie d'action précipitée.

Il nous faut donc parler, débattre, discuter, car rien ne peut être entrepris par la guilde qui ne requiert l'accord unanime de chacun de ses membres.

Le cerveau collectif vibre des réflexions contradictoires de chacun pour que finalement, le choix soit celui de tous, sans être celui d'aucun d'entre nous.

[chan#9926]: Ce box est une cible prioritaire pour chacune des guildes, et chacun des mercenaires du bureau. S'en emparer serait du suicide. Il y aurait des pertes, et nous n'avons pas les épaules pour assumer la moindre perte. Notre guilde est puissante dans la défense. Pas dans l'attaque. Nous l'avons organisée comme ça.

[chan#9926]: Tout le monde sait que Piotr a disparu. Tout le monde attend qu'un remplaçant arrive.

[chan#9926]: Mais personne ne nous a vus. Les guildes avancent aveugles. Elles savent que quelqu'un a éliminé Piotr, mais elles ne savent pas qui. C'est ce doute qui est notre meilleur allié.

[chan#9926]: Certains pensent que Piotr s'est suicidé. Certains pensent que la voie est libre.

[chan#9926]: Il n'y a que les nigauds pour penser que Piotr a mis fin à ses jours. Et on peut parfaitement se charger des nigauds.

[chan#9926]: Aucune guilde n'a peur de nous.

[chan#9926]: Aucune guilde n'a besoin de savoir que c'est nous qui sommes derrière la mort de Piotr.

[chan#9926]: Alors qui ?

[chan#9926]: De qui le bureau a le plus peur ?

[chan#9926]: Au milieu du secteur Ouest, on pourrait facilement faire croire à un coup des Mercenaires Rouges.

[chan#9926]: Jouer avec les Mercenaires Rouges n'est pas l'option la moins risquée. Autant déclarer officiellement la guerre.

Quand nous avons jeté Piotr par la fenêtre de la baie Ouest, nous n'agissions pas dans le cadre d'une opération de gain de territoire.

Nous n'en avons jamais parlé ensuite, si bien qu'au fond, nous ne savions pas au juste dans le cadre de quelle opération nous agissions.

Ça n'était pas de colère, ni de la haine. Ça n'était pas non plus de la peur.

Ce devait être simplement le destin, et la logique. D'ailleurs Piotr n'avait rien fait pour nous en empêcher. Il avait simplement accepté, lui aussi, ce qui apparaissait comme l'évidence même.

On ne pouvait pas parler comme il parlait, révéler ce qu'il avait à révéler, et continuer à être un travailleur. Piotr le savait. Nous le savions. Et c'est pour cette raison qu'il n'a pas fait un geste lorsque nous avons saisi ses jambes et ses bras, et que nous l'avons lancé de toutes nos forces au travers de la vitre bleue d'aube.

Aujourd'hui, le box est vide. Il est équipé. Et aucune dette ne l'accable.

Dans l'histoire du bureau, il est vraisemblable que le box de Piotr est désormais le dernier box qui ne soit pas rattaché à un prêt Sérénité. Cela fait de lui un objet inestimable, et le remplaçant qui va en prendre possession sera convoité par de nombreuses forces. Soit pour en faire un allié. Soit pour le tuer, et attendre patiemment le remplaçant de fin de mois.

[chan#9926]: Nous allons attaquer. Nous allons nous emparer de ce box. Et nous allons former le remplaçant qui l'habitera.

[chan#9926]: Il faudra faire vite. Les obsèques de Piotr ont laissé à tout le monde le temps de prendre cette même décision.

[chan#9926]: Nous allons surveiller, attendre, et nous tenir prêt. Et quand le remplaçant arrivera, nous le protégerons.

[chan#9926]: Nous n'avons pas la force nécessaire.

[chan#9926]: Nous n'en aurons pas besoin. Dès que quelqu'un cherchera à s'en prendre à lui, nous ferons croire qu'il est protégé par les Mercenaires Rouges.

[chan#9926]: C'est du suicide.

[chan#9926]: Malheureusement non.

15.

ACTUALITÉS

Sélection de l'utilisateur : Actualités générales

Sélection de l'utilisateur : VIP

Sélection de l'utilisateur : Vie privée

Résultats Actualités générales>VIP>Vie privée>8:12 AM>

#

Les corps de **William et Sandra Vinière**, anciens CEO de Chicago West Inc., seront détruits par bactéries vivendophages ce dimanche, sur le toit de la Tour 97W, conformément à leurs dernières volontés. La cérémonie de dégradation de matière recyclable sera dirigée par **Cily Vinière**, leur fille unique et seule héritière de la Zone Ouest de Chicago 3, selon les rites funéraires de la paroisse du Bélier. On attend pour cet événement un grand nombre de personnalités mondiales, amis et collaborateurs du couple.

William et Sandra Vinière avaient trouvé la mort mardi dernier, à leur domicile de la Tour 6E de la Zone Ouest de Chicago 3. Les premiers éléments de l'enquête avaient conclu à un empoisonnement par émanations toxiques en provenance des toilettes chimiques de 25 des étages inférieurs. Un défaut du module de dispatch de la Tour avait accidentellement échangé le flux d'air conditionné et celui de gaz issus des déjections des travailleurs de la Tour 6E. D'après **Humbert Chan**, spécialiste en chimie décompositive, la quantité de toxines retrouvée dans l'appartement du couple **Vinière** était plus de 1200 fois supérieure au taux acceptable pour un organisme humain et cette proportion aurait provoqué la mort du couple moins de 26 secondes après l'anomalie technique.

C'est le premier accident de ce type dans l'Histoire du monde moderne.

Les modules de dispatch équipent toutes les tours humaines. Leur fonction est de contrôler les flux de gaz toxiques chauds en provenance des matières fécales en décomposition afin d'en injecter une partie dans l'air conditionné des tours, à des fins de chauffage, mais aussi pour réduire la quantité de gaz émis dans l'atmosphère. Ce système n'avait jusqu'à maintenant posé aucun problème et l'enquête technique devra déterminer si un tel accident relève de la loi de **Fung** sur les faisceaux de facteurs, ou bien si des travaux de masse doivent être engagés sur toutes les tours du monde.

16.

LA REPRODUCTION DES CHATS

DIDIER - Ne t'inquiète pas. Personne ne le saura.

VERA - Je sais.

DIDIER - Et si j'utilise les images ou les sons, ou seulement que je me sers de ce que nous venons de faire comme matière à un projet artistique, personne ne croira que cela s'est vraiment produit.

Personne ne peut croire à rien. Nous sommes tellement entourés de trahisons, de stratégies et de manœuvres, que tout ce qui se dit, tout ce qui s'entend, parfois même tout ce qui se voit, n'est plus considéré comme la vérité. Plus aucun d'entre nous ne croit plus en rien, pas même en nos yeux, ni à la morsure d'une lame. Certains travaillants ici, au moment de mourir, continuent à travailler, doutant même de leur propre douleur, de leur propre agonie, et enfin de leur propre mort.

VERA - Je m'en moque, Didier. Fais ce que tu veux.

DIDIER - Tu n'as pas peur ?

VERA - De quoi veux-tu que j'ai peur ? D'être renvoyée ?

DIDIER - C'est une possibilité. On a enfreint la seconde règle des travaillants. Si quelqu'un l'apprend, on sera jetés dans la rue.

VERA - Je ne leur laisserai pas le temps.

Didier et Véra ne se regardent pas.

La baie Est se teinte de bleu tandis que les nuages commencent à laisser deviner leurs contours.

A perte de vue, d'autres tours, pleines d'autres travaillants, dont aucun n'a jamais fait ce que les deux amis viennent de faire.

Deux corps enlacés passent à vive allure, tête en bas, derrière la vitre, accompagnés d'éclats de verre qui scintillent dans la lumière du matin.

DIDIER - Parfois tu m'inquiètes, tu sais. On dirait que tu cherches à te faire renvoyer.

VERA - Je ne cherche rien. Je me contente de faire ce qu'il y a à faire. Qu'est-ce qu'on pourrait faire d'autre ?

DIDER - Je sais pas... Espérer.

Véra se met à rire alors qu'un autre corps passe furtivement derrière la vitre.

VERA - Tu es drôle. Parfois en t'écoutant, j'ai l'impression que tu sors à peine de la nurserie, et que tu n'as encore rien compris de ce que nous faisons ici. L'espoir est dangereux pour les travaillants, Didier. Tu peux te divertir, écrire ton roman personnel si ça te chante, mais c'est un grand risque d'espérer que ça, ou autre chose, te mènera ailleurs que là où tu es.

DIDIER - Tu penses que tout ce que nous faisons n'est qu'un divertissement ? En attendant...

Véra se perd dans la contemplation de gouttes de sang sur le bureau où il y a quelques minutes, elle était assise, les yeux écarquillés, ses mains posées sur les épaules de Didier pendant qu'il entrainait en elle et se livrait à cette pratique bestiale que toutes les lois des travailleurs interdisaient.

Elle ouvre un tiroir et en sort un mouchoir immaculé qu'elle fixe aussi longuement et silencieusement. Puis répond tout en essuyant le sang et reconnaissant des paysages et des formes dans les taches rouges qui imbibent doucement le mouchoir.

VERA - Je le crois, oui. Et je suis certaine que la guilde pense comme moi. Nous nous sommes retrouvés autour de cette idée. Si jamais quelque chose nous distingue des autres travailleurs, ça n'est sûrement pas l'espoir. C'est seulement ce désir que nous avons tous d'occuper le temps libre qui nous est imparti à rendre l'humain plus humain. Une certaine lutte contre la laideur, et pour la perfection. Mais comme tout combat pour un idéal, c'est un combat perdu d'avance, qui ne porte en lui aucun espoir. Seulement de la fierté, beaucoup d'orgueil, et quelques pincées de bonne conscience.

DIDIER - Tu t'épiles, Véra. Tu modifies ton apparence, comme Clara. C'est pour les autres que tu le fais, pour devenir toi-même ton propre message.

VERA - Non. C'est d'abord pour moi, ensuite pour la guilde. Les autres n'ont rien à entendre ni rien à voir de moi. Ma recherche de la perfection ne les concerne pas.

Il y a un long silence et une infime vibration familière se répand dans le bureau.

Le générateur s'est mis en marche. Il doit être 4 h 30.

Véra jette dans le sas à recyclage le mouchoir taché de sang.

DIDIER - Ce que nous venons de faire, Véra, c'est le contraire de la perfection. Nous avons fait ce que font les chats. Nous avons signé un contrat avec la bête en nous et oublié cette nuit que nous étions des hommes. Je savais que je le ferais un jour. C'était mon projet. L'un de mes projets. Mais jamais je n'aurais pu imaginer que je le ferais avec toi. Pour moi, tu es maintenant une énigme encore plus profonde. Et je ne comprends pas ce que tu veux, ni pourquoi tu l'as fait.

Véra qu'un demi-sourire n'avait pas quitté s'assombrit alors brusquement et pose un regard fixe sur Didier dont jusqu'alors elle ignorait le langage du corps et des yeux. Ses yeux noirs et impassibles, sans cils ni sourcils, creusent deux gouffres profonds dans l'ovale lisse de son crâne chauve.

VERA - Quand on avance tête baissée sur le chemin de la perfection, quand on sait qu'un point ultime reste à atteindre et qu'il le restera toujours, on éprouve parfois l'envie de la souillure. L'envie de devenir rien, juste un objet sans âme balayé par le destin et que plus aucun impératif n'oblige. On éprouve l'envie d'être sale, le plus sale possible, le moins humain, le moins vivant. On a envie d'être dégoûté par soi-même, de se vomir soi-même, de se couvrir de toutes les hontes, puisque chaque jour notre imperfection nous enveloppe déjà de ce profond désespoir d'être presque rien. Et on se dit que souillé, humilié, violé, meurtri, plus bas que bas, aussi détestable qu'un chat, chaque pas nouveau qui suivra ne pourra que nous améliorer et nous rapprocher de notre idéal inaccessible. Et on a besoin de cette souillure

pour supporter notre imperfection. Et c'est ce que j'ai ressenti pendant que nous le faisons. De la douleur, de la honte, et cet abandon tragique dont j'avais oublié la saveur. Et maintenant pour moi, cette honte infinie qui suinte de tous mes pores comme une pellicule de sueur moite, c'est une nouvelle montagne à gravir, une nouvelle épreuve à surmonter, qui m'emmènera pendant quelques jours, ou quelques années, vers la chute vertigineuse d'une nouvelle humiliation. Mais durant cette ascension, au moins, j'aurai l'impression que quelque chose change en moi, et que du pire je me rapproche du mieux.

Didier détourne le regard, se lève, ouvre la porte du box et marque un temps, comme plongeant tout entier à son tour avec le mouchoir ensanglanté dans le sas de recyclage, filant droit dans le tube d'aspiration, concassé par le conduit cylindrique pour finir sectionné en millions de morceaux filamenteux par les mâchoires microscopiques du broyeur installé à l'entresol, les restes de son corps divisé attaqués instantanément par des légions de bactéries vivendophages, tournoyant dans leur tube digestif rudimentaire et expulsé dans le même mouvement en purée d'excréments invisibles, chargés de matières minérales bienfaisantes, engrais fertile et nécessaire déversé dehors par une soufflerie crachotante sur des sols inutiles où pourtant plus rien ne pousse depuis des siècles.

Puis il lève les yeux enfin, reprend ses esprits, et regarde Véra avec insistance.

DIDIER - C'est ça, exactement, Véra, que j'appelle l'espoir.

17.

LA PORTE DES HAIRACHES

Dans le bureau, il y a une porte.

Si nos box sont blindés, nos serrures imprenables et nos parois pare-balles, rien de tout ce qui nous appartient ne peut rivaliser avec l'imperméabilité des matériaux qui la constituent. Cette porte est un passage, une étape et une frontière entre ce qui est et ce qui n'est pas. Nous l'appelons la porte des Hairaches, mais comme souvent, c'est un nom sans histoire, comme Théodore s'appelle Théodore et Véra Véra, sans qu'aucun d'entre nous ne puisse en fournir la moindre raison objective. Comme les mots qui servent à nous nommer, la porte des Hairaches est une combinaison de syllabes qui permet de la différencier des autres portes du bureau.

Tous ceux qui sont aujourd'hui dans ce bureau sont arrivés par la porte des Hairaches, et tous ceux qui en partiront la franchiront à nouveau.

C'est le seul lien physique que nous ayons avec l'entreprise, et c'est pour cette raison qu'elle est respectée par tous et crainte par chacun.

Lorsque notre patronyme, autrefois, s'est inscrit sur l'écran d'admission de la nurserie collective, nous nous sommes avancés vers une porte identique, l'avons franchie, et nous sommes retrouvés plongés dans le noir. Quand enfin la lumière est revenue, c'était celle, blafarde, des néons rectilignes du bureau, sur lequel la porte des Hairaches venait de s'ouvrir.

Notre carrière a commencé sur le pas de cette porte, et la peur indicible qui nous tenaille chaque jour est celle d'être contraint de l'achever au même endroit, et non mort paisiblement de vieillesse dans la chaleur de notre box. Car franchir la porte des Hairaches dans ce sens ne mène qu'à un seul lieu, et ce lieu, c'est la rue.

La porte des Hairaches est un sas entre l'avant-vie et le travail, ainsi qu'entre le travail et la condition des chats.

La porte des Hairaches peut créer la vie, et la détruire. Sans être rien d'autre qu'une porte, elle régule, ordonne et condamne les flux de travailleurs dans le bureau.

Aucun signe n'indique jamais que la porte des Hairaches va s'ouvrir, aucun voyant ni aucune sirène, mais après plusieurs années passées à attendre la mort dans ce bureau, chacun sait désormais décompter mentalement le temps qui s'écoule entre la disparition d'un employé et l'ouverture de la porte qui dévoilera son remplaçant.

Le plus souvent, cet événement est trop banal pour être remarqué, et le remplaçant qui intègre le bureau doit seul trouver le chemin qui le mènera à son box dont il ne connaît que le numéro. Mais aujourd'hui, malgré le calme pénétrant du bureau, et l'obligation impérieuse pour nous de ne jamais cesser de travailler, il est évident que tous les regards sont fixés sur la porte, et sur le jeune employé qui va en sortir.

Car le remplaçant qui arrive, et qui à cette heure maintenant doit voir sur le panneau lumineux s'afficher son nom, jeter un dernier regard aux murs bleus et blancs de la nurserie collective, puis marcher vers la porte, heureux et fier d'avoir été choisi pour devenir l'adulte qu'il rêvait de devenir, ce remplaçant intégrera le box de Piotr, et cela fait de lui, sans qu'il le sache encore, l'enjeu d'une guerre d'une violence inédite, qui entraînera morts et destructions, lui-même clé de voûte d'un projet élaboré par de nombreuses guildes, et censé mener tout simplement à la suprématie totale de notre étage.

Tous les yeux des travailleurs sont donc braqués sur la porte, à 16H45 aujourd'hui, et déjà les

calendriers jouent en la faveur du remplaçant. S'il avait surgi pendant une pause, son comité d'accueil lui aurait à peine laissé le temps de gagner son box. Mais liés que nous sommes par l'obligation de travailler, personne ne fera un geste avant la pause de 17H45, et s'il est assez malin, une heure lui sera amplement suffisante pour comprendre qui il est et ce qu'il représente, pour s'organiser, et peut-être même s'allier avec des protecteurs qui lui permettront de survivre jusqu'à la fin du mois.

Car la problématique est claire, pour nous tous. Des bruits volent dans les allées du bureau, des rumeurs courent sur l'intranet cabalistique, tapies entre des lignes de discussions anodines dans lesquelles un esprit éclairé peut deviner un langage souterrain. L'appréhension est si pesante que même en nous levant, portant notre nez par dessus les cloisons de nos box, humant l'air du bureau, nous pouvons sentir les odeurs caractéristiques de la tension qui précède une attaque. C'est l'odeur de la bataille, d'une puissance que nous n'avions encore jamais sentie, comme si tous les employés du bureau ne pouvaient empêcher leur corps de produire sueur et adrénaline, phéromones de mise en garde propulsées par dessus les box, tournoyant près de nos narines avant d'être absorbées par le système de ventilation de la tour et expulsées dehors dans une proportion telle que d'autres tours dans la ville sont peut-être elles-aussi aux aguets, ne sachant pourquoi leur bureau soudain s'emplit de peur et d'attente. Et la ville entière peut-être tremble et craint le danger d'un combat imminent, emplit de nos effluves et de notre message odorant, nappant les bâtiments, courant avec les vents, et entraînant à son tour la production par tous les autres travailleurs des mêmes messages olfactifs qui s'ajoutent à l'épaisse brume de peur dans laquelle le monde entier peut-être est désormais noyé sans même savoir pourquoi.

Dans notre bureau, deux clans se distinguent, même si personne ne peut affirmer avec certitude les choix secrets de chacune des guildes.

Certaines, de toute évidence, envisagent de tuer immédiatement le remplaçant qui passera la porte des Hairaches dans quelques secondes. Le tuer, ou bien lui tendre des pièges qui le jetteront immédiatement à la rue. Puis une fois débarrassées de lui, simplement recommencer avec le remplaçant qui lui succédera, et de même avec le suivant, jusqu'à ce que le mois s'achève.

Mais tandis que cette stratégie n'a plus à prouver son efficacité en des temps normaux, les données tactiques seront cette fois bouleversées, puisque d'autres guildes, comme la nôtre, ont fait le choix de la protection, et feront tout pour que ce crucial remplaçant ne se fasse pas emporter. Acquérir sa confiance en s'interposant, lui démontrer que sans nous, il serait déjà mort, nous rendre indispensables et précieux, voilà notre stratégie, et celle-ci passe par le rapport de force, l'intimidation des attaquants, et peut-être même, en dernier recours, par l'affrontement armé.

Nous sommes prêts à cette éventualité.

Nous sommes prêts à faire tout ce qu'il faudra pour mettre la main sur ce box.

Nous sommes prêts à tous les sacrifices, et à toutes les pertes, pour devenir une guildes majeure du bureau, écraser nos adversaires, et pouvoir enfin imposer à tous notre idée de la beauté.

Car nous sommes les derniers esthètes, les derniers artistes, et sans aucun doute les derniers poètes, et si nous ne faisons rien pour nous développer, alors c'est la beauté elle-même dans ce monde que nous condamnons, pour livrer le territoire des travailleurs à la laideur et à la bêtise. Et si jamais nous mourons tous dans ce combat vital pour que l'homme reste homme, alors peu importe, car au moins, nous serons morts en tentant de préserver la dernière chose qui permettait aux travailleurs de supporter encore un peu le travail.

A 16H47, aujourd'hui, un faible bruit s'échappe du secteur A1 et toutes les respirations s'arrêtent.

Car ce bruit, c'est le glissement parfait de la porte des Hairaches roulant sur son rail de pivotement.

A 16H47, aujourd'hui, elle dévoile un jeune homme qui s'avère, de l'avis de tous, bien vieux.

18.

UN BIEN VIEUX JEUNE HOMME

Hick est sorti de la porte des Hairaches comme une arme sort de son fourreau, avec une inquiétante assurance et le souffle glacial du danger imminent.

Ce souffle a traversé le bureau, du secteur A1 jusqu'à la baie Ouest, en sifflant bruyamment, claquant des doigts en mesure, et traînant derrière lui comme la queue d'une comète les degrés négatifs de son impertinence.

Soit il est très malin, pensèrent de nombreux travailleurs, soit c'est vraiment le plus stupide de tous les remplaçants qu'il nous avait été donné de voir jusqu'à présent.

Car les remplaçants étaient tout de même formés, bien peu mais formés, tout au long des années passées à la nurserie collective, aux dangers qui les guettaient dans le monde du travail. Aucun d'eux n'arrivait donc ici insouciant, et tous avaient conscience des dangers du bureau, et de l'importance de faire profil bas pendant assez longtemps avant de prendre le risque de se déplacer à la vue de tous.

Hick était vêtu d'une tunique pourpre surmontée d'un long col qui retombait sur sa poitrine, et sous celle-ci on devinait une chemise blanche brodée de dentelle et un pantalon en velours violet qui lui tombait nonchalamment sur les pieds. Ses cheveux étaient longs, noirs et brillants, comme les canons de nos fusils.

A mesure que Clara photographiait le jeune homme et nous transmettait les images sur le réseau sécurisé de notre guilde, profitant de la position de son box situé exactement à mi-chemin sur l'allée qui menait du secteur A1 à la baie Ouest, nous tremblions à nouveau, tétanisés comme nous l'avions été en découvrant quelques semaines plus tôt notre amie gisant dans son sang sur le carrelage des toilettes pour dames. Nous tremblions, incapables de bouger, car à nouveau cette guerre intime qui nous avait déchiré la conscience venait d'éclater, ses deux généraux voyant en Hick, en son accoutrement singulier et son attitude suicidaire un idéal *casus belli*. D'un côté, il nous était insupportable de voir ainsi notre seul espoir de survie gâcher aussi ouvertement le peu de chances dont il disposait pour durer quelques jours au moins dans le cynisme et la violence du bureau, tandis que de l'autre, nous ne pouvions qu'être fascinés par ses vêtements originaux, son goût évident et sa désinvolture qui faisait exploser sans ménagement toutes les normes et toutes les lois auxquelles nous nous étions pliés depuis si longtemps, combattants de la beauté certes, mais esclaves malgré tout de règles esthétiques qui nous assuraient discrétion et sécurité.

Pourtant, nos concessions n'étaient que minimales, puisque les vêtements que nous portions étaient les mêmes que ceux qui nous recouvraient au sortir initial de la porte des Hairaches. Chaque remplaçant sélectionné dans la nurserie collective devait en effet choisir sa tenue, parmi les millions d'associations de couleurs et de formes disponibles, tout en sachant que ce qui devenait de fait son uniforme de travail l'accompagnerait toute sa vie. Un travailleur ne pouvait pas changer d'apparence. C'était une loi immuable du bureau, que nous imaginions conçue dans le seul but de conserver quelque part dans un fichier global des employés de ce monde, une description fidèle dans un coin de laquelle notre photographie ne serait jamais périmée.

A peine adultes, formatés comme des machines par les autres machines de la nurserie, comment aurions-nous pu choisir autre chose que le plus banal, le plus discret, le moins voyant des costumes ? Comment aurions-nous pu, dès le premier choix que nous avions à faire par nous-même, décider de nous démarquer, de faire preuve d'originalité, et par la même prendre le risque fou de devenir une cible à peine posé notre premier pas dans le bureau ?

Personne ne prenait jamais ce risque. Et c'est pour cette raison que tous les travailleurs étaient plus ou moins vêtus de la même manière, arborant sans que plus personne ne le voit un invisible costume trois pièces, avec chemise blanche, cravate, pantalon et veste grise. Les femmes se permettaient bien sûr de déroger à cette règle, mais c'était pour porter la même combinaison de latex moulante dont la seule chose qui pouvait les distinguer était la subtile variation de teinte de gris qui partait du blanc immaculé (comme la combinaison de Véra) pour finir au noir d'encre (comme celle de Clara). Véra nous avait expliqué que ce choix était plus ou moins commandé par les machines de la nurserie, qui leur avait expliquées à quel point il pouvait être utile pour une femme de dévoiler les formes courbes de son corps, et combien la combinaison moulante était susceptible de déstabiliser leurs collègues mâles du bureau, un avantage dont il aurait été bien stupide de se priver.

[chan#9926]Théodore : Clara, tu veux régler un peu ton appareil, s'il te plaît ? J'ai des ombres sur son visage.

Mais Clara ne répondit pas, et laissa faire l'un d'entre nous qui avait déjà compris d'où venait les traits fins et mystérieux qui striaient le visage du remplaçant.

[chan#9926]Didier : Ce ne sont pas des ombres. Ce sont des rides.

[chan#9926]Théodore : Quoi ? Mais quel âge il a ce remplaçant ? Comment c'est possible ?

Personne ne répondit évidemment, puisque personne n'en savait rien, et nous nous sommes contentés de continuer à l'observer, sautillant presque jusqu'au box de Piotr, dans l'allée la plus dangereuse du bureau, au cœur même du territoire des Mercenaires Rouges, chantonnant gaiement comme s'il s'était trouvé dans les jardins synthétiques du clan Vinière, à Chicago 3, ces jardins de paix et de calme dont nous avons tous vu les photos sur le canal ouvert des Actualités Générales.

- Ah ! Je crois que c'est là ! dit bruyamment le remplaçant en arrivant devant la porte blindée de l'ancien box de Piotr.

[chan#9926]Clara : Je n'arrive pas à savoir si ce sera plus dur ou plus facile avec cet énergumène.

Clara formalisait ici en mots ce que tous pensions d'une manière ou d'une autre.

Puis tout le bureau sursauta de stupeur et de surprise quand le jeune homme déjà ridé se mit à crier de toutes ses forces par dessus les cloisons des box.

- Bonjour à tous ! hurla-t-il. Je suis votre nouveau collègue de bureau et je m'appelle Hick !

Et cette fois, personne ne trouva utile de formuler exactement la pensée qui nous transperça au même moment, puisque c'était la force de l'évidence elle-même qui avait répondu à l'interrogation de Clara : avec un tel énergumène, sans plus aucun doute possible, tout devenait considérablement plus dur.

DEUXIEME PARTIE
CAUSALITÉ

1.

ACTUALITES

Sélection de l'utilisateur : Actualités Locales
Sélection de l'utilisateur : Quartier Sud
Sélection de l'utilisateur : Tour 35S
Sélection de l'utilisateur : Etage 122
Sélection de l'utilisateur : Box 54
Résultats Actualités Locales>Quartier Sud>Tour 35S>Etage 122>Box 54>7:43 AM>

Bonjour,

[Note importante]

Vous êtes en train de lire le canal d'actualités pendant vos heures de travail.

L'entreprise vous rappelle que cette activité n'est autorisée que dans la limite de 3 minutes par jour.

En conséquence, les actualités ci-dessous ont été allégées de manière à vous permettre d'en prendre connaissance durant le temps qui vous est imparti.

[Informations personnalisées]

Le soleil est levé depuis 54 minutes et 02 secondes.

Si le temps n'était pas couvert, il aurait déjà touché votre box.

Ce matin, votre humeur est partagée.

Vous avez accepté l'heure supplémentaire bonus qui vous autorise à travailler jusqu'à 1H15 AM, et éprouvez des doutes et de l'appréhension.

Néanmoins, les astres réunis dans la troisième Maison du Verseau confirment que votre choix a été juste et qu'il vous servira tout au long de votre carrière. Cessez donc de vous inquiéter et persévérez dans votre tâche.

L'entreprise vous remercie des efforts que vous mettez à son service.

[Informations générales]

Comme l'ensemble de vos collègues de l'étage 122, vous avez été perturbé et peut-être inquiété par l'arrivée du remplaçant dénommé Hick.

En guise de consigne stricte, l'entreprise vous suggère de ne pas entretenir de rapports, de quelque nature qu'ils soient, avec ce nouvel arrivant. L'entreprise a recruté cet employé en toute connaissance de cause pour ses nombreuses qualités et travaille en ce moment même à corriger ses quelques défauts. Jusqu'à ce que cette opération soit achevée, l'entreprise encourage les employés de l'étage 122 à garder leurs distances et surtout, à n'apporter aucun crédit aux éventuelles déclarations du dénommé Hick. Si malgré tout, vous étiez amenés à converser avec cet employé lors de l'une de vos pauses, l'entreprise vous demande de faciliter sa tâche en lui rappelant le plus fermement et le plus souvent possible les règles qui régissent ce bureau et les risques encourus en cas d'infraction.

[Nouvelle chanson travaillante]

Merci d'enregistrer et d'apprendre cette nouvelle chanson collective composée par le grand **Julius Van Deck**.

Ensemble

*C'est ensemble, amis, ensemble,
Que nous marchons vers la lumière,
C'est ensemble, amis, ensemble,
Que nous rendons le monde prospère.*

Dans la grandeur du travail,
Et la beauté du devoir,
Dans l'attention permanente,
Et la rigueur des jours noirs,
C'est ensemble, amis, ensemble,
Que nous marchons vaille que vaille.

*C'est ensemble, amis, ensemble,
Que nous marchons vers la lumière.
C'est ensemble, amis, ensemble,
Que nous rendons le monde prospère.*

Dans l'adversité du monde,
Et les risques du bureau,
Dans le désir de bien faire,
Et la crainte du nouveau,
C'est ensemble, amis, ensemble,
Que nous faisons cette ronde.

*C'est ensemble, amis, ensemble,
Que nous marchons vers la lumière.
C'est ensemble, amis, ensemble,
Que nous rendons le monde prospère.*

Dans la joie, dans la décence,
Et l'amour de l'entreprise,
Dans le sérieux de la tâche,
Et la récompense promise,
C'est ensemble, amis, ensemble,
Que nous soutenons la croissance.

*C'est ensemble, amis, ensemble,
Que nous marchons vers l'avant.
C'est ensemble, amis, ensemble,
Que nous sommes fiers -
D'être -
Des - Tra-va-illants.*

Bonne journée.

2.

CHATS A POILS COURTS

Nous sommes dirigés par des machines.

Elles nous engendrent, nous éduquent et nous guident tout au long de notre vie.

Elles nous permettent de manger, d'être logé, et de travailler.

Les machines sont la matérialisation de la perfection. Elles pensent mieux que nous, fonctionnent mieux que nous et jamais personne n'a trouvé utile de remettre en cause leur statut, puisque le travaillant, fondamentalement, est une créature en quête.

Organiquement, spirituellement et intellectuellement, le travaillant est un hybride imparfait dont la nature oscille entre la vulgarité des chats et la perfection de la machine, travaillant inlassablement, sans pause ni question.

Les machines sont la représentation parfaite de ce à quoi tout travaillant aspire, de cette formidable et ultime image qui nous sert d'idéal et de modèle. Et si aujourd'hui, au sein de notre guilde particulière, nous continuons à accorder une importance à l'art, c'est à dire à une activité subjective honteuse, bien loin de l'impartialité rigoureuse des machines, c'est que toujours nous combattons le chat en nous, frontalement, sans prétendre que nous sommes autre chose qu'un corps qui sue et saigne, chats à poils courts dont les pupilles brillent dans la nuit.

Cette relation intime, mêlée d'envie et de crainte, que nous entretenons avec les machines, se matérialise souvent par des schémas de pensées.

Nous aimerions être elles, et pour nous en rapprocher, déjà nous efforçons de penser comme elles, élaborant dans nos têtes des programmes composés dans leur langage si pur et si précis, condamnés le reste du temps à élaborer des concepts opaques que la piteuse imprécision de notre langue floue nous oblige à subir, incertains, interdits, incapables que nous sommes de démêler proprement l'éventuellement possible du certain.

Nous haïssons notre langue, et nos mots, et les idées brumeuses qu'ils engendrent, parce que la vie du bureau ne tolère pas d'imprécision, et qu'ici il n'existe pas de risque acceptable. La moindre erreur pouvant nous jeter à la rue, rien n'excuse à nos yeux ce détestable handicap qui nous entrave et nous expose à l'erreur. Notre langue est un fardeau, une blessure ouverte dans notre flanc qui menace constamment de nous tuer. Et c'est pourquoi nous travaillons tous secrètement à abandonner cette langue, et ces mots, et ces idées sans contour qui ne nous apportent que la honte de n'être pas encore des machines, et de demeurer ces pathétiques embryons empêtrés dans leur code génétique inaccompli, ne sachant qu'en faire si ce n'est s'apitoyer, imparfaits, sur cette autre chose que nous pourrions être.

C'est pourquoi lorsqu'un problème se pose, toutes les discussions que nous avons entre nous, lesquelles ne peuvent se faire que dans la langue des travaillants, ne sont que des rideaux sales au travers desquels aucun d'entre nous ne peut discerner la réalité des situations, tandis qu'ailleurs, dans des chambres blanches, des espaces clairs, nos pensées tentent de concevoir en langue des machines les programmes purs dont l'exécution nous mènera à la vérité.

Dans ces plaines frappées d'un soleil permanent, les constantes et les variables s'alignent en blocs cernés de parenthèses et de crochets. Si le problème à résoudre est simple, notre cerveau parvient à une solution et nous sourions doucement, fiers de cet aboutissement qui nous change pour quelques temps en machine à notre tour. Mais bien souvent, la complexité des moteurs de calcul de que nous élaborons nous interdit d'accéder à la révélation des secrets

sans l'aide des ordinateurs, et la honte serrant nos ventres, nous sommes contraints de livrer à nos parfaits alliés la nourriture mathématique que leurs entrailles nanoscopiques dissoudront jusqu'à faire de cette matière brute interrogative un diamant de certitude immaculée.

Les machines nous engendrent et nous éduquent.

Et pour notre plus grande honte, nous tiennent aussi par la main, tout au long de notre vie, afin de nous donner des réponses que notre nature débile ne nous aurait jamais permis d'entrevoir.

3.

DANS LES AUTRES UNIVERS PROBABLES

Aussi étonnant que cela puisse paraître, aucune guilda ne tenta donc d'approcher Hick à la pause de 17h45.

Nombreuses étaient celles qui pourtant possédaient, posés sur leurs écrans, plans, tactiques et prospectives supposés infaillibles. Des heures durant, les puissants logiciels de simulation avaient bruyamment ronflé au creux des box clos, évaluant avec précisions hypothèses éventuelles et conjonctions possibles, pour finalement cracher, des entrailles de la science pure, sens et méthode prêts à l'emploi. Les travailleurs, fébriles, avaient accueilli ces lignes de résultats tels des pèlerins volontaires, en extase devant ces prophéties hyper-rationalistes, interminables rangées de probabilités, chacune calculée en fonction de milliers de facteurs incertains.

Des éventuelles oppositions armées jusqu'aux replis de la moquette, chaque variable prévisible avait été intégrée à l'algorithme d'attaque, bouquet de courbes entremêlées et dont l'aboutissement ultime - noté "objectif" dans le programme de probabilités - consistait pour certains à l'enrôlement du jeune remplaçant, et pour d'autres tout simplement, à son exécution. Compositions chaotiques, canevas tissulaires de matière mathématique en langage de métal, ces évaluations à la peau rêche comme la pierre avaient enroulées, serpents, leur longue queue de chiffres après la virgule sur les bureaux des assaillants probables et de fait, impuissants.

```
if
(rangées infinies d'éventualités, A1, A2,..., Ax)
then
{rangées finies d'instructions, C1, C2,...,Cx-1}
```

Car tombait avec l'arrivée de Hick sur la foule agglutinée des immaculées prévisions un crachat noir qui maintenant dégoulinait et tachait en grinçant la perfection de tous les avènements possibles.

Aucun ordinateur, ni aucun logiciel logé à l'intérieur, n'avait pu prévoir en effet que ce jour serait celui où de la porte des Hairaches ne sortirait pas un remplaçant, mais Hick, cette créature énigmatique cachant au fond de son cerveau particulier une étonnante, indéfinissable et opaque matière qu'aucun de nous jusque là n'avait jamais pu observer. De la folie, de l'idiotie poussée jusqu'à son plus profond paroxysme, ou pire encore : une dangereuse capacité à comprendre plus vite que nous tous les enjeux du bureau, ses dangers et ses secrets.

Personne ne pouvait être certain de la confirmation de l'une ou l'autre de ces hypothèses, les machines non plus, et c'est pour cette raison que le programme de prévision des actions à venir était resté bloqué, en boucle, dans tous les box, sur le même insoluble problème.

```
if ( Ax == Hick)
{
    {
        if (Hick == fou)
            then instruction Cx
    }
    {
        if (Hick == idiot)
            then instruction Cy
    }
    {
        if (Hick == génie)
            then instruction Cz
    }
}
```

}
}

Et logiquement, ça n'était aucune de ces raisons particulières qui avaient fait reculer les combattants - nous y compris - mais justement l'incapacité totale de pouvoir choisir entre les trois, quand l'heure sonna enfin et que le moment arriva de mettre à exécution les stratégies savamment étudiées qui devaient chacune mener à la prise de possession du box de Piotr.

« Il faut faire quelque chose » lisait-on sur le réseau fermé de la guilde, sans que personne ne prête vraiment attention, ni à l'expéditeur, ni à la pertinence du propos.

Et ainsi, contre toute attente [tandis qu'au même moment, dans une autre dimension spatio-temporelle, où le remplaçant apparut à 16h47 n'était pas Hick mais un remplaçant comme les autres, au même moment donc, tout mourait et tout explosait et le sang était répandu par litres sur les parois des box dans les cris et les gémissements des guerriers, et que roulaient sur eux-mêmes les yeux exorbités du jeune à peine arrivé et déjà contraint de reprendre connaissance assez tôt pour contrer l'attaque suivante - jet de métal aiguisé - ricochet mortel de projectiles aéropulsés - évités - esquivés pour découvrir qu'une nouvelle menace s'approchait, le manquait à nouveau - celle-ci - puis une autre - sauvé par le membre sacrificiel d'une guilde qui avait préféré plonger sur la mort plutôt que de la laisser frapper son protégé - jusqu'à la suivante - attaque par derrière - ou du dessus - selon la dimension où l'on se trouvait et qui ne contenait pas Hick - sans discontinuer - bataille - inhumaine - sauvage - combat de chats contre les chats - écœurante mais nécessaire - jusqu'au dénouement libérateur - et à la paix], rien ne bougea à 17h45, si ce n'est Hick lui-même, braillant à qui voulait l'entendre qu'il était heureux de rejoindre cette si belle et si fière famille des travailleurs, et qu'il serait par ailleurs ravi de partager un café avec un nouvel ami à côté de la nano-cantine, ou peu importait quelle autre provocation insensée.

Rien ne bougea non plus à 21 heures, et quand arriva la trêve nocturne de 00h15, et qu'une partie des travailleurs cessa de travailler alors que d'autres continuèrent de surveiller le bon fonctionnement des machines infaillibles à la faveur d'une heure de bonus qui leur rapporterait quelques écus supplémentaires, rien ne bougea non plus, ni ici, ni dans aucune des dimensions spatio-temporelles, ou aucun des univers parallèles probables de ce jour précis à cette heure précise, puisque toujours dans celui que nous traversions, personne n'avait pu prendre une décision, et que dans tous les autres, quel que soit le remplaçant qui était sorti de la porte des Hairaches à la place de Hick, celui-ci était mort et le bureau avait retrouvé son calme.

Ce fut ainsi l'ensemble des univers possibles de cette date exacte à cette heure précise qui plongea dans le silence et la quiétude, quelles qu'aient été les raisons ayant mené à ces bifurcations quantiques et aux naissances de ces autres réalités sans Hick.

Il était rare, mais pas impossible, que certains d'entre nous visitent ces réalités divergentes. Car malgré les certitudes qui nous recouvraient, tout travaillant pouvait être amené à regretter, et donc à imaginer ce qui aurait pu se passer si une variable infime de l'équation de sa propre vie avait été différente, et à quel point sa variation aurait pu modifier le présent. Ainsi, notre présent n'était pas ce moment exact cousu d'ici et de maintenant, mais la superposition floue de tous les présents possibles, dont la structure globale restait inchangée (un bureau, un travail), mais dont certaines anomalies infimes différenciaient un monde possible d'un autre. Anomalies, ou détail, mais rien qui ne fut jamais fondamental, car tous ces mondes probables qui se superposaient au nôtre avaient cet avantage de se ressembler en substance.

La nouveauté ici bas, ne résidait que dans le négligeable, et l'infinitésimale déviation appliquée au lourd mouvement de fond qui nous emportait vers l'avenir. Non pas vers *les* avènements, mais vers le seul et unique avenir des travailleurs, modelé par la rigueur des machines dont nous supposons que certaines, les plus puissantes, avaient déjà tout prévu pour que rien n'entrave la marche de l'humanité vers la gloire de sa verticalité finale.

C'est pour cette raison que lorsqu'un travailleur se prenait, en rêve ou rêverie, à visiter l'un de ces univers parallèles – « univers avec moquette verte » ou « univers où nous avons mangé des légumes ce midi » - celui-ci finissait par se désagréger de lui-même, trop similaire pour que nous ayons la moindre envie de nous y attarder plus longtemps. Et si, téméraire, nous venait l'idée de nous propulser dans ces quelques mondes où des changements radicaux avaient eu lieu, la vie qu'on y menait, les horreurs qui s'y déroulaient, et le malheur qui les transperçaient nous faisait frissonner et bien vite ouvrir à nouveau les yeux pour être certains que nous étions bien là, dans ce bureau paisible, à ce moment précis de l'Histoire où tout était bon pour tous.

Ailleurs, après tout, *ne pouvait être que pire*, et rares étaient les travailleurs qui ressentaient le besoin de s'en convaincre, même en rêve.

Ce que nous apprenaient en revanche les autres univers probables, bâtis sur des variations minimales de notre réalité, c'était qu'il existait encore pire que pire. Et ce pire se multipliant à lui-même jusqu'à ce qu'il ne soit plus possible pour un cerveau humain d'en saisir l'exponentielle noirceur, c'était le résultat de ces mondes où une action lourdement réfléchie, un acte d'intervention sur le fonctionnement du présent, avait invariablement mené à un résultat familier.

Pire que le pire, c'était cette prise de conscience que la moindre de nos actions, quel que soit le matériau d'espoir dans laquelle elle était conçue, et quelle que soit l'ampleur de son impact, ou la violence de son ambition, entraînait invariablement un résultat identique, et menait sans ambiguïté possible à une existence horriblement similaire.

4.

DEDUCTION THERMODYNAMIQUE

De toute la nuit, incapable de prendre une décision dont l'issue fut certaine, aucune guilde ne s'approcha donc du box de Hick.

Nous n'avions pas dormi. Nous n'avions pas parlé. Nous avions à peine pensé, imitant nos machines qui elles aussi étaient fatiguées de laisser tourner une équation sans autre solution que sa qualité insoluble.

Nous avons observé, dans la pénombre, les barres de métal gris qui tenaient nos box debout et avons songé aux forces physiques en action pour préserver cette immobilité.

Nous étions des box de métal. Des objets stables coincés entre l'attraction douce de la Terre qui nous portait et la résistance des matériaux qui nous constituaient. Avec une attraction plus forte, ou une résistance plus faible, nous nous étions imaginés pulvérisés, ou bien éjectés vers le ciel gris.

Mais, souriants, nous nous étions rêvés en équilibristes physiques, éléments assemblés d'un système fixe au milieu duquel toutes les constantes s'annulaient, et nous étions au fond sentis rassurés de ne pas bouger. De ne pas nous écraser sur le sol. Ni foncer tout droit vers les cieux.

Toute la nuit, nous nous étions tenus assis. Et aucun de nos mouvements n'avait perturbé l'intégrité du système, rendant ainsi hommage aux lois physiques et thermodynamiques apprises dans les nurseries, lesquelles nous aidaient à accepter le fait que nous étions tristement impuissants face à la nouvelle donnée qui venait de verrouiller notre équation d'attaque.

Le cas de Hick, en effet, posait ce même problème, un problème thermodynamique simple, et c'est pour cette raison que les machines n'y avaient trouvé aucune solution. Car les lois régissant notre monde stable l'interdisait. Et qu'une intervention menant à la prise de possession du box de Piotr faisait courir le risque d'une déstabilisation du système global. Aucune machine, ni aucun travaillant, ne pouvait se résoudre à flirter avec cette éventualité, puisque malgré nos luttes et nos gesticulations guerrières, il nous était insupportable d'imaginer que le bureau puisse disparaître, l'ordre s'évanouir ou le travail ne pas être fait.

D'un point de vue physique, nous vivions dans un espace clos. Nous étions un système fermé. Et toutes les lois précisaient que ces systèmes particuliers étaient fragiles. Sans échange d'énergie avec l'environnement extérieur, ou avec un autre système, une perturbation, même minime risquait de provoquer la désorganisation complète du système, sans espoir de stabilisation, et s'ouvrait alors la possibilité pour que tout le monde connu plonge alors dans une boucle de chaos sans fin.

C'était pour éviter ce chaos perpétuel que les machines s'étaient tues.

Et nous aussi.

Le matin était donc arrivé, les chauffe-eau avaient ronflé, et les écrans affiché les traditionnelles informations personnalisées.

Le point sur notre humeur... Des instructions sur Hick... Et une chanson...

Une journée de travail pouvait commencer, sans que personne dans le bureau n'ait pu prendre la moindre décision concernant la manière de traiter le phénomène « Hick ».

Le temps présent, identique à lui-même, nous possède à nouveau.

Et à 8h50, alors que le travail progresse et que les travailleurs peinent à oublier qu'ils sont encore plus pathétiques que la veille, un message s'affiche sur le canal privé de la guilde :

[chan#9926]Ne rien faire est une erreur.

Personne ne répond, et quelques secondes passent.

Approuver ce propos est illégal.

Prétendre que « autre chose » peut être « mieux » n'enfreint certes aucune loi en soi, mais toutes les actions qui peuvent être élaborées sur cette base sont, pour leur part, illégales.

Alors nous attendons que l'expéditeur du message précise sa pensée. Ce qu'il fait.

[chan#9926]Les machines, et nous, essayons de préserver l'intégrité du système.

[chan#9926]Nous pensons qu'agir remettra en cause l'ordre et la stabilité.

[chan#9926]Mais nous avons posé une mauvaise question aux machines, car nous avons supposé que même après l'arrivée de Hick, le système était stable.

Certains d'entre nous froncent les sourcils et s'approchent de leur écran.

Nous commençons à comprendre.

[chan#9926]Mais il ne l'est plus.

[chan#9926]L'élément perturbateur du système, c'est Hick lui-même, et toute action menée pour canaliser son énergie tendra vers le retour à la stabilité.

[chan#9926]Ne rien faire est une erreur, car ne rien faire ne préserve rien.

[chan#9926]Ne rien faire laisse le système se dégrader et plonger dans le chaos perpétuel.

[chan#9926]C'est ne pas agir qui est désormais dangereux.

La démonstration est évidente pour chacun d'entre nous. Bien sûr, il nous est difficile d'accepter que la nurserie elle-même puisse injecter dans le bureau un élément perturbateur, mais d'un autre côté, les actualités matinales indiquaient clairement que tous les travailleurs devaient épauler l'entreprise dans la remise sur les rails du pas si jeune Hick.

[chan#9926]Hick est un problème. Et un danger.

[chan#9926]L'entreprise le sait, et veut que nous agissions.

[chan#9926]L'entreprise compte sur nous.

Les informations générales de l'étage 122 étaient bien contradictoires en effet, et cela ne ressemblait pas à l'entreprise de semer le trouble de cette manière. D'un côté, on nous interdisait de fréquenter Hick, et de l'autre, on nous sommait de le guider sur la bonne voie du travail.

Puisque l'entreprise ne pouvait pas se tromper, il n'y avait qu'une seule explication à cette apparente incertitude. Il s'agissait en fait d'un ordre voilé.

En demandant ouvertement aux travailleurs, c'est-à-dire aux guildes, de prendre en charge le destin de Hick, l'entreprise savait qu'elle officialisait une guerre qui déjà menaçait d'éclater. Et l'entreprise ne favorisait ni n'autorisait aucune guerre, ni aucun combat au sein du bureau, jamais. Tout au plus, elle tolérait ce qui s'y passait, et considérait ces pertes comme des mouvements nécessaires à l'équilibre du système. Mais reconnaître officiellement que les travailleurs avaient le droit d'attaquer d'autres travailleurs revenait à modifier la structure même de notre organisation qui ne connaissait qu'une seule loi : le travail. Les pauses, telles

que nous les vivions, n'avaient comme seul but que celui de permettre à nos organismes de se reposer afin de mieux travailler ensuite. En aucun cas, il n'était autorisé officiellement de faire autre chose que se reposer ou se nourrir pendant ces moments morts de la journée. Les informations matinales, nous le comprenions mieux désormais, avaient donc pour but de nous faire agir, tout en conservant active la traditionnelle interdiction d'agir. Et si tel était le cas, une seule terrible conclusion s'imposait : Hick était bel et bien une menace pour le système thermodynamique du bureau.

Et par conséquent, pour notre travail.

5.

COURIR LE RISQUE ET VERS LUI

A la pause de 11h15, nous sommes tous réunis devant l'ancien box de Piotr et nos regards, inconsciemment, évitent de s'attarder sur la baie vitrée du fond du couloir, même si dans nos oreilles siffle le crépitemment des éclats de verre s'entrechoquant dans les airs avant de se taire sur la moquette du bureau.

Nous ne regrettons rien, mais préférons ne pas trop penser à notre geste, de peur justement d'avoir à regretter.

Le plan a été organisé sur notre canal de discussion au cours de la matinée et chacun sait ce qu'il doit faire.

Tout le monde doit entrer dans le box pour rencontrer Hick, mais seule Véra parlera avec lui. Pendant ce temps, Théodore restera dans le couloir, devant la porte fermée, de manière à interdire l'accès à d'autres travailleurs qui seraient parvenus à la même conclusion que nous. Afin de repousser définitivement ces éventuels concurrents, Théodore a pour consigne de prétendre qu'il fait partie des Mercenaires Rouges, et que Hick les a rejoints. Tous ceux qui tenteront d'approcher doivent comprendre que la guerre est finie, et qu'attaquer Hick désormais, revient à attaquer une guilda entière, avec toutes les conséquences que cela peut entraîner.

Cette astuce, bien que dangereuse pour nous tous, est néanmoins une extrémité, le dernier recours à employer au cas où la seule présence chancelante de Théodore sur le pas de la porte ne suffise pas à écarter les assaillants.

Nous frappons à la porte du box en jetant de furtifs coups d'œil alentour. Nous pouvons entendre remuer à l'intérieur, un tiroir se fermer, une gorge se racler, autant de traîtres sons que Hick apprendra bientôt à éviter.

Enfin, le battant s'ouvre sur le visage de Hick.

- Bienvenue ! lançons-nous tous en chœur, en prenant garde à ne pas crier trop fort notre enthousiasme simulé.

Hick reste interdit, la mine stupéfaite, puis un large sourire se met à lui découper le visage.

- Ah ! dit-il. Alors vous voilà ! Je croyais que personne ne répondrait jamais à mon invitation ! Dites-moi, ça rigole pas ici ! Faut vous décoincer, les gars !

Nous nous regardons, le visage fermé, et Véra prend la parole, comme il était convenu.

- Bonjour, Hick, dit-elle. Et bienvenue dans le bureau, de la part de notre guilda.

Elle lui tend un petit paquet cadeau que nous avons confectionné quelques minutes plus tôt. Hick écarquille de grands yeux émus et pose sa main droite sur son cœur.

- Bon sang, dit-il, un sanglot dans la voix. Mais il ne fallait pas. C'est trop gentil.

Dans notre dos, Théodore trépigne. D'abord parce que ses doigts de pieds amputés l'empêchent de conserver son équilibre, ensuite parce que nous sommes réunis dans le couloir, à la merci de la moindre caméra et du moindre appareil-photo que les guildes ennemies n'ont probablement pas manqué de braquer sur cette zone.

- Il n'y a pas de quoi, dit Véra. C'est bien naturel. Ça n'est jamais très facile pour les remplaçants le premier jour.

- Oui, répond Hick. Surtout quand c'est le deuxième !

Et il éclate d'un rire tonitruant qui fait se crispier toutes les colonnes vertébrales présentes. Surpris par la violence de ce rire, Théodore manque même de tomber en avant, mais un demi-tour effectué à la dernière seconde l'empêche de s'écraser sur la paroi du box situé en face de lui. Il se remet en place, stoïque, quand Véra tente de mettre un terme à cette dangereuse situation.

- Tu permets qu'on entre, demande-t-elle. On ne voudrait pas que d'autres employés voient ton cadeau. Les rumeurs vont vite, ici, tu sais.

- Oh mais bien sûr, lance Hick. Je manque vraiment de correction, excusez-moi. Entrez, entrez. Ça n'est pas très grand, mais ça devrait aller. Mais merci, vraiment, il ne fallait pas.

Véra s'apprête à passer la première, mais marque un temps d'arrêt. Elle baisse la tête, remonte les épaules et cherche de sa main gauche à s'appuyer sur le montant de la porte.

- Il n'y a pas de quoi, balbutie-t-elle, en cherchant visiblement à réprimer un hoquet guttural. C'est tout...

Mais Véra ne peut terminer sa phrase.

Elle tombe à genoux et vomit sur la moquette bleue du couloir la solution fluide - mélange de thé et de structures organiques carbonées servies à la nano-cantine - qui sert de carburant aux estomacs paresseux des travailleurs.

- ... naturel, finit-elle dans un crachement de bile translucide, les yeux pleins de larmes, devant nos mines déconfites.

Nous savons tous qu'il ne faut en aucun cas déroger au protocole d'approche, et personne n'ose donc rien dire. C'est Véra notre porte-parole, et même si de toute évidence, ses capacités sont diminuées, nous ne cherchons pas à intervenir, si ce n'est en lui proposant de la relever et de la soutenir tandis qu'elle pénètre dans le box de Hick. Où nous la suivons. Clara ferme la porte derrière elle après avoir hoché la tête en direction de Théodore, comme pour dire « Tout va bien, elle va y arriver ».

- Comment... Heu... bafouille Hick. Comment ça va se passer pour la moquette ?

Passant son avant-bras sur ses yeux pour essuyer ses larmes, Véra fait signe qu'elle va répondre quand elle aura repris son souffle.

- Ne t'inquiète pas, finit-elle par dire. L'entreprise te fera payer le nettoyage, puisque ça s'est passé devant ton box, mais nous te rembourserons.

- Ah, se contente de dire Hick, visiblement soulagé. Et bien... Bienvenue dans mon box.

Nous esquissons tous un sourire forcé quand le regard du remplaçant se pose sur nous.

- Je peux l'ouvrir, demande-t-il en s'adressant à Véra, dont il doit avoir compris qu'elle sera la seule à lui parler.

- Bien sûr, bien sûr, dit Véra.

Hick ouvre alors un tiroir et en sort un coupe-papier avec lequel il décolle soigneusement le scotch du paquet cadeau.

Il découvre alors une boîte de bois verni fermée par un petit loquet doré.

- Qu'est-ce que c'est, demande-t-il, fébrile.

Véra fait un effort surhumain pour lui sourire, et nous pouvons voir qu'un autre hoquet semble la torturer.

- Ouvre, dit-elle. Tu verras.

Hick actionne alors le loquet et fait basculer le couvercle de la boîte.

- Oh ! crie-t-il un peu trop fort à notre goût. Du thé ! Comme c'est attentionné de votre part !

- On sait ce que c'est, dit Véra à voix basse, comme pour lui signifier qu'il ferait mieux de faire de même. Quand on arrive ici en milieu de mois, sans un sou, on a toujours besoin d'un petit quelque chose à se mettre dans le ventre avant une journée de travail.

Elle réprime un rot et manque de perdre l'équilibre. Clara, juste derrière elle, la retient par les épaules avant qu'elle ne s'écroule.

- Ahah, rigole Hick. J'aurais préféré un rôti de porc à l'échalote, mais je vais me contenter de ça !

La plaisanterie de Hick ne recueille que des pouffements gênés, tandis que Véra, au plus mal, semble lutter contre une image qui vient de se former dans son esprit.

Elle a quitté le box. Elle ne voit plus Hick. Elle ne nous voit plus. Elle n'est même plus maintenant. Elle est plus tard, ou plus tôt. A la pause de 14H30 en tout cas.

Elle est dans le secteur M1. Celui de la nano-cantine, debout dans la file des travailleurs qui attendent leur tour pour commander leur repas à la nano-machine alimentaire. Elle sent son estomac grogner et calcule approximativement le temps qui lui reste avant que son tour n'arrive. Peu de temps. C'est maintenant. Elle est face à la nano-machine et son clavier lumineux sur lequel elle entre frénétiquement le code de composition d'un succulent rôti de porc à l'échalote. Elle regarde par la vitre fumée de la machine et distingue les nano-robots qui s'affairent à assembler, à partir de réserves de carbone et d'éléments de base stockés dans la tour, le plat qu'elle vient de commander. Le nuage fourmillant de nano-robots dévoile progressivement de la viande rôtie, de la sauce graisseuse, et des échalotes rousses disposées idéalement sur une large assiette blanche. La nano-machine fait entendre son petit tintement caractéristique. Son plat est prêt. Le nuage de nano-robots s'échappe par le conduit d'évacuation et la porte s'ouvre sur la viande fumante dont la forte odeur lui remplit les narines. Elle se saisit du plat, et sans attendre de revenir à son box, mord dedans à pleines dents, sa langue léchant au passage la sauce brûlante qu'elle sent recouvrir ses lèvres et une partie de son visage.

Puis elle relève la tête, et voit que Hick et ses collègues la dévisagent, immobiles.

Elle est à quatre pattes sur le sol, les yeux à nouveau pleins de larmes, et par terre, à la verticale de sa tête, une mare de bile tente péniblement de s'étendre.

Elle plisse les yeux et pourrait le jurer, voit devant elle, dans le miroitement du contenu liquide de son estomac, une molécule unique de théine qui surnage péniblement, et qui impuissante, se fait réduire en pièces par une légion d'enzymes affamés. Elle voit les liaisons atomiques se rompre et entend presque la molécule hurler, déchiquetée, rompue, décomposée comme elle-même le sera dans quelques années, sous l'action du temps et des bactéries vivendophages, réduite à son tour à l'état de gaz et de matières atomiques primordiales, entreposée en milliards de fragments d'elle-même dans les réserves de la tour, attendant sans moindre conscience du temps d'être assemblée à nouveau par une multitude de nano-robots dans la nano-machine alimentaire de la nano-cantine d'un étage quelconque. Et elle voit les atomes s'associer, le carbone s'accumuler en quelques secondes, et cet atome particulier de carbone qui était un morceau d'elle, prendre place dans l'agencement global décidé un peu plus tôt sur le clavier lumineux de la nano-machine. Elle voit cet atome, cette infinitésimale partie d'elle qui malgré sa propre mort lui a survécu. Elle le voit se loger, avec tant d'autres et dans une révoltante promiscuité, dans la structure organique désormais achevée. Elle voit cet atome de carbone, cette fraction primordiale de qui elle est, intégré idéalement dans un ensemble global. Et cet ensemble global, c'est le rôti de porc aux échalotes que Hick vient de commander à la nano-cantine, parce qu'il adore ça, et parce qu'il est en vie, et que s'il est en vie, c'est parce qu'elle est là, à quatre pattes dans son box, en train de tenter de la lui sauver. Elle ne peut réprimer un violent spasme. Et vomit à nouveau.

6.

ACTUALITES

Sélection de l'utilisateur : Actualités générales

Sélection de l'utilisateur : VIP

Sélection de l'utilisateur : Vie privée

Résultats Actualités générales>VIP>Vie privée>05:50 PM>

Bonjour,

#

Cily Vinière, nouvelle CEO de Chicago West Inc. et propriétaire unique de la zone Ouest de Chicago 3, vient d'annoncer son souhait de visiter toutes les installations dont elle a désormais la charge, et ce afin de recueillir les éventuelles doléances des travailleurs évoluant sous son autorité. Devant l'ampleur de la tâche et le peu de temps libre dont dispose Mlle Vinière, il sera prochainement demandé à tous les employés se sentant concernés de rédiger succinctement et clairement leurs éventuelles requêtes et de les transmettre à un représentant désigné par l'entreprise. Celui-ci en établira une synthèse argumentée qu'il soumettra à Mlle Vinière au moment de sa visite des installations concernées.

Ce geste inédit, tout à l'honneur de la nouvelle CEO de Chicago West Inc., ne doit toutefois pas être compris par les travailleurs comme une remise en question du système, ou d'une partie du système instauré par les hommes modernes. A ce sujet, Cily Vinière a d'ailleurs déclaré qu'elle s'engageait à "ne pas tenir compte de toute tentative de déstabilisation du monde du travail", ainsi qu'à "dénoncer immédiatement toute doléance pouvant laisser supposer que l'employé à son origine puisse poser un problème dans le fonctionnement à venir d'une entreprise donnée".

La tournée de Mlle Vinière débutera dans deux semaines et le programme complet de son parcours sera très prochainement disponible sur le réseau global de Chicago West Inc., dans la section "Agendas de direction".

#

Milton Banks, comédien honoraire du studio PKB&F's, a annoncé aujourd'hui, dans une conférence de presse enregistrée, qu'il accompagnerait Cily Vinière lors de sa tournée de la zone Ouest de Chicago 3, confirmant par ailleurs que sa relation avec la nouvelle CEO de Chicago West Inc. était désormais officielle.

Cette déclaration met un terme à plus d'un mois de suspens durant lequel les rumeurs les plus extravagantes ont pu être lues sur les différents canaux officiels de nombreuses entreprises concurrentes. Malgré cette campagne de calomnie, le titre de Chicago West Inc. ainsi que celui de PKB&F's avaient respectivement bondi de 13 et 9 points au cours de ces 30 derniers jours.

"Ce bonheur nous tombe dessus à un moment bien singulier, et je suis fier d'être aux côtés de Cily Vinière pour l'aider à surmonter la terrible perte qu'elle vient de subir" a conclu M. Banks, l'air grave.

7. **COMMENT IL A VIEILLI**

Dans la nurserie collective, les enfants apprentis apprennent à lire les flux. C'est leur unique activité, mais celle-ci est assez pesante et complexe pour les occuper tout au long de leurs années d'étude.

Plus tard, quand ils deviendront des travailleurs, leur tâche consistera essentiellement à surveiller, et ne jamais rien laisser passer des millions de données qui défileront en masse sur leurs écrans. De ce bombardement continu de formes et de couleurs sur leurs rétines, il faudra qu'ils sachent distinguer ce qui est normal de ce qui ne l'est pas. Ce sera leur travail. Comprendre ce qui est normal, et ce qui ne l'est pas, c'est notre travail. Et c'est à cela qu'on forme les enfants apprentis, qui doivent très tôt intégrer chacun des signes, des codes et des langues utilisées par les machines pour décrire le complexe mouvement du monde moderne.

Pendant ces années d'apprentissage, et afin d'optimiser l'éducation des élèves, chacun d'eux est évalué à l'aide de tests simples effectués toutes les soixante minutes. De cette manière, les élèves les plus lents sont déplacés dans une salle adaptée à leurs capacités, pendant que les plus vifs sont orientés vers des machines éducatrices de niveau supérieur.

Ainsi, non seulement les capacités de chaque élève sont développées au mieux, mais de plus, leur mouvement permanent les empêche d'être distraits par d'éventuels conflits entre eux. Ces déplacements constants au travers des différentes salles d'éducation sont un avant-goût de la dynamique du bureau qu'ils finiront par intégrer, lui aussi agité d'arrivées et de départs, d'associations et de ruptures, et où les affinités entre employés, de toute évidence, sont plus souvent des handicaps que des avantages.

Durant cette formation initiale, on encourage donc l'esprit d'initiative, la créativité, ainsi que la ruse et l'autonomie, tandis que la fatigue, la paresse et le bavardage sont réprimés par des régressions de classe. Néanmoins, et malgré ces mouvements permanents d'une classe à une autre, l'efficacité des machines éducatrices permet aux enfants apprentis de sortir de la nurserie pour pénétrer dans le bureau avec un écart d'âge tout à fait négligeable, généralement de l'ordre de quelques mois. En passant la porte des Hairaches, un remplaçant possède donc invariablement une peau lisse, un œil craintif et un visage intact que jamais une seule imperfection ne gâche.

Aussi loin que nous puissions nous rappeler, aucun d'entre nous n'avait jamais pu observer de remplaçant intégrant le bureau à un âge aussi avancé que celui de Hick, qui nous apparût alors robuste, expérimenté et étonnamment sûr de lui.

Lors de notre premier entretien, et même si le temps nous était alors compté, Véra lui posa donc la question.

C'était il y a plusieurs années, nous avait-il répondu, et ça avait été un véritable malentendu.

Si d'une manière générale, chaque question trouvait une réponse dans le cadre de l'apprentissage dans la nurserie collective, les jeunes apprentis étaient néanmoins suffisamment abreuvés d'informations pour que jamais ne leur vienne à l'esprit de demander quoi que ce soit, ni même d'avoir le temps de réfléchir à autre chose que ce qu'on leur demandait d'intégrer.

Et si d'une manière générale, chaque question trouvait donc une réponse, il fallait néanmoins reconnaître que le refrain sempiternel de toutes les machines éducatrices se résumait souvent à ces quelques mots :

« vous aurez la réponse à votre question dans un cours ultérieur ».

Car ce que nous apprenaient les machines formait un ensemble cohérent, notre monde tout entier décrit dans ses moindres détails, uniforme et efficace. Ainsi, les seules zones d'ombres ou imprécisions qu'un apprenti pouvait déceler dans un cours trouvaient systématiquement leur éclaircissement dans le suivant. Et bien plus que nous apprendre la manière de lire les flux de capitaux et les codes couleurs des situations économiques critiques, notre apprentissage nous faisait surtout comprendre, dès notre plus jeune âge, une seule et même vérité de laquelle découlaient toutes les autres : les machines sont infailibles.

Hick avait très vite admis cette réalité, et ne la contestait pas. Mais son esprit d'analyse et son extraordinaire mémoire l'avaient néanmoins poussé à émettre de sérieuses réserves sur certaines vérités qu'on lui avait exposées. Ainsi, et contrairement à ses camarades à qui on avait aussi répondu que la réponse à une question serait développée plus tard, Hick n'oubliait jamais, et revenait régulièrement à la charge, non pas dans un but perturbateur, ou rebelle, mais tout simplement parce que déjà enfant, Hick voulait des réponses, et que la certitude que les machines les possédaient toutes ne lui suffisait pas. Intimement, nous raconta-t-il, son objectif n'était d'ailleurs même pas de posséder exactement une vérité particulière, ou de mettre en défaut les machines, mais surtout de comprendre pourquoi celles-ci cherchaient à lui cacher un aspect précis du fonctionnement de notre monde. Dans ce monde, que lui aussi jugeait parfait, et dont le fonctionnement était le fruit de milliers d'années de recherche, d'essais et de douleurs, dans ce monde où tout était conçu pour que les existences de chaque homme et de chaque femme soient les plus belles et les plus agréables possibles, qu'est-ce qui pouvait être si sensible, se demandait-il, pour qu'on refusa d'en parler aux jeunes apprentis ?

Hick n'avait rien d'un élément perturbateur. Il croyait en ce système comme nous tous, en la grandeur du travail et en l'intérêt vital de s'y consacrer pleinement. Mais Hick refusait d'admettre qu'une partie, même infime, de notre parfaite réalité lui soit cachée.

Et quand pour la première fois, les machines éducatrices firent allusion à la rue, et à la condition des chats, le jeune apprenti ne fut plus capable de penser à autre chose, et se contenter de l'évocation parcellaire qu'on lui en avait faites.

Dès cet instant, nous avait-il raconté, il ne cessa de poser continuellement les mêmes questions, de demander toujours des détails supplémentaires, et quand tous les autres apprentis tremblaient de peur à la seule évocation de ces termes, Hick trépignait d'impatience, et harcelait le système pour en savoir toujours plus sur le fonctionnement de cette réalité inférieure et cauchemardesque.

Un jour enfin, il tenta de formuler au mieux sa question, et d'exprimer avec la plus grande clarté possible le doute qui le torturait. Il nous restitua à notre tour, mot pour mot, ce qu'il demanda ce jour-là à la machine éducatrice de sa classe :

« Nous n'avons donc aucun contact avec la rue, dit le jeune Hick plusieurs années dans le passé.

Même au plus bas des étages de la plus basse des tours, la brume est tellement épaisse que nous ne pouvons même pas voir ce qui s'y passe.

Mais on nous apprend à faire des statistiques nos armes et nos boucliers. On nous dit que les pourcentages et les chiffres sont nos alliés et le seront tout au long de notre vie.

Or, statistiquement, un travaillant qui tombe par accident d'une fenêtre n'a qu'une chance infime de survivre à la chute... Mais il a une chance. Et alors que se passe-t-il ?

On nous a appris comment notre corps était conçu, comment il combattait les maladies et les blessures, comment nous cicatrisons et créons chaque seconde de nouvelles cellules.

Et si ce travaillant pouvait survivre, se relever miraculeusement et visiter la rue.

Qu'est-ce qu'il y trouverait ?

Qui est-ce qu'il rencontrerait ?

Ceux qui ont été renvoyés ?

Car beaucoup d'employés licenciés sont encore vivants quand ils passent la porte des Hairaches et que celle-ci les éjecte hors de la tour.

Que font ces honteux éléments que le travail lui-même n'accepte plus ? Ils doivent bien marcher, toucher et voir. Ils ne restent pas debout à attendre qu'une rafale radioactive les contamine. Ils doivent bien chercher à survivre. Même sans travail. Même réduits à la condition des chats, moins dignes encore que les fauteuils sans âme sur lesquels s'asseyent les travaillants, ils doivent bien chercher de quoi manger, et s'organiser, d'une manière ou d'une autre, aussi piteux, petits et minables qu'ils soient.

Alors peut-être qu'il existe une vie, en bas, une société, une civilisation peut-être, qui mange, qui dort et qui pense, qui se reproduit comme des chats, mais qui se reproduit aussi.

Et ces enfants honteux engendrés par des parents détestables, ceux-là grandissent, sans jamais avoir connu le travail, ou du moins le travail glorieux tel que les travaillants le connaissent.

Que savent ces hommes, ces femmes et ces enfants qui sont sûrement là, en bas, à regretter de ne pouvoir participer à l'élan fantastique de la civilisation humaine ? Que pensent-ils ?

Comment vivent-ils sans les machines ?

Peut-être qu'ils ont malgré tout une conscience, et un espoir. Peut-être qu'ils sont honteux et dégoûtés de n'être pas plus utiles que des chats à ce monde. Et si c'est le cas, peut-être qu'ils travaillent déjà à leur élévation. Peut-être même qu'ils construisent déjà des machines, à leur tour, qui puissent les guider dans les méandres de l'avenir noir qui s'étend devant eux. Nous ne pouvons pas rester dans l'ignorance de ces peuples inférieurs. Nous devons bien nous en préoccuper, et savoir exactement qui ils sont, et comment ils vivent.

Et peut-être le savons-nous déjà.

Peut-être qu'il y a des caméras qui peuvent percer la brume, et des micros qui plongent vers le sol, et que quelque part, dans une tour, des travaillants sont occupés à surveiller ce monde sous le monde. A écouter les voix des hommes devenus chats qui rampent sur le sol. A analyser les déplacements de foules transies de froid et livrées aux vents négatifs.

Ce serait logique, et important. Et tout aussi important que nous le sachions. Et injuste que nous ne le sachions pas.

Dans leur perfection, il est impossible que les machines aient pu laisser de côté ce détail. Elles doivent savoir quelque chose, probablement tout. Mais alors pourquoi ne pas nous en parler ? Pourquoi nous laisser imaginer alors que la vérité existe ? Pourquoi nous laisser avoir peur alors qu'il y a de toute évidence une explication ? Et pourquoi laisser ces gens, là, en bas, s'il y en a ? Ceux qui ont été jetés à la rue, nous pouvons le comprendre, mais les autres ? Ceux qui sont tombés ? Ou même ceux qui sont nés sur le sol ? Pourquoi les laisser s'enfoncer dans l'horreur et la honte de n'être rien de plus qu'un chat ? Et surtout, oui, surtout... qu'est-ce qu'un chat, au juste ? »

Cette interminable question avait valu à Hick une mesure dont nous ne savions même pas qu'elle existait : l'isolement total de l'élève. Sans obtenir de réponse, et sans passer le test régulier des soixante minutes, il avait été immédiatement invité à quitter sa classe et à intégrer une pièce vide sur le mur de laquelle une machine éducatrice personnelle l'attendait. Fier et impatient d'obtenir enfin une réponse à sa question, Hick ne s'était pas fait prier, mais comme il nous l'expliqua, la pièce d'isolement n'avait rien d'une récompense. C'était une punition. Et cette punition dura plusieurs années pendant lesquelles Hick ne vit jamais un autre enfant que lui, et jamais une autre pièce que celle où il avait été conduit, pas plus qu'une autre machine éducatrice que celle qu'on lui avait assignée.

Il passa, dans la solitude et le silence, des journées interminables, à apprendre sans relâche, à exécuter toujours les mêmes gestes, et à être soumis aux mêmes tests d'évaluation horaire qui ne servaient désormais plus à rien. Pourtant, imaginant que cet isolement était une épreuve destinée à mesurer sa patience, et sa persévérance, chaque jour il posait la même question, dans les mêmes termes, espérant qu'on finirait par lui répondre, et par le féliciter d'avoir été aussi tenace dans sa quête de la vérité. Chaque jour pendant un nombre d'années qu'il avait renoncé à compter, il se levait le matin, apprenait, posait le midi ce qu'il finit par appeler « la question des chats », apprenait l'après-midi, et finissait par se coucher le soir sans avoir eu la moindre réponse.

Nous sommes restés sans voix à l'écoute de ce récit, et devant l'incroyable pugnacité de Hick, mais une fois qu'il eut terminé, Véra lui posa la main sur l'épaule et prit sa plus douce voix pour lui demander de confirmer ce que tous déjà avions deviné :

- Si tu es ici, dit-elle, c'est donc que tu as renoncé à poser la question des chats ?

Et le visage de Hick s'était alors illuminé.

- Pas du tout, avait-il répondu. Encore hier soir, je l'ai posée, cette question. Mais au lieu de répondre « vous aurez la réponse à votre question dans un cours ultérieur » comme elle l'avait toujours fait, la machine éducatrice n'a rien dit. Et il s'est passé quelques minutes, et j'ai eu l'impression que tout le système redémarrait ou bien s'éteignait. Et la porte s'est ouverte sur la salle collective. Et j'ai vu mon nom sur le panneau lumineux des sorties.

Nous nous sommes silencieusement regardés, les uns les autres, sans avoir besoin de nous dire qu'avec Hick, nous faisions pour la guilde l'une des meilleures acquisitions de notre existence.

Car après cette histoire, il nous apparaissait clairement que nous avions devant nous le seul être humain qui soit assez têtu pour énerver une machine.

8.

LES VISIONS ET LE MENSONGE

VERA - Ça n'est pas la première fois que j'ai ce genre de vision.

DIDIER - Véra, tu ne manges rien, c'est normal. Plus tu te privas, et plus ton cerveau fantasme sur la nourriture.

VERA - Mais jusqu'à présent, je ne vomissais pas. C'est sale.

DIDIER - Nous ne sommes pas des machines mais des hommes. Et les hommes sont sales. Ils le sont tellement qu'ils ont d'ailleurs inventé la saleté. Sans homme, il y aurait peut-être ce que les hommes appellent la saleté, mais il n'y aurait personne pour appeler ça de la saleté, alors peut-être que ça n'en serait pas vraiment.

VERA - Je me fous de tes réflexions. Je ne veux pas être sale. Pas comme ça.

DIDIER - Tu parles de saleté parce que c'est la seule chose qui t'importe, et qui te fait peur. Mais au fond, si je t'ai bien écouté, tu as vu Hick te manger.

VERA - Ça n'était pas moi. C'était un atome de carbone.

DIDIER - Un atome qui était toi.

VERA - Un atome. C'est tout.

*On entend le clic caractéristique du magnétophone portatif de Didier qui se met en marche.
Véra lève ses yeux ronds vers un ciel qu'elle n'a jamais vu et ne verra jamais.*

DIDIER - Tu as peur de Hick ? Tu crois que nous avons fait une erreur en l'enrôlant ?

VERA – Hick recherche la vérité. Et nous, nous recherchons la beauté. Il est peu probable que nous puissions nous entendre.

DIDIER – Et pourquoi ça ?

VERA – Tu sais très bien pourquoi, mais tu veux que je le dise pour ta saloperie de magnétophone.

DIDIER – Alors dis-le.

Véra se racle la gorge, ne vomit pas, et prend une voix doctorale.

VERA – Nous ne pourrions pas nous entendre parce que la beauté ne supporte pas la vérité. Une part importante de la beauté réside dans le fait qu'elle ménage des silences et des mensonges. Tout voir, tout dire et tout comprendre, c'est le contraire de la beauté. La vérité, pour être exacte, tue la beauté. Elle transforme toute chose en l'égale de toute autre. Elle rapporte au même niveau le laid et le beau, le juste et l'injuste, le bien et le mal. Aux yeux de la vérité, une chose vraie est égale à une autre chose vraie. Il n'y a pas de hiérarchie dans la vérité. Il y a ce qui est vrai, et ce qui ne l'est pas. Mais aucune chose vraie n'est plus vraie

qu'une autre. Et c'est ce qui rend la vérité vulgaire. Cette absence de discernement, et de valeurs. La vérité est inutile, et dangereuse. Et elle me fait vomir.

DIDIER – C'est un point de vue théorique. Mais toi, personnellement, tu peux être fâchée, ou déçue, par quelqu'un qui t'a menti, non ?

Véra oublie qu'elle avait pris une voix théâtrale. Oublie aussi le magnétophone qui l'enregistre.

Véra, en fait, parvient à ce moment que Didier recherche constamment quand il se met à enregistrer, ce moment qu'il appelle « instant de sincérité », le seul moment selon lui qui mérite d'être enregistré.

VERA – Tout le monde se ment, constamment. Et moi aussi, je mens à tout le monde, y compris à moi-même. Alors pourquoi je serais déçue ou fâchée ? Le mensonge ne change rien.

DIDIER – Ne change rien à quoi ?

VERA – A tout ça. Au fait, que nous sommes là, à travailler, à ramper péniblement jusqu'au jour suivant. Quelle autre vérité il pourrait y avoir ? Qu'on me mente, qu'on m'annonce qu'on m'a toujours menti, ou qu'on me révèle une vérité ultime pour je ne sais quelle raison, et qu'est-ce que ça changera ? Je me lèverai toujours le matin, je travaillerai toujours, et je crèverai toujours le même jour, à la même heure, sans que rien ne puisse jamais changer. La seule vérité, c'est ce que nous vivons ici, c'est notre travail, et cette vérité est immuable, parce que nécessaire. Rien ne peut la changer puisque personne ne souhaite qu'elle change.

DIDIER – Ce que tu dis, en fait, c'est que le mensonge n'existe plus, que nous savons déjà tout ce qu'il y a à savoir, et que du coup, nous ne pouvons plus mentir, ni être trompé ?

VERA – Non, le mensonge existe, bien sûr. Tu peux me demander ce qu'il y a de disponible demain à la nano-cantine, et je peux te répondre que nous allons manger du ragoût de cerf, alors que c'est faux. Ce sera un mensonge, mais en aucun cas, ce mensonge n'aura la puissance d'une seule des vérités de ce monde. Ce que je dis, ça n'est pas que le mensonge n'existe plus, c'est juste qu'il ne sert plus à rien, et que le plus grand de tous les mensonges ne pourra jamais rivaliser avec la plus petite des vérités de ce monde. Le mensonge est épuisé. Il agonise. Il est un combattant blessé sur un champ de bataille et par-dessus lequel d'autres combattants sautent sans le voir. Le mensonge est un accessoire. Il n'est plus le contraire de la vérité.

Le clic du magnétophone de Didier retentit à nouveau.

9.

NOTRE CONFIANCE

De tous les menteurs identifiés du bureau, Théodore, bien qu'il soit membre de notre guilde, est de loin le plus grand.

Théodore est constamment penché de 30° par rapport au sol, soit en accélération permanente quand il se déplace, soit en oscillation continue quand il doit rester debout au même endroit.

En regardant Théodore, n'importe qui peut comprendre la totalité des lois physiques qui s'appliquent à notre monde, comme par exemple la gravité (si Théodore ne court pas, il tombe – si Théodore court, il tombe) ou encore la force centrifuge (si Théodore ne tourne pas, il tombe – si Théodore tourne, il tombe), car Théodore est un modèle physique, un cas d'école parfait dont la trajectoire intime dessine autour de la frise temporelle de ce monde une courbe si régulière qu'elle en paraît délicieusement sinusoïdale.

En revanche, si Théodore est physiquement irréprochable et régulier, compensant toujours parfaitement d'un côté ce que les lois physiques lui enlèvent de l'autre, plus personne n'accorde le moindre crédit à aucune de ses histoires.

Car Théodore ment. Et non content de mentir, il ne s'en cache pas, le revendique, et l'assume totalement.

Car le mensonge, chez Théodore, n'a rien de vicieux, ou de malfaisant. C'est un mensonge nu, innocent comme une vitre, un mensonge en forme de cœur qui de lui-même est déjà l'excuse. Car Théodore ne ment pas pour mentir, mais pour obéir à son calendrier, dont il est convaincu qu'il guidera ses amis et lui-même vers un monde encore bien meilleur que ce monde déjà plus qu'idéal.

Qu'il existât ou non, ce calendrier ne nous avait jamais mis en danger, mais chacun d'entre nous pourtant craignait le moment où cela arriverait. Car à force de mensonges et de stratégies non-concertées, de ruses et de faux bonds inattendus, il était évident qu'arriverait le moment où l'un de nos plans échouerait, nous livrant aux lames de l'ennemi sans espoir de survie, seulement trahis par ce ridicule amoncellement de dates ne répondant à aucune logique ni aucune somme de raisons qui soit plus importante que le nombre de doigts de pieds de Théodore lui-même.

Il y a bien longtemps, nous l'avions harcelé, questionné, nous nous étions livrés à toutes sortes de chantages pour qu'il finisse par nous montrer cet objet, ou bien qu'il avoue que tout n'était qu'une divagation de son cerveau asynchrone. Mais jamais Théodore n'avait craqué car aussi absurde que cela puisse paraître, c'était justement son calendrier qui lui avait indiqué de ne pas révéler à ses collègues si ce même calendrier existait réellement ou non.

Ainsi Théodore évoluait dans la guilde comme un électron libre, et si le plus souvent il suivait à la lettre les consignes du groupe, il n'était pas rare non plus de le voir disparaître en plein milieu d'un raid afin de se livrer à d'autres tâches parfaitement absurdes dictées par son maudit almanach. De la même manière, nous avons vite compris que la parole de Théodore ne pouvait jamais être digne de foi, puisque tout comme ses actes, ses mots aussi étaient guidés par son calendrier tout puissant. Nous nous étions donc rapidement lassés de tenter de distinguer la vérité de ses mensonges, et désormais n'accordions que peu de crédit à la moindre de ses assertions.

Le choix de le poster devant le box de Hick pendant notre entretien était donc un choix par défaut, mais qui ne ravissait personne. Etant le plus jeune arrivé dans la guild, Théodore avait en effet statistiquement le moins de chance d'être reconnu et son comportement somme toute assez discret depuis qu'il avait passé la porte des Hairaches pouvait nous garantir un anonymat relatif, si nous faisions par ailleurs abstraction de notre crainte qu'il décide à tout moment de déguerpir sur ordre direct de son calendrier.

Ce qui ne fut pas le cas a priori.

En sortant du box de Hick, peu avant la reprise du travail de 11h30, nous l'avions en effet retrouvé dans le couloir, posté dans le même équilibre instable que celui où nous l'avions quitté, et rien n'indiquait qu'il ait pu s'éclipser durant cet intervalle.

Cette quasi-certitude technique, et quelques pincées de déduction étaient pourtant les seules données authentiques auxquels nous pouvions nous suspendre, au dessus du vide assassin de l'ignorance. Et quand dans le courant de l'après-midi, Théodore nous raconta sur le réseau fermé de la guild ce qui s'était passé derrière la porte, absolument plus rien ne pouvait nous garantir que ce que nous lisions était véridique.

Tout le monde faisait confiance à Théodore, mais une confiance exsangue, sans chair, enveloppe volatile et nécessaire qui nous séparait de l'envie de l'abattre, quoique nous puissions toujours voir au travers d'elle le meurtre sanglant qu'il aurait pu mériter bien souvent.

Notre confiance en Théodore n'en était donc pas vraiment une, ou alors une cousine, dont les racines génétiques croisaient celles de la foi, et d'un évident aveuglement que personne n'osait appeler amitié.

[chan#9926]Théodore : Bien. Je ne sais pas si ça peut avoir une importance, mais comme je sais que vous aimez les détails...

10.

UN DETAIL

Au même titre que la molécule de caféine nous permet d'ouvrir les yeux le matin, l'accumulation des détails nous permet de rester en vie à chaque instant.

Nous nous recouvrons de détails, d'informations complémentaires et de précisions encyclopédiques. Ils sont notre carburant, nos protecteurs et nos plus fidèles alliés, à tel point que la carence d'un seul d'entre eux peut nous être fatale.

D'apparence limpide, l'organisation de notre monde se décline en millions de lois invisibles que seules l'étude et l'expérience peuvent nous révéler. Alors nous étudions, et plongeons sans retenue dans la profusion intarissable des données. Et c'est ce constant approvisionnement en parcelles de vérité qui à la fois nous rassure et nous désespère. Car si nous savons que nous sommes sur la bonne voie, en amélioration perpétuelle et bénéfique, comprenons aussi à chaque instant que devant l'infinie masse de savoirs existants, jamais il ne nous sera possible d'en saisir la totalité.

Cet après-midi, revenus du box de Hick, alors que débute ce dialogue, nous le lisons et pianotons tout en surveillant le défilé de données qui rampent devant nos yeux. Ce sont eux, tous les détails du monde, tous ces messagers alphanumériques portant chacun sa fraction de vérité, mensonges eux-mêmes mais contenant la possibilité statistique qu'un jour, quelqu'un ou quelque chose puisse les réunir, et qu'ensemble, compris et assimilés dans leur totalité, la seule et ultime vérité puisse lui apparaître. C'est cette hypothèse qui nous fait aimer les détails, tandis que leur triste incomplétude nous écœure.

[chan#9926]Hick : Vous aimez les détails ?

Depuis cet après-midi, Hick a accès à notre réseau.

[chan#9926]Clara : Tu verras que nous n'aimons pas les détails.

[chan#9926]Clara : Nous en avons besoin.

[chan#9926]Clara : Ce monde n'est rien d'autre qu'une somme de détails, et tous ces détails sont accessibles sur nos postes, à tout moment.

[chan#9926]Clara : C'est ce que nous voyons toute la journée, que nous étudions, et que nous apprenons.

[chan#9926]Clara : Et plus nous comprenons ces détails, plus nous comprenons le monde, et mieux nous pouvons l'affronter.

[chan#9926]Hick : Excusez-moi, je comprends, mais se concentrer sur les détails, c'est aussi s'interdire toute vision globale des choses.

[chan#9926]Hick : Quand il faut réfléchir, c'est bien la synthèse, la vision globale qui est la plus importante, non ?

[chan#9926]Hick : En triturant indéfiniment les millions de composantes minuscules d'un problème particulier, en se concentrant uniquement sur une multitude de détails, et pas sur l'ensemble qu'ils dessinent, on prend le risque de passer notre vie à tirer des conclusions erronées et peut-être même à se livrer à des actions parfaitement absurdes.

[chan#9926]Véra : La vérité n'est pure que si elle est complète, Hick. Ta machine formatrice ne t'a pas appris ça, pendant toutes ces années ?

[chan#9926]Didier : Calme-toi, Véra.

[chan#9926]Didier : Nous parlons de vérité et de mensonge.

[chan#9926]Didier : Sans toutes les données d'un problème, Hick, sa synthèse ne peut être qu'un mensonge.

[chan#9926]Didier : Et aucun homme ici n'a les capacités suffisantes pour comprendre dans son ensemble aucune des choses que nous voyons chaque jour.

[chan#9926]Clara : Seules les machines le peuvent.

[chan#9926]Didier : Et c'est pour ça que nous leur faisons confiance pour chaque décision de notre vie.

[chan#9926]Véra : Se lancer dans une synthèse est un risque qu'aucun travaillant ne peut se permettre de prendre.

[chan#9926]Véra : Parce que cette synthèse passera forcément par un oubli.

[chan#9926]Véra : Et une décision prise de cette manière ne sera pas une décision.

[chan#9926]Véra : Ce sera une erreur.

[chan#9926]Véra : Et à grande échelle, cette erreur s'appellera une idéologie.

[chan#9926]Véra : Tu apprendras que l'idéologie est la pire des choses qui soit.

[chan#9926]Véra : Si tu veux consacrer ta vie entière à poursuivre une synthèse erronée du monde, alors tu seras un idéologue, oui, mais tu ne tiendras pas trois jours dans ce bureau.

[chan#9926]Hick : Jamais entendu parler de cette histoire d'idéologie.

[chan#9926]Théodore : Et mon histoire à moi, alors.

[chan#9926]Théodore : Vous voulez la connaître ou pas ?

[chan#9926]Didier : Bien sûr.

[chan#9926]Théodore : Alors voilà.

[chan#9926]Théodore : Vous êtes entrés dans le box, et vous avez fermé la porte.

[chan#9926]Véra : Ah oui, je m'en souviens, c'était il y a un quart d'heure.

[chan#9926]Didier : Laisse-le parler, Véra.

[chan#9926]Théodore : Je ne sais pas combien de minutes sont passées, mais j'ai attendu tranquillement en regardant autour de moi et au-dessus des box, pour vérifier qu'aucune caméra ne capturerait ma présence. De toute manière, j'avais la tête baissée, et je surveillais en levant les yeux, je sais pas si vous voyez. Je vous montrerai à la pause.

[chan#9926]Clara : Non, c'est bon. On a compris. Continue.

[chan#9926]Théodore : Oui, alors, j'étais là. Et j'attendais.

[chan#9926]Véra : Et on est sortis.

[chan#9926]Théodore : Mais non !

[chan#9926]Théodore : Laissez-moi finir, quoi !

[chan#9926]Didier : Vas-y, vas-y.

[chan#9926]Théodore : Alors là, quelqu'un s'est approché.

[chan#9926]Théodore : Je l'ai entendu venir dans mon dos.

[chan#9926]Théodore : Je n'avais jamais vu ce type, mais il semblait connaître ce coin du bureau. Il n'était pas effrayé, il avait les mains dans les poches, et il sifflotait.

[chan#9926]Théodore : Moi, je me tenais prêt. J'avais un coupe-papier dans la poche et je le serrais fort, même si je me disais qu'une attaque ne se passe jamais comme ça.

[chan#9926]Théodore : En fait, ça ressemblait plutôt à une diversion, alors en plus de surveiller ce mec qui approchait, j'écoutais tout ce qui se passait autour, dans les box et dans les couloirs.

[chan#9926]Théodore : Parce que souvent, on envoie un gars faire du bruit près d'une cible et ça permet à d'autres assaillants de s'approcher discrètement pour lui tomber dessus.

Plus personne n'intervient sur le canal crypté de la guilde. Parce que même si nous avons de sérieux doutes quant à la véracité de ce que nous raconte Théodore, il demeure tout de même une probabilité non nulle pour que tout ça soit vrai. Et si c'est le cas, cette rencontre n'a rien d'un détail négligeable, si tant est qu'il existe des détails négligeables.

[chan#9926]Théodore : Mais aucun bruit alentour. Juste le murmure de Hick qui vous parle derrière la cloison.

[chan#9926]Théodore : A propos, Hick, tu parles trop fort. Il faudra que tu apprennes à baisser la voix.

[chan#9926]Didier : Continue, Théodore.

[chan#9926]Théodore : Alors le gars s'approche, il me regarde, il regarde la porte du box de Hick, et il me dit « Vous auriez l'heure, s'il vous plait ? ».

[chan#9926]Hick : Ouf !

Mais Hick ne comprend visiblement rien des enjeux de cette petite conversation.

Car évidemment, tout ça n'a aucun sens. Personne ne demande jamais l'heure dans le bureau, ni probablement dans aucun des autres bureaux de ce monde. Pourquoi demander l'heure, alors que tout le monde la connaît ? Lorsque nous sommes devant nos écrans, elle est affichée en permanence devant nos yeux, et lorsque nous sommes en pause, nous savons exactement, viscéralement, le nombre de minutes qui nous reste avant de nous remettre au travail. Alors pourquoi demander l'heure ? Si ce n'est pour provoquer ?

[chan#9926]Théodore : Vous imaginez bien que j'étais surpris. Mais comme c'était sa manière de me tester, j'ai décidé de répondre sur le même registre. Et je lui ai donné l'heure.

[chan#9926]Véra : Il était quelle heure ?

Par cette intervention exceptionnellement non-sarcastique, Véra cherche à savoir, de manière un peu absurde, dans quelle mesure cet événement peut coïncider avec sa vision de la molécule de carbone dans la bile régurgitée dans le box de Hick. Mais de manière plus pragmatique, la réponse que va faire Théodore nous permettra aussi d'accumuler suffisamment de données qui puissent établir si cette histoire est authentique ou non.

[chan#9926]Théodore : Il était 11h19 AM.

[chan#9926]Didier : Et ensuite ?

[chan#9926]Théodore : Ensuite, je pensais qu'il allait partir, ou bien que j'allais me faire attaquer, quelque chose comme ça. Mais il a dit « merci » et il est resté là, à sourire, tout en regardant de temps en temps la porte du box de Hick.

[chan#9926]Théodore : Et après quelques secondes, il a dit « c'est là, le box du petit nouveau ? ».

[chan#9926]Théodore : Et moi, j'ai compris qu'il partirait pas si vite.

[chan#9926]Théodore : Donc je me suis pas démonté, et j'ai fait comme on avait dit.

[chan#9926]Théodore : J'ai appliqué le plan. J'ai dit « c'est plus un petit nouveau, maintenant ».

[chan#9926]Théodore : Ça l'a perturbé, je pense. Parce qu'il a réfléchi quelques secondes de plus avant de continuer.

[chan#9926]Théodore : Et pendant qu'il réfléchissait, il a fait un pas en arrière, et ça, on sait tous ce que ça veut dire.

[chan#9926]Théodore : Alors il a dit « Ah ».

[chan#9926]Théodore : Puis j'ai entendu un froissement de tissu derrière moi, et c'était vraiment le genre de froissement qu'on fait avec nos habits quand on veut que quelqu'un nous entende.

[chan#9926]Théodore : Apparemment, ils voulaient que je comprenne que le mec qui me parlait était pas venu tout seul, et donc, que c'était une guilde qui voulait mettre la main sur Hick.

[chan#9926]Théodore : J'ai pas eu besoin de réfléchir longtemps avant de comprendre qu'ils voulaient que je donne un nom.

[chan#9926]Théodore : Ils voulaient savoir à quelle guilde ils avaient affaire, et entamer le rapport de force.

[chan#9926]Théodore : Alors j'ai fait comme on avait dit.

[chan#9926]Théodore : J'ai dit « à votre avis, dans ce secteur qui devient rouge tous les soirs, vous croyez qu'on peut rester seul longtemps ? ».

[chan#9926]Théodore : Et là, il a fait un autre pas en arrière, et il s'est détendu un peu. Dans ses gestes, et sur son visage, j'ai vu qu'il renonçait.

[chan#9926]Théodore : Il avait compris ce que je disais, ses copains aussi, et aucun d'eux ne voulait se frotter aux Mercenaires Rouges.

[chan#9926]Théodore : Alors il a juste dit « Ah oui, bien sûr », puis « alors au revoir, et merci pour l'heure ».

[chan#9926]Théodore : Et il est parti à reculons avant de disparaître dans un couloir.

[chan#9926]Théodore : Et voilà.

Nous sommes restés quelques secondes sans rien écrire, ne sachant quoi penser de ce récit, et surtout quelle valeur y accorder. Si cela ne s'était pas produit, alors il nous fallait comprendre pour quelle raison tordue Théodore l'avait inventé. Et si cela s'était réellement produit, tel qu'il l'avait raconté, alors il était impératif de prendre en compte dans nos actions futures le fait qu'au moins une guildes croyait que Théodore était un Mercenaire Rouge.

En fait, nous n'avons plus rien écrit de la matinée, parce que de ces deux hypothèses, nous étions bien incapables de dire laquelle était la plus dangereuse pour nous. Mais dans les deux cas, ce récit n'avait vraiment rien d'un détail.

11.

ACTUALITES

Sélection de l'utilisateur : Actualités Locales
Sélection de l'utilisateur : Quartier Sud
Sélection de l'utilisateur : Tour 35S
Sélection de l'utilisateur : Etage 122
Sélection de l'utilisateur : Box 54
Résultats Actualités Locales>Quartier Sud>Tour 35S>Etage 122>Box 54>09:10 PM>

Bonjour,

[Informations personnalisées]

Nous vous remercions de consulter les actualités à l'occasion de votre dernière pause de la journée.

Aujourd'hui, votre rentabilité a été remarquable et remarquée. Une nouvelle fois, l'entreprise a pu se rendre compte de l'élément précieux que vous représentez. Continuez dans cette voie, ne faiblissez pas, et la récompense sera au bout du chemin. Bien entendu, ne faites part à aucun prix à vos collègues de ce message, afin d'éviter d'attiser d'éventuelles tensions et jalousies à votre égard.

A titre de précision, l'entreprise vous recommande par ailleurs de ne pas accorder de crédit aux propos d'éléments perturbateurs qui pourraient insinuer que les employés ne peuvent accéder aux promotions. En effet, aucun employé de votre bureau n'a bénéficié de récompense quelconque depuis bien longtemps. Néanmoins, ces récompenses existent bel et bien et vous êtes très bien placé pour faire mentir tous ces fauteurs de trouble improductifs. Nous vous recommandons donc la plus extrême discrétion pour qu'en définitive, les faits, et seulement les faits, parlent d'eux-mêmes.

Ne levez pas le pied. Continuez à travailler avec la même ferveur. Et faites-vous remarquer par votre sérieux et votre abnégation. Voici les seules vraies consignes que vous devez respecter.

[Informations générales]

Aux employés qui se rendront dans le secteur D1, l'entreprise recommande la plus extrême prudence, suite au bris de la baie extérieure survenue du fait de la chute accidentelle de l'employé occupant le box 914. Le dénommé « Clay », comme l'indique la vidéo fournie par un employé anonyme, a en effet trébuché sur un pli de la moquette du couloir, perdu l'équilibre, et malheureusement traversé la vitre en tentant d'arrêter sa course.

Du fait de la présence de cette vidéo, aucune enquête ne sera menée et le décès du dénommé « Clay » a été classé comme « accidentel ». Inutile donc de continuer à envoyer des messages de dénonciation à votre adresse de liaison. Merci.

Bonne fin de journée.

12.

LES ENTRAILLES DU MONDE MODERNE

"Tu vas te mettre sur le dos, comme ça."

A ses yeux mi-clos et son sourire béat, il est évident que le jeune homme ne se rend plus compte de rien. Clara sourit aussi, mais pour une autre raison.

L'opération dure depuis plusieurs dizaines de minutes maintenant, et elle a atteint la transe sado-masochiste qu'elle recherche et qui ne s'obtient qu'à coup d'incisions franches au cœur de la chair jeune, et de la sienne. Sur son propre corps, et sur celui de son compagnon d'anesthésie locale, quelques striures, violettes, rouges, surlignées de minces filets de sang noir dans la pénombre du box éteint.

Le jeune homme est nu, et elle admire les cicatrices brunes qui barrent la peau de cette victime volontaire, souvenirs creusés, fantômes visibles de gestes extatiques exécutés il y a plusieurs mois, et dont certaines ont dégénéré en formes chéloïdes ou hypertrophiques, effets imprévisibles qui sont autant de récompenses pour une esthète de la chair. Renforcements, excroissances, boursouflures, zébrures, infections bénignes, plaies, recouvrent le corps du jeune homme.

Elle contemple les plaies. Surtout les plaies. Celles d'aujourd'hui, avant cicatrisation. Avant que la mécanique biologique ne referme son acte et ne change un mort éventuel en vivant convalescent. Convalescent certes, mais vivant, pour de bon.

Elle se saisit de sa seringue et la remplit de liquide anesthésiant sans même regarder, concentrée sur les plaies. Parce que les plaies sont le jeu d'aujourd'hui. Et peut-être même le seul jeu auquel Clara avait toujours voulu jouer, sans jamais se juger suffisamment compétente pour le mener à bien sans dommages.

Mais aujourd'hui, c'est différent.

Combien d'années maintenant qu'elle étudie l'anatomie humaine, la physiologie des chocs post-traumatiques, les réactions aux différents produits qu'elle injecte ? Combien de nuits passées à lire sur le réseau global tout ce que les machines connaissent du corps de leurs créateurs, et combien d'autres à mettre en pratique ces connaissances ? Combien d'incisions enfin ? De piqûres, puis d'incisions ? De litres de lidocaïne et de lames de scalpels utilisés lors de ses innombrables travaux pratiques qui n'étaient au fond que les brouillons de l'opération d'aujourd'hui ? Rien que sur ce jeune homme qui n'est pas ici pour la première fois, à reposer immobile sur le dos pendant qu'elle taillade sa chair, combien ?

- Fais-moi tout ce que tu veux, je m'en fous, avait-il seulement dit la première fois qu'ils s'étaient rencontrés.

Et c'est ce qu'elle avait fait. Bien plus qu'à n'importe lequel de ses autres compagnons, et même qu'à elle-même. Car beaucoup des interventions qu'elle pratiquait ne pouvaient être exécutées seule. Et c'était peut-être pour cette raison qu'elle invitait toujours un autre employé sans nom. Pour vivre par procuration la douleur et l'extase de la meurtrissure charnelle qu'elle ne pouvait atteindre totalement sans eux.

Elle penche la tête sur le côté pour admirer quelques secondes encore le corps lacéré du jeune homme.

Ce demi-enfant anonyme, dépourvu d'espoir, d'envie, d'avenir et d'amour propre, silencieux ou presque, c'est sa plus grande fierté. Son modèle favori. Et c'est lui qui aujourd'hui va devenir l'objet de sa fascination ultime.

- C'est qui, lui, demande le jeune homme d'une voix lente et balbutiante.

Clara fait un geste nonchalant en direction de Didier.

"Oh, lui... C'est juste mon assistant. Il va tout filmer pour nous. Je te l'ai déjà dit tout à l'heure"

- Ah, répond juste le jeune homme dont le regard finit par se perdre dans la vision d'un univers noir duquel il est absent et qui n'en est que plus beau ainsi.

Didier est debout dans un coin du box et tient à la main sa caméra qui tourne depuis le début. Même si Clara lui a demandé de ne pas faire un bruit, il se laisse aller depuis quelques minutes à glisser des commentaires sur la bande-son de son film, ou à poser des questions à Clara. Jusqu'à présent, elle n'y avait répondu que partiellement, sans qu'il puisse vraiment savoir si ces imprécisions étaient dues à son anesthésie, ou bien à son extrême concentration.

- Alors c'est maintenant, demande Didier en approchant d'un pas, pour ne rien manquer des faibles paroles de Clara.

"C'est une incision que j'ai faite il y a bientôt un an. Elle part de sous la dernière côte droite pour atteindre son point symétrique opposé en passant par le ventre, mais sans toucher les muscles abdominaux. C'est une sorte de sourire. Et c'est un tuteur. Un avertissement à la chair, que j'ai prévenue de mon retour."

Elle plante la seringue en deux endroits, à chaque extrémité de la vieille cicatrice ventrale du jeune homme, puis une troisième fois juste au dessus de son nombril, et sans attendre, se saisit de son scalpel.

- Nous n'avons pas donné de nom à cette intervention, prévient Didier à l'attention de la bande-son de son film, et de l'hypothétique spectateur qui le verra. Il nous était impossible de donner un nom à un mystère. Car ici tout sera nouveau, surprenant, et inédit. Et ce que nous allons voir dans quelques secondes le sera moins que ce que nous allons ressentir. Alors le titre de ce film ne sera évident qu'à la fin du tournage, quand nous serons encore gorgés d'émotion, et que de cette émotion surgira la raison de ce geste.

Didier zoome sur la main de Clara et caresse de son objectif son avant-bras scarifié, puis remonte lentement vers son épaule dénudée.

"Ne filme pas mon visage."

- Ok, répond Didier qui fait mine de changer brusquement de cadre, bien qu'il sache pertinemment qu'il l'a déjà filmée à de nombreuses reprises depuis le début de l'expérience.

"Maintenant, je vais inciser. Ne bouge pas. Et ne regarde pas. Ou bien si tu regardes, imagine que ça n'est pas ton corps, mais celui d'un autre. Quelqu'un que tu aimes, si jamais

tu peux aimer. Quelqu'un qui n'est pas là, mais que tu peux voir. Quelqu'un dont tu sais qu'il souffre, et que la mort ne sera jamais pour lui une épreuve, mais un soulagement attendu."

Clara attend quelques secondes la réponse du jeune homme, mais celle-ci ne vient pas, et elle juge que le travaillant sans nom a tout simplement décidé de penser à lui-même, et qu'il s'est reconnu dans ce portrait de celui qui souffre et qui n'est plus là. Alors il n'est plus là.

Elle appuie doucement son scalpel près du premier point d'injection, à l'exacte extrémité de la cicatrice, et fait lentement glisser la lame en suivant rigoureusement le tracé pré-dessiné sur le ventre du jeune homme. Un mince filet de sang s'échappe au passage de l'outil, et comme un livre qui s'ouvre, une déferlante qui se lève, la chair s'écarte progressivement, laissant apparaître le maelström sanguinolent de l'intérieur.

Didier ne commente plus. Il ne tremble pas non plus. Essaie de saisir avec la plus grande pertinence chacun des événements tragiques auxquels il assiste : l'ouverture progressive de la plaie, le frémissement musculaire du corps, l'immobilité fantomatique des doigts de Clara.

Autour d'eux, des travaillants dorment, rêvent, calmes ou agités, mais aucun ne vit ce qu'ils sont en train de vivre, cette expérience à la fois sauvage et précise, cette plongée émotionnelle au cœur de l'intimité, tout droit vers la parfaite organisation de ce corps qui les constitue eux aussi.

Des couleurs, des formes, mêlées, vibrantes, organes, vaisseaux, usines, voies de transport, réseau fonctionnel de vie que des agents inconscients parcourent et animent, enzymes, globules, protéines, travaillant sans relâche ni fatigue à leur tâche unique, maillons d'une chaîne fermée qui se parle à elle-même, nécessaires à l'ensemble, et dont l'ensemble n'a d'autre but que de servir ses constituants, image fractale, galaxie stable tenue par les lois logiques et immuables de la biologie tout comme les astres invisibles derrière le ciel gris tiennent par celles tout aussi logiques et immuables de la physique. Mais laides, d'une laideur et d'un apparent désordre sans équivalent en ce monde.

"Ça ne ressemble à rien de ce que j'ai vu sur les écrans. C'est un chaos de sang et de tissus. Ça n'est pas ordonné. C'est un tas. Et c'est ce qui nous fait marcher et penser. Nous sommes pleins de ces choses visqueuses. Notre peau est un sac lisse qui transporte et cache la répugnance de cette biologie. Nous sommes des sacs. Nous sommes des enveloppes qui dissimulent aux autres des messages dégoûtants et de dégoût."

- Non Clara, interrompt Didier. Il y a le visqueux, et il y a l'efficace. Nous sommes devant la perfection d'un système, et comme nos esprits sont imparfaits, nous sommes incapables de voir autre chose que le sang et les masses flasques frottées les unes aux autres. Mais c'est la perfection qui repose au milieu de cette plaie qui baille. Regarde-le. Regarde comme il bouge et respire. Le ventre ouvert, plein de cette saleté répugnante, il vit. Et nous aussi nous vivons. Qui sommes aussi pleins de cette saleté. Comme tout ce qui est autour de nous, tous nos collègues, tous les travaillants qui vivent dans tous ces bureaux répartis dans toutes ces tours. Nous vivons, et le système vit, dans toute sa répugnance et le dégoût qu'on a pour lui. Ce que nous avons devant les yeux, Clara, c'est un système. Ce que nous voyons frémir et suinter, ce sont les entrailles du monde moderne. Visqueuses, écœurantes, incompréhensibles, mais parfaites.

"Toi, tu as trouvé un titre à ton film. Et moi, je vais le recoudre."

13. OÙ L'AIR EST LIQUIDE

Nous sommes debout, en file indienne, dans les deux rangées d'employés qui attendent leur tour aux deux nano-machines de la nano-cantine.

Nous ne sommes pas côte à côte, par sécurité, comme à chaque fois que nous nous montrons ensemble en public. C'est l'une des règles empiriques de ce bureau : faire en sorte de ne jamais révéler à quelle guilde on appartient, ni même si on appartient à une guilde.

De toutes les sécurités, l'anonymat est de loin la meilleure, puisque pris de doute, un éventuel agresseur n'attaquera jamais.

Les statistiques sont les alliées de tous les travailleurs. Et elles ne mentent jamais. Mais celui qui décide de les provoquer s'expose à de sérieuses représailles. Car livrer une information sur nous-mêmes, c'est ajouter une ligne à l'équation statistique dont l'inconnue est « quand nous supprimer ? ». Livrer une information sur nous-mêmes, c'est faire en sorte que cette inconnue ne le soit plus totalement, et par conséquent, c'est se rapprocher du moment de notre suppression définitive.

Véra est pâle. Elle avance tête baissée comme les autres, mais tandis que les employés ici réunis ont tous une oreille tendue afin de surveiller le moindre bruit qui puisse être synonyme de danger, elle semble ailleurs, torturée par une peur bourdonnante qui l'empêche d'entendre, de voir ou de sentir.

De nous tous, c'est elle qui est la mieux placée dans les files. Elle sera servie la première, et nous craignons ce moment. C'est pour ça que nous sommes tous là, même Hick. Pour être là. Au cas où quelque chose se passe. Même s'il est probable que quoi qu'il arrive, nous ne pourrions rien faire, de peur d'abandonner notre anonymat. Mais être là, parfois, suffit.

Le silence est profond, comme toujours dans le bureau, surtout pendant l'heure du déjeuner. Les travailleurs traînent les pieds, tête baissée, quand l'un d'eux s'empare de son plat et l'emporte vers son box sans lever la tête. Hick ferme les yeux, et se surprend à imaginer qu'il est seul. Aucun bruit, aucune parole, tout juste le frottement, au loin, de l'air qui fait claquer les habits d'un employé tombant d'un étage supérieur. Rien d'autre, que la sonnerie à intervalles réguliers des nano-machines qui annoncent que le plat est prêt.

- Pardon, vous auriez l'heure, s'il vous plaît ?

Il doit y avoir une soixantaine de travailleurs ici, dans les deux files d'attente de la nano-cantine, et c'est bien une soixantaine de souffles coupés qui en même temps viennent de résonner, impossible à contrôler, aussi soudains que cette phrase prononcée à haute voix et qui définitivement n'a rien à faire en ce lieu à cet instant, pour peu qu'elle ait un sens n'importe quand ou n'importe où dans le bureau.

Après quelques courtes secondes de reprise de contrôle de nous-mêmes, nous tentons de regarder discrètement dans la direction supposée du travailleur qui vient de parler, et d'un son surréaliste, nous passons à une vision du même ordre.

Théodore est debout, en oscillation, à cinq ou six places de la nano-machine, et contrairement aux autres travailleurs qui attendent, ne baisse pas les yeux, regard fixe braqué sur la file d'à côté, orbites en rotation permanente qui lui permettent de fixer le même point tandis que son corps continue de tourner.

Il observe un homme, petit et gras, et cet homme aussi l'observe, les sourcils relevés en signe d'attente.

Il se passe encore quelques secondes, où Théodore semble lutter contre une foule d'idées contradictoires dont aucune ne peut être la bonne. Puis il répond.

- Il doit être 14h38, environ.

- Merci beaucoup, répond le petit homme, qui baisse à nouveau les yeux et semble ne plus faire attention à Théodore.

La tension est palpable dans les deux files d'attente, et Hick qui pensait jusque là avoir entendu le plus grand des silences possibles s'aperçoit qu'il est désormais plongé dans un néant encore plus total, dans une telle absence de tout que l'air environnant en est devenu liquide, presque pâteux, et qu'il est maintenant pénible de s'y déplacer, voire d'y respirer. Tout semble se figer dans un ralenti général, et la traditionnelle fluidité du monde se change en succession d'images fixes, comme autant de prisons immobiles forçant à l'immobilité, si bien qu'au moment d'avancer d'un pas pour suivre le mouvement de la file, il semble se passer des éternités entre le moment où notre cerveau envoie l'ordre de bouger le pied, et celui où le pied avance effectivement.

Didier détourne son attention de la scène qui vient de se produire, pensant qu'il sera bien temps de l'analyser plus tard, et se concentre à nouveau sur Véra, qui dans quelques secondes sera face à la nano-machine. A quelques places derrière lui, Clara observe furtivement les visages des employés des deux files, prenant moins de précaution que les autres, son visage à elle tellement meurtri et déformé par les opérations successives qu'il en est presque devenu un masque, sans émotion, sans plus aucun muscle qui puisse activer un signe d'affection humaine reconnaissable, sourires en grimaces, moues inversées disant l'inverse de ce qu'elles affichent. Elle remarque, non loin derrière Théodore, le jeune homme de qui elle a pu observer les entrailles la nuit dernière, et voyant qu'il semble se porter bien, sourit, même si la peau qui se déplace sur les os de son crâne à ce moment ne peut être interprété comme un sourire par personne.

L'employé juste devant Véra se saisit de son plat et disparaît dans les couloirs. Nous retenons notre souffle, tandis que Véra lève la tête et fait un pas en avant pour manipuler le tableau de commande de la nano-machine. Didier serre les poings, comme s'il avait oublié que quoi qu'il arrive, il ne pourra pas intervenir. Clara relâche tous les muscles de son corps, et son visage s'affaisse comme un morceau de plastique fondu. Théodore, quant à lui, ne peut contenir le déluge d'émotions qui le submerge. Apeuré par la présence sourde du petit homme gras, tendu par l'éventuelle réaction de Véra, rendu impuissant par l'air environnant qui est désormais liquide et paralysant, comme si le bureau était noyé tout entier dans la lidocaïne anesthésiante de Clara, il se met à osciller de plus en plus, sans même s'en rendre compte, obéissant à une physique de l'équilibre impossible qui pourrait en théorie évacuer l'énergie de l'intérieur en la projetant en tous sens vers les mouvements extérieurs.

Véra consulte le panneau de commande d'un air las, et sent que déjà, à la seule vision des plats proposés, la bile remonte au fond de sa gorge.

Elle n'est plus ici. Elle ne nous voit plus. Elle n'est même plus maintenant. Elle est plus tard, ou plus tôt, à quatre pattes sur le sol d'un box qu'elle ne reconnaît pas, entourée de visages inconnus et inquiets. Elle baisse les yeux et au travers des larmes qui déforment sa vision, remarque sur le sol une mare translucide, et au milieu de cette mare, une infinitésimale molécule de théine qui surnage péniblement, et à qui il ne reste plus longtemps à vivre, au bord de la noyade, qui respire du liquide elle aussi, comme tout dans ce bureau à cet instant, comme Didier qui derrière elle lutte contre l'envie de lui porter secours, comme le pas si

jeune Hick qui fait connaissance pour la première fois avec le genre de situations tendues qu'on peut vivre lorsqu'on est un travaillant, et qui voudrait que le temps accélère, et qu'il ne soit plus ici, mais loin, ou avant, peut-être même à l'abri de la nurserie collective, seul face à sa machine éducatrice, seul, mais en sécurité, et non dans une file d'ennemis, accompagnés d'alliés qui ne peuvent de toute manière lui être d'aucune aide si quoi que ce soit arrivait. Et Véra se met à trembler face à la détresse de sa molécule noyée imaginaire, avance ses mains vers le sol pour la secourir, première fois peut-être de son existence qu'elle ressent le besoin de secourir quoi que ce soit, prenant conscience que cette molécule était en elle, et que déjà c'était en elle qu'elle se noyait, et que tant d'autres choses en elle se noient, et respirent du liquide, dans son ventre, là, prisonnières d'elle-même et de la mécanique molle de ses entrailles, puis elle ouvre les yeux, et dans un bruit horrible, vomit tout le contenu de son estomac vide sur le panneau de contrôle de la nano-cantine.

Comme nous tous, Théodore sursaute, et perd le contrôle de sa rotation, son corps propulsé en arrière, tout droit sur l'employé derrière lui qui perd à son tour l'équilibre et percute le suivant, en une réaction en chaîne logique étant donné le faible écart qui sépare chaque travaillant dans la file. Deux employés tombent complètement, et le troisième lance sa main derrière lui afin de trouver une prise qui l'empêche de faire de même, mais ne trouve que l'air liquide, et la poitrine de l'employé qui le suit qu'il frappe avec une force involontaire, résultat indirect de la vitesse du corps de Théodore. Devant les faces interdites de tous les travailleurs présents, un craquement abominable se fait alors entendre, et l'abdomen du jeune homme qui vient d'être frappé se tache d'un écarlate liquide dont seuls Clara et Didier comprennent exactement d'où il provient. Le visage du jeune homme qui la nuit dernière subissait les travaux fantasmatiques de Clara se fige, et il a juste le temps de soulever son vêtement pour comprendre que la cicatrice mal recousue qui lui barre le ventre vient de s'ouvrir sous la violence du choc, et qu'elle déverse sur la moquette bleue du bureau la totalité de ses entrailles. Puis il s'écroule, évidemment mort, la bouche happant désespérément un air devenu trop épais pour atteindre ses poumons.

Près de la nano-machine, Véra s'écroule elle aussi à quatre pattes, les yeux pleins de larmes, et oubliant toutes les règles de sécurité du bureau, Didier s'élance auprès d'elle pour l'aider à se relever.

Il glisse ses mains sous ses épaules mais arrête son geste quand il croise le regard terrifié de sa collègue.

Elle le serre alors contre elle, colle sa bouche sur son oreille, et murmure aussi bas qu'elle puisse murmurer :

- Didier, je ne sais pas ce que ça veut dire, mais crois que je suis enceinte.

14.

LA PURETE DU PROBLEME

Théodore ne parle plus sur le réseau de la guilde, et à notre connaissance, ne parle plus du tout. Nous vivons au ralenti depuis trop de semaines pour les compter, et dans le bureau plane maintenant une ambiance pesante de milieu de mois interminable.

Depuis les événements de la nano-cantine, pas un bruit dans les allées ne s'est élevé plus haut que le volume sonore d'un pied feutré posé sur une moquette molle, si bien que parfois, les jours où le vent soufflait moins, il nous était presque possible d'entendre les voix étouffées des travailleurs qui s'affairaient dans les autres étages de la tour.

Depuis plusieurs mois, le bureau fait le mort. Il attend. Il s'est allongé sur le sol pour y rester immobile, guettant un mouvement, nous guettant tous, et sans que nous nous soyons concertés, nous avons pourtant décidé à l'unanimité que la meilleure des choses à faire était d'attendre qu'il se lasse, qu'il oublie son besoin de sacrifice, ou bien qu'il étanche cette soif à d'autres gorges que les nôtres.

Ainsi, alors que le drame de la nano-cantine aurait dû nous engager à mettre au point une multitude de stratégies défensives et à faire tourner jour et nuit nos machines afin qu'elles nous indiquent des pistes, si ce n'était la marche à suivre pour nous tirer de ce mauvais pas, chacun s'est muré dans un silence mortifère, comme si le désespoir dont nous avons toujours été les hérauts était devenu d'une telle pesanteur qu'il nous empêchait maintenant de nous exprimer, et pour beaucoup d'entre nous, de penser.

C'est pourquoi depuis ce moment, nous travaillons, frénétiquement, avec une ferveur et une concentration qui nous autorisent à oublier que désormais, nous sommes tous en danger.

Théodore d'abord, avait compris que le petit homme gras ne lui avait pas demandé l'heure par hasard, ni même pour la connaître. Il n'est pas de parole insignifiante entre les travailleurs qui ne se connaissent pas, et le langage n'est jamais une manière de parler, mais au contraire d'envoyer un message qui dépasse de loin la signification des mots articulés.

En s'adressant à Théodore, à haute voix, et dans les mêmes termes que lors de sa précédente rencontre dans les couloirs du secteur Ouest avec un autre inconnu, le petit homme gras tenait simplement à lui faire comprendre qu'une guilde l'avait en ligne de mire, et que cette guilde était peut-être même celle des Mercenaires Rouges, qui n'avaient probablement pas apprécié qu'on usurpe leur identité, avec tout ce que celle-ci contenait d'aura et de respect craintif.

Nous étions conscients des risques auxquels cette opération pouvait nous exposer, mais le taux de probabilité qu'il puisse se produire ce qui s'était produit était si faible que nous n'en avions jamais saisi frontalement l'horreur. Dans la file d'attente de la nano-cantine, Théodore avait vu cette horreur en face de lui, qui le fixait droit dans les yeux, et aucun de nous ne pouvait entrevoir ce qu'il avait alors ressenti.

Depuis cet instant donc, Théodore ne sortait plus de son box, ne parlait plus, et nous ignorions même s'il se nourrissait. Nous savions simplement qu'il n'était pas mort puisque aucun remplaçant ne l'avait jusqu'à présent remplacé. Théodore était une cible en sursis, un gibier traqué, et il était évident que son premier pas dehors serait prétexte à une attaque. Malheureusement, aucun de nous n'était capable de lui venir en aide, puisqu'à des niveaux différents, tous étions aussi confrontés à des risques majeurs.

La mort du jeune homme, éventré dans la file d'attente de la nano-cantine, avait été rapidement imputée à l'employé qui l'avait involontairement percuté. Et au sein du bureau, la sentence pour un meurtre, même involontaire, consistait en un licenciement pur et simple de l'employé incriminé. Mais malgré la rapidité de la déduction, et l'efficacité de notre système judiciaire, l'entreprise pouvait en certaines occasions prendre note des arguments du suspect, et réviser son jugement. Cette opération administrative pouvait prendre de longs mois, mais c'était autant de temps que le suspect pouvait passer à travailler dignement auprès de ses pairs, avant de faire l'expérience de la rue, de la terreur et de l'humiliation. Dans de rares cas, il parvenait à infléchir le jugement initial, mais pas sans un travail acharné que le temps libre qui nous est imparti ne permettait souvent pas d'accomplir.

Dans ce cas précis, le travaillant accusé, un dénommé Jubh, ne comptait pas quitter le bureau sans rien faire, et le soir même, celui-ci s'était adjoint les services de nombreux mercenaires spécialisés dans les contre-enquêtes de meurtre. Ainsi, fait rare, le corps du jeune homme éventré avait pu être étudié avant qu'il ne soit envoyé dans le sas de recyclage.

Cette minutieuse analyse avait permis à la défense du dénommé Jubh de découvrir la présence de fils de mauvaise qualité, cousus sur la peau du ventre de la victime, et la seule présence de ces fils démontrait, si ce n'était l'innocence de leur client, du moins les circonstances particulières qui avaient mené au décès de la victime. Si vraiment les mercenaires engagés étaient efficaces, il n'était pas impossible qu'ils puissent même remonter jusqu'à Clara, puisque dans tout le bureau, bien peu de travailleurs possédaient le matériel et les compétences nécessaires pour effectuer ce type d'opération. Dans le cas contraire, un autre axe de défense pouvait consister à utiliser la vidéo de surveillance de la nano-cantine afin de mettre en évidence que le déséquilibre de la file d'attente avait pour origine, soit la chute initiale de Théodore, soit même le vomissement de Véra. Dans toutes ces hypothèses, c'était un membre de notre guilde qui allait tomber, et être jeté à la rue, sans que nous puissions rien faire pour l'empêcher. La structure même de l'événement était si pure que travailler à la défense de l'un d'entre nous entraînait irrémédiablement la chute d'un autre.

Nous étions figés dans l'impuissance. Et le moindre de nos gestes était une bombe à retardement qui menaçait de nous détruire, ou bien de mettre en difficulté un membre de la guilde, ce qui finalement revenait au même.

Cette ambiance nauséuse, faite de paralysie et de crainte, s'était ainsi répandue dans notre guilde, puis dans tout le bureau, et avait fini par nimer chaque seconde de réel qui avait suivi les événements de la nano-cantine.

Aucun de nous, pas même Hick, n'avait trouvé pertinent d'envoyer sur le réseau interne un quelconque message de réconfort, et pétrifiés, nous n'avions pu qu'observer avec effroi les actualités générales qui n'en finissaient plus d'annoncer la progression de la contre-enquête du dénommé Jubh. Véra, Théodore et Clara étaient les cibles privilégiées de cette investigation, mais cela ne nous empêchait pas de trembler, tant nous savions que la perte de n'importe lequel de ces trois là pouvait précipiter la perte de tous.

Alors nous travaillons.

Nous n'échafaudons pas de plan, nous ne nous perdons pas en discussions interminables sur le réseau interne. Nous faisons le vide. Nous tentons d'enrayer le destin tout en espérant secrètement que cette application dans notre tâche nous permettra peut-être d'obtenir une promotion, et peut-être même de fuir cet étage.

Nous souhaitons fuir, vivants, quoi qu'il en coûte. Mais nous ne sommes pas des lâches. Car la lâcheté s'oppose au courage, et dans ce cas précis, aucun de nous ne fait preuve du moindre courage. C'est donc qu'aucun de nous n'est un lâche.

15.

COLONNE FUNERAIRE

[chan#9926]Théodore : Je suis désolé, mais c'est mon calendrier qui le dit.

Ce message vient de s'afficher sur le réseau interne de la guilde, premier contact après de longs mois de silence et de rien.

Sans avoir à regarder d'où il provient, nous le comprenons instantanément, et déjà le dilemme s'installe en chacun d'entre nous. Car Théodore agit maintenant comme nous avions craint qu'il agisse autrefois. Sans que nous sachions avec précision ce que son maudit calendrier vient de lui ordonner, nous savons néanmoins qu'il s'agit d'une folie, et qu'il va nous falloir décider rapidement si nous souhaitons laisser cette folie grandir, et devenir probablement assez imposante et vorace pour avaler Théodore une bonne fois pour toute, ou bien circonscrire très vite cet événement inattendu de peur que ses conséquences volatiles ne nous éclaboussent accidentellement.

Didier est le premier à répondre, avec une telle rapidité qu'elle en est inquiétante, comme s'il avait immédiatement compris à quel danger nous avions à faire, tandis que ce danger restait pour tous les autres de l'ordre de la probabilité indistincte.

[chan#9926]Didier : Quoi que tu projettes de faire, Théodore, ne le fais pas.

[chan#9926]Didier : Attends au moins la pause.

[chan#9926]Didier : Il n'y a pas d'heures sur ton calendrier. Ça peut attendre la pause.

[chan#9926]Théodore : Bien sûr qu'il y a les heures, qu'est-ce que tu crois ?

Il est 10h01.

La pause est dans une heure et quatorze minutes et cette échéance nous place de fait en face de nos responsabilités d'humains imparfaits. Car il s'agit là de l'un des rares cas où les machines ne nous sont plus d'aucune aide, puisque lancer l'une d'elles afin qu'elle définisse ce qu'il nous serait possible de faire en une heure et quatorze minutes prendrait plus de temps que ce laps lui-même. La seule réponse rapide que pourrait donner la machine serait qu'un travaillant n'a pas le temps d'obtenir ce type de réponse en si peu de temps, car aucune machine n'a le temps d'y réfléchir.

[chan#9926]Didier : Et qu'est-ce qu'il te dit, ton calendrier, Théodore ?

Nous sommes tous suspendus à la réponse de notre collègue, à tel point que certains en oublient même de surveiller les données qui s'accumulent en transparence par dessus le dialogue.

[chan#9926]Théodore : Il ne dit plus rien, Didier.

[chan#9926]Théodore : C'est aujourd'hui qu'il s'achève, et cette dernière date ne peut avoir qu'une seule signification.

Certains d'entre nous ont toujours pensé que ce calendrier invisible n'avait jamais existé, mais qu'il était l'objet fantasmatique que Théodore s'était inventé pour matérialiser ses peurs et les tenir hors de lui-même. Obéir à notre part de folie et de stupidité pouvait être éprouvant, et chacun trouvait des stratagèmes qui lui permettent de ne pas les assumer. Ces méthodes

prenaient différentes formes, de l'amnésie totale à l'invention de facteurs qui n'avaient jamais existés, et beaucoup avaient donc conclu que Théodore déposait dans ce calendrier tous les choix insensés dont il était incapable de porter la responsabilité.

Néanmoins, en cet instant précis, quoi qu'on pense du calendrier de Théodore, le résultat était le même. Car réel ou non, la fin du calendrier signifiait pour notre collègue sa propre fin, tant leurs destins respectifs étaient liés depuis si longtemps.

[chan#9926]Didier : Tu trouveras peut-être un autre calendrier. Le temps ne s'arrête jamais, Théodore.

[chan#9926]Théodore : Tu es gentil, Didier, mais c'est faux.

[chan#9926]Théodore : Le temps universel ne s'arrête jamais, c'est vrai.

[chan#9926]Théodore : Les travailleurs naissent et meurent et sont remplacés par d'autres travailleurs depuis toujours et pour toujours.

[chan#9926]Théodore : Mais ce calendrier n'est pas le calendrier universel.

[chan#9926]Théodore : C'est le mien, et il s'achève.

[chan#9926]Théodore : Alors il n'y a rien d'autre à dire.

[chan#9926]Théodore : Je m'excuse simplement du tracas que je vous cause.

[chan#9926]Théodore : Et je souhaite profondément que le remplaçant qui occupera mon box sera moins fêlé que moi.

[chan#9926]Théodore : Et plus efficace.

[chan#9926]Théodore : Et qu'il vous sera d'une meilleure aide que moi.

[chan#9926]Théodore : Mais maintenant c'est terminé.

[chan#9926]Théodore : Je vous dis adieu.

[chan#9926]Théodore : Et je vous remercie d'avoir été de si bons collègues.

[chan#9926]Théodore : J'ai été très fier de travailler à vos côtés.

[chan#9926]Théodore : Adieu.

Et malgré les appels répétés de Didier, le réseau reste muet.

Et ce silence profond qui avait envahi le bureau depuis plusieurs mois revêt soudain un sens nouveau, même si nous sommes les seuls à le comprendre. C'est le silence du deuil, et de l'impuissance face à cette mort qui nous menace tous.

Il reste un peu plus d'une heure avant la pause, une longue heure durant laquelle nous ne pouvons rien faire qu'attendre, et continuer de travailler sans savoir si Théodore est mort ou mourant.

Personne ne dit rien, car il n'y a rien à dire, et c'est une heure terrible, durant laquelle chaque mot apparu sur le réseau nous fait sursauter d'espoir, jusqu'à ce que sa signification atteigne notre cerveau et qu'on découvre qu'il ne s'agit que d'un nouvel appel désespéré de Didier.

[chan#9926]Didier : Théodore ?

[chan#9926]Didier : Théodore ?

[chan#9926]Didier : Théodore ?

[chan#9926]Didier : Théodore ?

[chan#9926]Didier : Théodore ?

[chan#9926]Didier : Théodore ?

[chan#9926]Didier : Théodore ?

[chan#9926]Didier : Théodore ?

[chan#9926]Didier : Théodore ?

[chan#9926]Didier : Théodore ?

[chan#9926]Didier : Théodore ?

[chan#9926]Didier : Théodore ?

[chan#9926]Didier : Théodore ?

[chan#9926]Didier : Théodore ?

[chan#9926]Didier : Théodore ?

[chan#9926]Didier : Théodore ?

Cette colonne tragique barre nos écrans et dessine ce que nous imaginons être l'horrible sépulture numérique de notre collègue, la ligne la plus ancienne disparaissant automatiquement après quelques secondes, la colonne s'amenuisant d'autant, et nous imaginons Didier, incapable de se faire à l'idée qu'elle disparaisse totalement, s'obstinant à taper encore et encore le nom de Théodore, plus vraiment pour qu'il lui réponde, mais simplement pour que la colonne ne s'évanouisse pas, et avec elle le souvenir de celui qui nous avait accompagné pendant si longtemps.

Et l'heure passe.

Et à la seconde exacte où nos horloges indiquent 11h15, malgré tous les dangers qui pèsent sur nos existences à tous, nous nous précipitons dans les couloirs en direction du box de Théodore, à la fois parce que son sort nous inquiète, mais aussi parce que s'il est mort, il nous est vital de le signaler le plus rapidement possible, afin de récupérer son remplaçant le plus tôt possible.

Didier arrive le premier, bien que son box soit le plus éloigné, et il pousse la porte qui visiblement n'est pas verrouillée.

Lorsque nous le rejoignons, nous le découvrons penché sur le corps de Théodore, ses pieds pataugeant dans une mare de sang frais, et pensons d'abord qu'il aura souhaité administrer à son collègue une dernière étreinte.

Mais le son est curieux, guttural, et quand Didier se retourne vers nous, nous pouvons voir qu'il n'est pas en train de l'embrasser, mais qu'il presse ses mains ensanglantées sur le cou de Théodore.

- Il n'est pas mort, dit-il. Il a dû louper l'artère. Il a perdu du sang, mais on peut le sauver.

Théodore n'a jamais été un grand tueur, et cette réalité s'appliquait heureusement à son propre meurtre aujourd'hui. Dans la mare de sang à ses pieds, nous distinguons le coupe-papier qu'il a dû se planter dans la gorge, espérant sectionner l'une de ses artères carotides, mais ne trouvant miraculeusement que du cartilage et sa trachée, ceci expliquant le son grave et guttural que nous avons entendu en entrant.

Clara détaille immédiatement, et nous devinons qu'elle retourne à son box afin d'y récupérer du matériel médical qui nous aidera à sauver notre collègue.

- Laissez-moi crever, grogne Théodore d'une voix liquide et bulleuse, effroyable modification sonore qui fait comprendre à ceux qui n'ont pas vu la blessure la manière dont elle handicape notre collègue.

- Tu ne vas pas crever, répond doucement Didier qui continue à appuyer sur la plaie pour stopper la mince hémorragie.

- Je suis blessé, dit Théodore. Je ne vous sers plus à rien. Laissez-moi crever et attendez mon remplaçant. De toute manière, je suis foutu. Les Mercenaires Rouges vont me tomber dessus.

- Tu n'es pas foutu, répond Clara qui est déjà revenue, tenant dans ses doigts martyrisés des pansements et du matériel de suture.

Elle s'approche de lui, et son visage forme une grimace que nous n'avions encore jamais vue, et qu'il nous est parfaitement impossible d'interpréter. Par déduction, nous en concluons simplement qu'elle ne sourit pas, qu'elle n'est pas en colère, et qu'elle n'a pas peur.

- Où est Véra, demande-t-elle. J'ai besoin d'elle.

- Véra ne viendra pas, dit Didier d'un ton monocorde, comme si cette information était accessoire. Dis-moi ce que je dois faire. On a moins d'un quart d'heure pour le stabiliser.

Sans manifester la moindre émotion, Clara sort alors de sa combinaison une seringue et un flacon de liquide translucide.

- Tu vas le tenir, dit-elle à Didier. Quand je lui aurai injecté ça, il dormira jusqu'à la prochaine pause. On va arrêter l'hémorragie maintenant, et tout à l'heure, à son réveil, j'aurai quelque chose à lui proposer.

Théodore ne réagit pas, se contente de gémir, attendant la mort, espérant mourir assez vite pour que personne n'ait le temps de lui administrer le moindre soin réparateur.

Didier regarde Clara, fronce les sourcils, et semble comprendre en quoi consistera sa proposition.

- C'est une bonne idée, se contente-t-il de dire.

- Quoi, intervient Hick. Qu'est-ce qui est une bonne idée ?

16.

LA BETE ENDORMIE

L'idée de Clara avait pour but d'apaiser la peur de Théodore.

En réduisant au maximum, pensait-elle, les raisons pour lesquelles il ne lui restait plus aucun espoir de survie à court terme, elle misait sur le fait qu'il n'attenterait plus à ses jours, et continuerait à être un élément utile à la guilde.

Car tout bien pesé, être obligé de former un remplaçant à un moment aussi critique de l'existence de la guilde, alors que la contre-enquête du dénommé Jubh se rapprochait un peu plus chaque jour d'une conclusion catastrophique pour nous tous, était un risque que nous ne pouvions nous permettre. Il était par ailleurs très probable que Clara, intimement, devait envisager l'hypothèse selon laquelle Théodore pouvait encore être désigné par l'entreprise comme le responsable de la mort du jeune homme éventré. Théodore mort, la liste des suspects s'amenuisait, et la mettait directement en péril. Garder Théodore en vie était donc un moyen de préserver à la fois la guilde en général, et elle-même en particulier.

Pour ce faire, il fallait faire en sorte que Théodore ne craigne plus les représailles des Mercenaires Rouges, et que de ses rêves soit évacué le visage impassible du petit homme gras qui le hantait depuis de longs mois.

- L'entreprise nous surveille, tu le sais, lui avait-elle expliqué. Il y a des caméras partout, invisibles, dans les moindres recoins de ce bureau, et ces caméras nous identifient, et nous reconnaissent. Pour nous reconnaître, ces machines n'ont pas les mêmes repères que nous. Elles sont plus précises, plus efficaces, et s'appuient sur des points de contrôle biométriques qu'aucun travaillant ne peut déceler sans une étude minutieuse et assistée. Tu connais ces logiciels. Nous nous en servons sans en comprendre le fonctionnement. Ils nous servent à repérer un ennemi dans les couloirs, ou à extraire le visage recherché dans un attroupement d'employés. Peu de travaillants ont passé leur temps libre à étudier ces algorithmes et à apprendre ces points de repères. Mais moi je l'ai fait. Et c'est pour cette raison que je n'ai jamais eu aucun problème avec l'entreprise malgré toutes les déformations que j'ai fait subir à mon visage et à mon corps. Car pour n'importe qui, je ne ressemble en rien à celle qui a passé la porte des Hairaches le premier jour. Mais pour les machines qui nous observent, je n'ai pas changé, parce que toutes les modifications que j'ai faites ont toujours pris soin de conserver les exactes mesures des points de reconnaissance biométriques de mon visage initial. Ce que j'essaie de te dire, c'est que tu peux devenir un autre. Je peux te changer, et faire en sorte que plus personne ne pourra considérer que ton visage est celui de l'homme qui s'est fait passer pour un Mercenaire Rouge dans les couloirs du secteur Ouest. Bien entendu, cette opération ne résistera pas à une étude minutieuse effectuée par une machine, mais qui ira faire cette étude si tu n'es pas suspecté par un premier regard humain inquisiteur ? Je te propose de disparaître, Théodore. Je te propose, tout en restant auprès de nous, dans ce bureau, de fuir les Mercenaires Rouges... et avec eux le petit homme gras.

Théodore avait demandé à réfléchir quelques heures, machinalement, comme il l'avait toujours fait, car il ne parvenait toujours pas à se faire à l'idée que plus aucun calendrier ne pouvait l'aider à prendre une décision cruciale qui engageait son avenir.

Puis à la pause suivante, il avait accepté, et l'opération avait eu lieu le soir même.

De cette expérience, pratiquée sous anesthésie générale, il n'avait retenu qu'un seul souvenir, le visage déformé de Clara affichant son si personnel sourire, la seringue à la main, penchée au-dessus de lui, et qui disait :

- Tu peux être rassuré, maintenant. Nous allons endormir la bête.

Et en effet, durant les quelques mois qui suivirent, le plan sembla fonctionner.
Et la bête endormie.

17. ACTUALITES

Sélection de l'utilisateur : Actualités Locales
Sélection de l'utilisateur : Quartier Sud
Sélection de l'utilisateur : Tour 35S
Sélection de l'utilisateur : Etage 122
Sélection de l'utilisateur : Box 54
Résultats Actualités Locales>Quartier Sud>Tour 35S>Etage 122>Box 54>02:32 PM>

Bonjour,

[Informations générales]

#

Comme annoncé il y a maintenant huit mois sur le fil d'actualités générales, **Cily Vinière-Banks**, nouvelle CEO de la zone Ouest de Chicago 3 s'est engagée à visiter une par une toutes les installations sous sa responsabilité afin de recueillir les éventuelles remarques ou doléances des travailleurs sous sa responsabilité.

Demain sera pour vous, travailleurs de la tour 35S, le jour tant attendu où le véhicule de **Mme Vinière-Banks** se posera sur le toit de votre immeuble afin d'y rencontrer votre représentant désigné à 12h00 AM.

Afin que ce dernier puisse au mieux profiter des quelques minutes de conversation qui lui seront accordées, nous vous engageons à lui envoyer dès maintenant, si ce n'est déjà fait, tout message particulier à l'attention de **Mme Vinière-Banks**.

Vous trouverez les coordonnées de votre représentant sur le réseau global, dans la section consacrée à votre tour. Prenez soin, par ailleurs, de consulter au préalable les requêtes déjà formulées par vos collègues afin d'éviter au maximum toute redondance.

#

L'employé dénommé « Jubh », par l'intermédiaire de ses défenseurs, fait savoir aux employés de l'étage 122 de la tour 35S qu'il dispose désormais d'une pièce à conviction irréfutable permettant de prouver son innocence dans l'affaire qui l'oppose à son entreprise. D'après les déclarations d'un des employés chargés de sa défense, « Le dénommé Jubh peut maintenant dormir tranquille, car nous avons en notre possession l'enregistrement vidéo qui démontre le plus clairement possible que la victime éventrée dans l'affaire de la nano-cantine est décédée des suites d'une opération chirurgicale illicite pratiquée par un employé peu de temps avant le drame. Cette pièce à conviction majeure a été transmise aux autorités de l'entreprise qui devraient sous peu libérer notre client de toute charge et engager à l'encontre de l'employé désormais incriminé une procédure de licenciement. »

Bonne journée.

18.

LES SEINS SUR LES COTES

Aujourd'hui, les informations ne se contentent pas de nous apprendre des nouvelles. Elles nous désignent un moment, quelque part dans l'avenir, tout près, où explosera la bombe qui sommeillait sous le sol du bureau depuis huit mois.

Le réseau est toujours muet, et l'annonce de la providentielle vidéo qui vient appuyer la contre-enquête du dénommé Jubh ne fait même pas l'objet de débat. Qu'est-ce qu'un débat pourrait changer à l'affaire ? La vidéo est là. Elle incrimine probablement Clara, peut-être même Didier, et il n'y a rien à faire contre ça.

Alors c'est le silence du travail, nos yeux et nos esprits réglés sur l'étude des données qu'on nous envoie, application, sérieux, tout le reste enfoui au fond de nous comme le soleil derrière les nuages, assez puissant pour changer la nuit en jour, mais invisible, seulement probable.

Les corps des suicidés continuent de tomber avec irrégularité derrière les baies vitrées du bureau, et s'imposant avec un peu plus de force que d'ordinaire, l'idée que nous puissions nous joindre à ce ballet vertical n'est plus une perspective dernière, mais au contraire une hypothèse à réfléchir ici et maintenant.

Cesser le travail. Et chuter.

Puisque quoi qu'il arrive désormais, la chute paraît inévitable, quel que soit le masque qu'elle décidera de chausser.

Véra n'est pas sortie de son box depuis huit mois. Pas même pour porter secours à Théodore dont le sang s'était répandu sur la moquette pendant près d'une heure, pas même pour assister à l'opération de chirurgie modificatrice à laquelle Clara avait convié toute la guilde, par solidarité, et pour nous faire comprendre qu'il ne s'agissait pas de l'une de ses expériences sado-masochistes, mais bien d'une aide médicale et biométrique qu'elle apportait.

Véra, plus que tout autre, avait pris conscience depuis bien longtemps que la guilde allait plonger dans le désordre et la peur, mais cette prémonition n'avait été pour elle qu'une faible rumeur au dessus de l'horizon, une chose qu'on imagine vaguement, mais qui n'est rien de plus qu'une partie du décor de notre propre tragédie. Car quoi qu'il arrive, et quel que soit le décor, sa situation à elle ne tolérait plus d'ambiguïté, et en soi, représentait déjà la pire des catastrophes possibles.

Véra avait étudié, lu tout ce qu'elle pouvait lire sur des pages de données elliptiques du réseau global, et avait rapidement pris conscience que son état physique allait progressivement devenir intenable.

Confrontés à sa disparition soudaine, nous avons simplement cru qu'elle craignait d'être tenue pour responsable de la mort du jeune homme éventré.

Dans l'échelle spatio-temporelle de la nano-cantine, Véra était le premier maillon de la réaction en chaîne, et donc ce que les algorithmes de responsabilité appelaient le « facteur actif de l'événement ». A ce titre, même la loi de Fung sur les faisceaux de facteurs ne pouvait plus la protéger puisque celle-ci impliquait la coexistence dans un événement donné d'une somme de causes d'égales importance.

Selon la loi de Fung, si les conséquences d'une action étaient comparables en puissance et en vitesse aux conséquences d'une ou plusieurs autres actions distinctes, alors aucune de ces

deux ou plusieurs actions ne pouvait être tenue comme responsable du fait étudié. La loi de Fung sur les faisceaux de facteurs, ou « loi du hasard irresponsable », avait ainsi servi à assurer la défense de millions de travailleurs ou VIP impliqués malgré eux dans divers meurtres ou accidents.

Seulement cette fois, la chronologie de l'événement était telle que la composante « vitesse » de la loi ne pouvait s'appliquer de manière identique aux quatre faits distincts qui l'avait provoqué : la suture de Clara, le vomissement de Véra, la chute de Théodore et le choc de Jubh sur le ventre du jeune homme.

Et si la loi de Fung était inapplicable, alors ne restait plus que la chaîne de causalités, et selon la direction que prenait l'enquête, n'importe quel maillon de cette chaîne pouvait être tenu pour responsable de sa conséquence, avec une grande préférence pour le « facteur actif », c'est-à-dire le facteur déclencheur le plus proche dans le temps et l'espace du drame.

Nous n'avions pas interpellé Véra, ni même tenté d'apporter le moindre conseil, car tous l'imaginions concentrée sur ces données, faisant tourner ses machines pour déjouer l'évidence, utilisant tout son temps libre à échafauder le plan désespéré qui puisse lui permettre de se sortir de cette inévitable accusation.

Mais la vérité, c'était que Véra se moquait de l'événement de la nano-cantine, se moquait du jeune homme éventré, et même des autres membres de la guilde. Car même blanchie par une contre-enquête illusoire, elle se savait condamnée. Et plutôt que d'étudier les milliards d'informations juridiques disponibles sur le réseau global, s'était concentrée sur un sujet obscur, et dont on ne trouvait que peu de traces publiques sur aucun réseau travaillant. Un sujet dont personne ne savait grand chose, mais qui maintenant la touchait de plein fouet et dont elle devait connaître chaque étape, chaque conséquence physique et mentale, de manière à ne pas être surprise par n'importe laquelle des phases modificatrices dont elle allait faire l'objet. Ce sujet mystérieux et tabou, c'était la reproduction des chats.

« Enceinte ». Elle avait murmuré ce mot à Didier devant la nano-machine alimentaire. Et même si elle l'avait déjà entendu, et qu'elle avait donc une vague idée de son sens, elle s'était rendue compte rapidement qu'il lui était bien difficile de le définir avec précision, ni même d'imaginer l'état qu'il désignait réellement.

Car la reproduction, en ce monde, n'a rien à voir avec celle des chats. Elle est au contraire pure, c'est à dire entièrement prise en charge par les machines. Le dénommé Piotr, quelques semaines plus tôt, nous avait même expliqué les raisons qui avaient menés les hommes à se libérer de la reproduction des chats pour mettre en place le système des nurseries collectives. Ainsi, chaque mois, chaque travaillant et chaque travaillante devait fournir de manière volontaire au sas de reproduction un ovule viable ou quelques décilitres de sperme. Cette pratique néanmoins, n'avait rien d'une obligation, et chacun s'y prêtait volontiers quand il en trouvait le temps ou l'idée, mais aucun blâme ni aucune remarque ne frappait celui ou celle qui omettait de fournir à la nurserie le pack génétique censé servir au brassage des gènes de l'espèce travaillante.

C'était ensuite dans le secret des machines, derrière les épaisses parois du bureau, que les gènes étaient étudiés, mélangés et épurés, avant d'être intégrés à des œufs conçus dans la pureté de laboratoires qu'aucun être humain ne pouvait pénétrer. De longues pages d'analyses racontaient sur le réseau global la manière dont les gènes étaient maniés, mais les références à la reproduction des chats n'étaient que lapidaires et vagues.

Par déduction, les travailleurs savaient tous à peu près comment un mammifère pouvait s'y prendre pour obtenir un œuf, mais où demeurait cet œuf, comment grandissait-il sans l'équipement médical approprié, et surtout, qu'advenait-il du mâle et de la femelle dont il était issu ? Personne ne le savait, puisque personne, de toute manière, n'avait besoin d'y réfléchir.

Rapidement, Véra avait compris que l'œuf ne quittait pas le corps de la femelle les premiers jours, comme il aurait été logique que cela se passe. Au contraire, elle avait commencé à ressentir physiquement son installation progressive à l'intérieur d'elle, et la manière dont son corps tout entier se modifiait pour l'accueillir. Mentalement, elle s'était sentie plus agressive, plus attentive, réceptive au moindre bruit qui puisse représenter un danger, se réveillant plusieurs fois par nuit en sursaut pour se découvrir debout, son coupe-papier à la main, pointé en direction du bruit évanoui qui avait dû la réveiller.

Très vite, sa silhouette s'était modifiée, et en à peine quelques semaines, elle s'était sentie à l'étroit dans sa combinaison moulante qu'elle avait donc été contrainte de retirer, pour demeurer nue, seule dans son box, sans pouvoir sortir et se présenter dans un tel état devant ses collègues. Elle qui depuis toujours n'avait voué sa vie qu'à la recherche de la pureté immaculée du corps et de l'esprit, ses formes et sa pilosité jugées comme autant d'affronts à la perfection de l'humain, se retrouvait aujourd'hui une créature difforme, aux seins démesurés, des plaques de graisse se logeant en des endroits de son corps dont elle ignorait même qu'ils pouvaient en contenir.

Puis il y eut son ventre, doucement, progressivement, qu'elle vit grossir sous son nombril. Dans un premier temps, elle jugea qu'il s'agissait là d'un autre foyer graisseux qui s'insinuait à proximité de son estomac, puis sans même y réfléchir, ni trouver quelconque confirmation sur le réseau global, elle se rendit à l'étouffante constatation que l'œuf ne sortirait pas, mais qu'il allait grossir là, dans son abdomen déformé, pendant une durée dont elle n'avait aucune idée. Cette perspective la plongea dans un effroi abyssal qui mariait à l'image hideuse d'un corps boursoufflé la terreur de ne pouvoir survivre à cette modification physique.

Et à quoi bon survivre ? Son corps n'était plus son corps. C'était une chose flasque qui la recouvrait et lui pesait. Constamment, elle pouvait sentir sur ses côtes le poids répugnant de ses seins, mamelles de chat sur un corps de chat, chat sans poil, mais chat, plus loin de l'humain qu'aucun travailleur n'avait jamais été. Elle se forçait à dormir, espérant que son esprit au moins la ramène en des temps perdus où elle était fine et légère, mais souvent ses rêves l'habillaient d'une enveloppe de peau et de chair encore plus imposante, masse incommensurable qui l'empêchait de bouger, sentant sur sa peau le frottement des parois de son box qu'elle emplissait complètement, à l'étroit dans ces cloisons comme elle l'avait été dans sa combinaison, mais incapable les ôter cette fois, car ces murs blindés étaient le dernier rempart qui la séparait du regard des autres, de celui de l'entreprise, et par conséquent de la rue.

Dans d'autres rêves, elle se voyait comme avant, fine et svelte, en suspension volatile au dessus du sol comme un petit insecte, mais jamais libre. Car toujours l'insecte tournoyait autour d'une monstrueuse créature, somme de plis de peau molle sans visage, agitée de vagues chaotiques que de profonds grondements accompagnaient. Et l'insecte tournoyait, incapable de quitter la proximité de cette chose, attirée irrémédiablement vers elle, pour que quelques instants avant son réveil, elle prenne conscience qu'il n'y avait pas deux êtres distincts, mais une seule et même conscience divisée, celle qu'elle était autrefois, et celle qu'elle était devenue, sans qu'il ne soit plus possible de choisir entre l'une et l'autre, condamnée à la pesanteur et à l'explosion.

Mais quel que soit son rêve et les formes qu'il prenait, une donnée restait invariable, un personnage supplémentaire dans sa tragédie personnelle, une infime conscience lumineuse qui attendait dans un coin de l'espace onirique qu'elle visitait, et auquel elle ne pouvait rien faire, bien qu'elle sache qu'il était responsable de chaque épreuve de son calvaire. Et cette prémonition endormie retenait sa main une fois le jour revenu, lorsque la douleur était trop grande, le désespoir trop cinglant, et qu'elle prenait la décision de supprimer cette excroissance interne, source cachée de sa difformité et de l'humiliation qui marchait à son côté. Chaque fois qu'elle avait essayé, tremblant dans les pleurs, d'expulser hors d'elle ce corps à l'intérieur de son corps, chaque fois s'était effondrée dans l'impuissance, pour une raison qu'aucune raison ne pouvait justifier, qu'aucune équation pure ne pouvait démontrer. Et avec toujours plus de fulgurance, la fin de la pause était arrivée, sans qu'elle n'ait rien fait, forcée de reprendre le travail, et ainsi égarer sa faiblesse dans le labyrinthe des données fluctuantes de ce monde.

Après quelques semaines et autant de conclusions sur la forme qu'allait prendre son expérience, elle avait souhaité reprendre contact avec Didier, sur un réseau privé fermé qui ne les accueillait que tous les deux. Elle lui avait raconté, jour après jour, ce qu'elle endurait, et s'était aussi servi de lui afin qu'il lui fournisse nourriture et réconfort, ce à quoi Didier ne s'était jamais opposé, se considérant intimement responsable de l'état dans lequel se trouvait sa collègue.

Durant huit mois, il l'avait ainsi assistée, par solidarité, mais probablement aussi parce que cette situation devait constituer pour lui une matière inédite utile à son roman personnel. Et même si Véra ne l'avait jamais surpris en train de filmer ou d'enregistrer l'une de leur conversations, elle se doutait évidemment que la ferveur de Didier à se rendre auprès d'elle dès qu'elle lui demandait n'était pas seulement le fruit de sa culpabilité ou de son amitié. C'était de la curiosité. Et c'était aussi ce qu'il appelait « la capacité du réel à rendre notre vie moins aveugle ». Car plus que toute autre événement jamais vécu dans ce bureau, ce qui arrivait à Véra était pour Didier l'aboutissement le plus ultime qu'il lui soit possible d'imaginer dans sa quête du vrai et du beau. Sans quitter le bureau, la reproduction des chats s'offrait à lui dans ses moindres détails, avec une précision que même le réseau global ne pouvait apporter. Et même si l'issue de cette situation présentait inévitablement un caractère funeste, pour Véra certainement, pour lui probablement, son esprit déviant devait penser que ces longs mois à apprendre ce que personne d'autre n'avait jamais appris valaient largement qu'on périsse à leur terme.

La guilde avait toujours recherché, bien plus que le pouvoir, l'acte ultime de création. Elle avait orienté toutes ses forces, justifié tous ses stratagèmes dans le seul but de faire du bureau un lieu de beauté, en dépit des horreurs et des sentiments mesquins qui l'imprégnaient. S'il restait une chose qui tienne ensemble toutes les individualités aux aspirations différentes dans ce groupe, c'était ce même désir de créativité perpétuelle, en dehors de celle obligatoire du travail. Et ce que Véra et Didier allaient faire, créer un être vivant, sans l'aide des machines, pouvait être vécu comme le geste le plus créatif, le plus désespéré, et donc le plus beau, qu'il soit possible de faire pour un travaillant.

Car qu'est-ce qui pouvait être plus beau, pour un travaillant, que de créer de toute pièce un autre travaillant ?

19.

BOX 54 ETAGE 122 TOUR 35S

- Il est 1H07 et le bureau est plongé dans la pénombre. A cette heure de la nuit, la moquette prend une teinte grise, comme si la couleur dormait elle aussi, comme si elle se donnait le temps de reprendre les forces nécessaires à son éclat diurne. Le couloirs sont vides, mais tout le monde ne dort pas, car ces quelques heures dédiées au sommeil le sont aussi à la vigilance. C'est le moment quotidien où les attaques de grande ampleur peuvent être menées à bien, le seul moment où elles peuvent se déployer au delà du quart d'heure réglementaire imparti quand le soleil brûle sur notre demi-face planétaire.

Didier murmure ces mots aussi bas qu'il le peut.

Il tient dans sa main son magnétophone, avancé au plus près de sa bouche, et pose ses pieds nus avec précaution sur le sol du bureau vide.

Tous ses sens sont en éveil, car malgré ses précautions sonores, il reste la possibilité pour que sa présence visuelle soit remarquée par un système de surveillance travaillant, comme ceux présentés par Douglas Beekle et qui repèrent les variations de chaleur devant les portes des box, ou bien ces caméras pas plus grosses que des têtes d'épingle qu'on peut fixer au-dessus des cloisons pour surveiller l'extérieur, transformant le grossier miroir de Théodore en instrument pré-moderne à peine digne d'être manipulé par un chat.

Alors Didier évite de s'approcher trop près des cloisons et des portes, et évolue selon un itinéraire précis, calculé par sa machine personnelle, et qui ramène au plus bas la probabilité d'être détecté dans les couloirs la nuit.

Il marche encore quelques mètres, en silence, puis s'arrête devant un box, et prend une profonde inspiration.

- C'est là, dit-il. Là où la probabilité se change en certitude, et où la vérité écrase le doute. C'est là, toi qui écoutes ce message, que repose la seule chose à savoir sur notre monde et ceux qui le peuplent. Je fais un pas en avant en direction de la porte de ce box inconnu et donc ennemi, et aucune alarme ne retentit, aucun travaillant ne s'agite derrière ces cloisons blindées. Je pose ma main sur la poignée et aucune décharge électrique ne me choque, et aucun son ne laisse supposer que quiconque soit effrayé par mon geste d'agression. Et je tourne la poignée, qui comme toutes les poignées de tous les box ne peut tourner sans faire le petit bruit caractéristique qu'on lui apprend à faire et que chaque travaillant sait interpréter comme le signal de l'attaque. Et rien ne se passe, comme me l'avait suggéré mon programme de déduction avec une probabilité supérieure à 99%. Rien ne se passe non plus quand je pousse la porte déverrouillée et que j'entre sans résistance à l'intérieur. Rien ne peut se passer parce que maintenant, j'ai devant les yeux la vérité et non plus le doute. Et ce que je vois confirme ce que la machine avait pressenti en même temps que cela détruit ce pourquoi cette machine existe. Je suis dans le box n°54 de l'étage 122 de la tour 35S et toi qui m'écoutes, sache que c'est là que réside la seule chose qu'il soit important de savoir pour un travaillant. Une chose qu'il est inutile de décrire car sa seule évocation ne peut suffire à attester son existence. Il faudra que toi aussi tu la voies pour à ton tour écraser le doute par la vérité. Et c'est pourquoi je te donne ici la clé de cette découverte, et la position exacte du coffre qu'elle ouvre. Je suis dans le box n°54 de l'étage 122 de la tour 35S. Et maintenant j'en sors en espérant que tu seras le prochain à y entrer.

Didier sort du box, referme délicatement la porte derrière lui, et continue son chemin dans les couloirs silencieux du bureau, en direction du secteur Ouest, cette fois, non loin de la baie vitrée qui se teinte de rouge chaque soir.

- Ca n'est pas une nuit, dit-il pendant son trajet, c'est un crépuscule. Le crépuscule de notre guilda trop harassée pour encore trouver la force de combattre, tant chacune de ses composantes doit personnellement faire face à un danger particulier.

Il arrive devant le box de Hick, et se tient à bonne distance de la porte, afin de ne pas être repéré par son collègue qui ne dort vraisemblablement pas, torturé par un algorithme tentaculaire dont chaque dérivation conduit à un sort chaque fois plus terrible.

- Je suis devant le box de Hick, dit Didier tout bas, et pour la première fois depuis qu'il a intégré ce bureau, Hick ressent la peur. Et s'il ressent la peur, c'est parce qu'il est fin, et efficace, et que la déduction l'a mené à une infinité de conclusions funestes. Car Hick a compris que l'épisode de la nano-cantine ne mettait pas seulement en danger Théodore, Véra et Clara. Et il sait maintenant que les propos du petit homme gras, s'il mettaient en doute le fait que Théodore puisse faire partie des Mercenaires Rouges, entraînaient aussi une autre révélation : celle qu'il ne faisait lui-même pas partie de cette puissante guilda. Et Hick a maintenant compris que ce bruit a couru, durant tous ces longs mois, dans les couloirs du bureau, que la rumeur est devenu probabilité et que la probabilité est devenue hypothèse solide, peut-être même certitude pour quelques guildes maintenant assurées que le remplaçant bruyant du secteur Ouest n'est définitivement pas un Mercenaire Rouge, mais un rien du tout, juste le faible pantin d'une guilda mineure qui aura su tromper le bureau pour quelques temps de répit. Alors Hick a peur, il a raison d'avoir peur, car le travaillant aguerri qu'il est devenu en quelques mois sait que l'attaque est imminente, et que plus aucun bouclier de prestige ne peut le protéger, qu'il est simplement seul face à un nombre x de guildes qui souhaitent mettre la main sur son box. Comme nous tous, Hick est seul ce soir, et sa crainte est l'une des couleurs orangées qui peignent le portrait crépusculaire de notre guilda.

Didier appuie sur la touche « Pause » de son magnétophone et continue calmement sa route, quitte le secteur Ouest en direction du box de Clara devant lequel il s'arrête quelques dizaines de secondes plus tard. Il relâche alors la touche « Pause » et ajoute quelques phrases de plus à l'épitaphe sonore qu'il est en train de composer.

- La nouvelle qui est tombée aujourd'hui ne laisse plus aucun choix à Clara, dit-il. Si une vidéo a effectivement capturé son intervention - et il ne peut en être autrement - alors elle sera dès demain désignée comme seule responsable du drame de la nano-cantine. Son dernier salut désormais, consisterait à utiliser ces quelques heures nocturnes pour concevoir un dossier à charge contre des membres de sa propre guilda. Or je suis devant le box de Clara. Et aucun son ne transpire, aucun bruit de touches frappées nerveusement, aucun ronflement de machine qui calcule. Clara est immobile, et elle attend, mais elle ne dort sûrement pas, profite des quelques heures qui lui reste à fouler la moquette bleue de ce bureau. J'ai envie de pousser cette porte, et de voir une dernière fois les traits déformés de ce compagnon de longue date, de qui autrefois j'ai été assez proche pour partager les excentricités. Demain, ses conceptions iconoclastes du beau et des moyens qui permettent d'y parvenir ne seront plus que quelques données chiffrées dans les mémoires de ceux qui l'auront connue. Demain, Clara disparaîtra, et avec elle une idée de l'esthétique qu'aucun travaillant ne pourra plus développer, car trop personnelle, et trop incompréhensible pour qu'un autre s'en empare. Je vais appuyer sur le bouton « Pause » de mon magnétophone, et le chemin que je vais parcourir durant ce temps

figé, je le passerai à penser à Clara, et à ce qu'elle a apporté à chacun d'entre nous, nous tirant souvent dans des directions que nous n'aurions pu imaginer, bouleversant tous nos repères, et faisant de nous, sans que nous puissions nous en rendre compte, des êtres supérieurs, trônant quelque part au dessus de la masse aveugle des travailleurs, toujours plus loin de la laideur, de l'archaïsme et au fond, de la condition des chats.

Didier relâche le bouton « Pause » et se remet à parler. Il est maintenant devant le box de Théodore, mais pendant quelques secondes, son magnétophone n'enregistre que le silence du bureau, car il s'accorde encore quelques instants auprès du souvenir de Clara.

Puis il recentre sa concentration sur son collègue amputé, non sans un certain mépris, et cherche dans quels termes il pourrait le décrire sans que transparaissent sur l'enregistrement le dédain amusé qu'il éprouve pour lui.

- Je suis devant le box de Théodore, dit-il enfin.

Mais il se passe encore quelques secondes de silence profond qu'il décide malgré tout de conserver, comme la pointe d'ironie qui mettra en lumière ses propos qui suivront.

- Je suis devant le box de Théodore reprend-il, et si la guilde disparaît demain, et qu'il demeure le seul survivant de l'hécatombe qui se profile, sauvé par la chirurgie providentielle de Clara, alors il continuera à tourner comme une lune autour de lui-même, avant d'être foudroyé par sa propre originalité. Son plus grand exploit, finalement, aura été de réussir à faire croire à quiconque qu'un être aussi impossible ait pu faire partie d'une guilde aussi puissante que celle des Mercenaires Rouges. C'est à la fois son trophée, sa victoire, et sa condamnation à mort.

Didier fait une moue de consternation quand il appuie sur le bouton « Pause » de son magnétophone, déçu de n'avoir su mieux mentir, mais en même temps soulagé d'être parvenu à dire quelque chose.

Il reprend sa route silencieuse et quelques secondes plus tard, parvient à sa dernière étape, se tenant droit devant le box de Véra, à l'intérieur duquel il sait qu'elle aussi refuse de dormir, craignant d'affronter une fois de plus l'image répugnante d'elle-même changée en amoncellement de chairs grasses et suintantes.

- Derrière cette porte, dit-il à son magnétophone, demeure la chose la plus horrible et la plus sublime qu'un travailleur puisse créer. Je suis devant le box de Véra, le soleil se lèvera dans peu de temps maintenant, et c'est le moment que j'ai choisi pour apporter à nos destins une conclusion qui ne soit pas prévisible par des machines. Nous qui avons vécu dans la dignité, nous disparaîtrons, si tout se passe bien, dans le même esprit, au terme d'une journée qui scellera la grande tâche dont nous nous étions chargés.

Didier pianote alors du bout des doigts de sa main droite sur la porte du box de Véra, selon un rythme précis que les deux collègues avaient préalablement mis au point. Il peut alors entendre grincer faiblement les roulettes éprouvées du fauteuil de Véra qui se rapproche de la porte, puis un autre faible rythme pianoté qui lui répond. Il tourne alors la poignée, ouvre lentement le battant, et entre dans le box.

- Qu'est-ce que tu fais là à cette heure de la nuit, demande Véra, dont le visage est rougi par les flots de larmes qui semblent ne jamais s'arrêter de couler de ses glandes lacrymales.

- Ce n'est pas une nuit, répond Didier. C'est un crépuscule. Et demain se lèvera sur nos vies le soleil d'un jour nouveau.

Véra semble ne même pas écouter son collègue. Elle a les mains posées sur son gros ventre et entre deux de ses sanglots étouffés, Didier ne parvient pas à distinguer si cette mimique qu'elle affiche furtivement évoque le dégoût ou la joie.

- Tu veux le toucher, demande-t-elle. Une dernière fois ?

Didier sourit toujours, et l'affreuse hypothèse que Véra vient de formuler ne semble pas l'affecter le moins du monde. Il approche sa main du ventre de Véra et la pose délicatement sans quitter sa collègue des yeux.

- Tu te souviens d'une conversation que nous avons eue il y a très longtemps, demande-t-il, toujours souriant. Une conversation à propos des VIP.

- Non, je ne sais pas, répond Véra, absente. Tu sens comme il bouge ? Tu sens comme cette chose bouge à l'intérieur de moi ? C'est vivant Didier. Comment ça fait pour vivre là-dedans ?

- C'était une conversation banale, continue Didier. Et tu m'as dit que tu ne croyais pas que Cily Vinière existait. Et moi je t'ai dit que je l'avais rencontrée.

- Ah, dit simplement Véra qui ne comprend pas comment Didier peut continuer à parler des informations générales dans une telle situation.

- Ensuite, nous n'avons plus jamais évoqué ce sujet, mais ce que je t'ai dit ce jour-là était vrai. J'ai vraiment rencontré Cily Vinière, et elle me connaît. Et peut-être que tu ne lis plus les informations générales, mais Cily Vinière sera là, demain. Cily Vinière-Banks. Elle se posera sur notre tour pour rencontrer un représentant du personnel.

- Mais qu'est-ce que ça peut faire, Didier, demande Véra en pleurant. Qu'est-ce que ça peut bien changer que cette femme se pose je ne sais combien d'étages au dessus de nos têtes ? Nous avons enfreint la loi. Nous sommes des criminels. Est-ce que tu veux qu'on dépose sur le réseau global une doléance qui raconte notre histoire ? C'est fini, Didier. Il n'y a plus qu'une seule solution. Je le sens. Cette chose va bientôt sortir de mon corps. Je ne sais pas comment, mais elle va le faire, et probablement me tuer par la même occasion. On ne peut plus reculer, maintenant. On en a assez vu. On a assez appris. Maintenant il faut décider très simplement. Soit je meure pour que cette chose prenne ma place, je ne sais pas comment, que vous la fassiez grandir ici, dans ce box, même si ça paraît impossible. Soit il faut prendre des mesures tout de suite pour qu'un autre crime dissimule le premier.

Didier sourit toujours, la main posée sur le ventre de Véra, sentant sous ses doigts les mouvements brusques de la chose qu'elle porte, résultat génétique d'elle et de lui, sans aucune intervention des machines, pure création de deux travailleurs devenus un troisième.

- Il y a une autre solution, dit-il. Parce que je connais un passage. Dans le secteur Z.

- Le secteur Z est abandonné, dit Véra. Il n'y a rien là-bas, que des plantes géantes et des insectes gros comme le poing.

- Non, Véra. Ça n'est pas parce que tout le monde croit qu'il n'y a rien, ni parce qu'on nous dit qu'il n'y a rien, que c'est la vérité. Ça n'est qu'une probabilité, et toute probabilité peut être détruite par l'expérience. Toi et moi le savons mieux que quiconque.

Véra renifle, passe sa main sur son crâne lisse, et semble s'intéresser un peu plus aux propos de Didier.

- Dans le secteur Z, il y a une porte, continue-t-il. C'est une porte ancienne, que tous les travailleurs devaient utiliser autrefois, mais dont la fonction a été oubliée, ainsi que son existence. Elle est cachée derrière la végétation sauvage qui pousse là-bas et qui a recouvert jusqu'à son souvenir. Mais moi, je l'ai retrouvée. J'ai traversé la végétation, et j'ai posé mes mains sur le métal qui la constitue. C'est un métal brillant, dans lequel on peut se regarder, et qui n'a rien à voir avec le métal opaque dont nos box sont faits, et qui absorbe toute lumière pour mieux dissimuler sa résistance. Cette porte a dû être posée là en même temps que cette tour, et en même temps que la porte des Hairaches. Ce sont nos ancêtres qui l'ont installée, et comme tout ce que nos ancêtres ont installé, elle leur servait à quelque chose.

- A quoi, demande Véra qui dans sa détresse avait décidé de croire cette histoire incroyable.

- Je ne sais pas comment les travailleurs d'autrefois appelaient cette porte, dit Didier, alors je lui ai donné un nom. Je l'ai appelée la Porte des Hauts et des Bas. Parce que oui, Véra. C'est une porte qui permet de voyager entre les étages de la tour, tous les étages, et même sur le toit. Et c'est pour ça que tout n'est pas perdu. Parce que demain, quand le véhicule de Cily Vinière se posera sur notre tour, nous ne serons pas prisonniers ici à attendre que la mort vienne. Nous serons sur le toit, et nous l'accueillerons, et elle nous écoutera. Je sais qu'elle nous écoutera, parce que je te l'ai dit il y a des mois maintenant, et je viens de te le redire, et même si tu ne m'as pas cru, ni à l'époque ni maintenant, je te le répète : je connais très bien Cily Vinière.

TROISIEME PARTIE
GRAVITÉ

Les réchauds sont rangés, le thé avalé, les écrans scintillent ce matin comme ils ont scintillé hier, et comme ils scintilleront demain.

Il est **05h00**, et les travailleurs se mettent au travail.

Le générateur enterré propulse dans la colonne vertébrale électrique de la tour ses milliers de kilo-watts/heure qui équitablement se dispersent dans les dispositifs personnels et collectifs, réchauds, éclairage, écrans, ordinateurs, centrales de climatisation, de recyclage d'air, nano-machines.

Les capteurs extérieurs alimentent les algorithmes automatiques qui génèrent les actualités locales en fonction de l'emplacement des box, du taux d'ensoleillement des étages, de la latitude des tours, chaque travaillant se flattant de lire ce matin, comme tous les autres matins, des informations uniques, préparées à sa seule attention, et auxquelles lui seul a accès.

Un travaillant est unique.

Il exécute une tâche spécifique. Il a accès à des flux de données dont lui seul a la responsabilité. C'est sa fierté, sa dignité et sa charge, que seuls une éthique et un dévouement à toute épreuve lui permettent de porter sur la distance interminable qui sépare la porte des Hairaches du tombeau bactériologique.

Nous sommes uniques. Chacun d'entre nous.

L'entreprise nous respecte pour cette raison, et c'est en gagnant ce respect que nous pouvons nous féliciter de cette qualité.

Le système est ainsi conçu, anneau scintillant dans l'Histoire des mondes humains, boucle infinie sans cesse alimentée par le respect mutuel qui la traverse.

Nous respectons l'entreprise parce que l'entreprise nous respecte.

Et l'entreprise nous respecte car nous la respectons.

C'est la chaîne vitale de la réalité moderne, parfaite, inattaquable, indiscutable, le mouvement précieux qui nous élève au-dessus de la condition des chats, comme autrefois nos ancêtres nous avaient élevés au-dessus du sol stérile.

En entrant dans ce bureau, nous nous sommes engagés à ne pas briser cette chaîne, à la protéger, à vouer au travail le culte qu'il mérite afin que le travail nous apporte la dignité que nous aurons ainsi méritée.

Ne pas respecter les règles du bureau, enfreindre les lois vitales des travailleurs, c'est nous exposer à la chute, et au déshonneur. Et s'il a pu advenir des instants où nous nous sommes laissés aller à dévier légèrement de notre trajectoire rectiligne vers la pureté, nous l'avons toujours fait en connaissance de cause, avec au creux de nos abdomens une plaie douloureuse de honte béante, menaçant de propager sa gangrène irradiée et de nous changer en déchet mouvant, tout juste bon pour la rue, trop mauvais pour qu'aucune des particules qui nous composent ne puisse même servir à un quelconque recyclage.

Jamais aucun travailleur, dans l'histoire du monde moderne, n'a affirmé pour sa défense qu'il ignorait les lois du bureau, ainsi que les sentences prononcées si on les violait.

Nous vivons pour ces lois. Et si nous les enfreignons, ça n'est jamais pour les remettre en cause, mais par mépris pour nous-mêmes qui sommes incapables d'épouser leur perfection.

Nous luttons, chaque jour, contre la pesanteur qui nous ramène sur le sol, nous courbe et nous casse, nous plaque contre la moquette bleue où nous nous faisons piétiner par de plus dignes

que nous. Nous luttons pour être grands. Nous luttons pour être droits. Mais la tentation, à chaque instant de cette lutte, de baisser les bras et de se laisser chuter, nous accompagne et nous hante, compagnon noir vêtu d'ombre qui pose ses pas dans les nôtres, se glisse dans le souvenir de nos gestes et se propose parfois de les guider, éclaireur désespéré sur le chemin du plus bas et dans l'éclat des yeux duquel on peut deviner nos traits, nos propres traits sans espoir et sans force, poussières jetées dans la violence de vents contraires et dont aucun membre, ni aucun organe, ni aucune volonté ne peut rivaliser avec la puissance naturelle qui nous tire vers le bas.

A l'extrémité de cet abandon de soi, il y a donc la rue, et le licenciement, conclusion logique plutôt que brutale qui rend officielle et publique une honte déjà personnelle et intime.

Nous frappons sur nos claviers. Lentement, puis de plus en plus vite, au fur et à mesure que l'heure avance et que nos esprits s'éveillent. Dans le bureau, le son des touches enfoncées ressemble d'abord à celui des gouttelettes frappant les vitres de la tour quand une ondée approche, puis devient progressivement le crépitement continu qui nous accompagne toute la journée, manteau sonore habillant le bureau, masse de données rythmées au fond duquel il nous arrive de nous perdre pour tenter d'en comprendre l'insaisissable cohérence, accélérations se déplaçant d'un secteur à l'autre comme si un algorithme en réglait le mouvement – ce qui est probablement le cas – vagues de tapotements regroupés dans l'espace du bureau qui naissent sans logique et meurent de la même manière, s'évanouissant là pour resurgir quelques box plus loin, échos de tonalités qui se répondent sans s'écouter, symptômes musicaux de l'état du bureau, souvent bien plus pertinents que tous les horoscopes imprécis qui s'affichent sur nos écrans.

Dès **05h02**, sur le réseau global, au milieu de la masse des informations qui dessinent le monde, un objet singulier se déplace. Polygone simple, donnée discrète, il évolue lentement devant nos yeux sans que personne n'ait l'idée de le voir déjà.

Les minutes passent, et au fur et à mesure que nous avançons péniblement dans les trois premières heures de notre journée, cette forme évolue, elle enfle, se nourrissant de sa propre discrétion et de nos attentes déçues, et aux alentours de **06h30**, elle est devenue un massif objet informationnel, d'autant plus préoccupant qu'il n'existe pas, et que personne ne le voit.

Notre guilde en particulier, est prostrée dans la contemplation de cette absence, à la fois fascinée et craintive, incrédule face à ce nouveau coup du destin qui bouleverse nos prévisions et déclenche de nouvelles interrogations inquiètes et silencieuses.

Cet objet invisible, dont nous ignorons si l'existence ou la non-existence sera la plus terrible à encaisser, c'est l'annonce du licenciement de Clara, que tout le monde attend, mais qui n'est toujours pas apparue sous la forme de ces messages exceptionnels qui éclatent devant nous en plein travail, communiqués officiels de l'entreprise dont nous sommes sommés de prendre connaissance, car jamais nous ne pouvons savoir à l'avance s'ils vont nous concerner ou non.

Toutes les preuves sont réunies. Clara doit tomber.
Mais elle ne tombe pas.

Elle est dans son box. Elle travaille.

Sa face asymétrique est un océan secoué d'ondes insensées. Ceux qui la connaissent bien savent que ces vibrations musculaires qui lui déforment le visage ne sont pas que des

spasmes, mais qu'ils sont souvent la traduction d'émotions que nous ressentons tous dans un langage facial que nous ignorons. Pour n'importe quel autre travaillant en revanche, le visage de Clara demeure une énigme dont on se détourne bien vite, convaincu de l'absurdité, car devant les captures vidéos qui nous montrent des océans, personne ne perd du temps à chercher quel sentiment une vaguelette symbolise, ni quel message une lame d'écume veut faire passer. C'est un océan, une vaguelette, ou de l'écume. C'est tout. Et pour quiconque n'appartient pas à notre guilde, les océans et le visage de Clara ne signifient rien. Ils sont juste là, productions mystérieuses d'une nature qui l'est tout autant.

Il est **06h47**, et le polygone discret en orbite autour des informations vérifiées est si imposant qu'il commence à attirer d'autres éléments flous. Il irradie, et projette autour de lui un nuage pointilliste. Parfois, l'une de ces particules s'échappe et rejoint un autre écran, sur un autre poste. Il se divise et les parties ainsi créées se divisent à leur tour pour former un épais nuage de rumeur volatile, courant sur les réseaux, multiplié et fondu dans les interprétations particulières de l'info-système où il évolue.

Nous aimons les histoires.

Et les rumeurs sont de toutes les histoires les plus réjouissantes car contrairement aux informations vérifiées, elle peuvent prendre la forme que nous voulons, malléables et dociles, parfois répondre à nos malheureuses attentes, d'autres fois se changer en guide immatériel qui nous prend par la main et nous emmène vers des terres d'espérance, où nous oublions que cette construction rassurante, c'est nous-mêmes qui l'avons créée, pour ne plus être cernés par la rigueur désespérante de l'information sûre et exacte.

Clara attend.

Elle est absorbée par sa tâche et tente de fermer sans les lire tous les messages du canal général qui s'affichent et qui développent chacun une nouvelle théorie qui pourrait expliquer que l'entreprise n'a pas encore engagé sa procédure de licenciement.

Didier se réjouit.

Puisque l'annonce ne vient pas, il gagne du temps, et dispose d'autant plus de liberté d'action qui ne soit fouettée par l'urgence pour mener à bien son impossible entreprise.

A **07h06**, il ouvre un canal privé avec Hick.

[chan#W889]Didier : Hick, le temps presse.

[chan#W889]Hick : Ca dépend pour qui.

[chan#W889]Didier : Pour nous tous. Et pour Clara.

[chan#W889]Hick : Clara aimerait que le temps s'arrête, je pense. Pas qu'il presse.

[chan#W889]Didier : Ca la concerne aussi. J'ai un plan.

Silence sur l'écran.

Hick attend.

[chan#W889]Didier : C'est aujourd'hui que tout doit se résoudre, tu le sais.

[chan#W889]Didier : Toi aussi tu es en danger.

[chan#W889]Hick : Je sais.

[chan#W889]Didier : J'ai expliqué à Véra la manière de procéder. Il faudra que tu la rejoignes quand je te le dirai, et vous partirez.

[chan#W889]Hick : On partira où ?

[chan#W889]Hick : Qu'est-ce que tu racontes ?

[chan#W889]Didier : Elle t'expliquera quand tu seras avec elle.

[chan#W889]Didier : Et quand tu seras avec elle, tu comprendras aussi à quel point c'est urgent.

[chan#W889]Hick : Didier, pour que j'accepte de vous suivre, il faut que j'en sache plus.

[chan#W889]Didier : Tu vas mourir si tu restes là à attendre.

[chan#W889]Didier : Qu'est-ce que tu as besoin de savoir de plus ?

Silence à nouveau.

Hick réfléchit, très vite, et donc peu.

Les rumeurs, il les connaît aussi. Surtout celles qui le concernent, et qui prétendent qu'il n'est pas plus un Mercenaire Rouge que Josh McGuillick. Qu'il n'est même rien en fait. Un simple épouvantail brandi par une guilde maligne mais faible. Une cible inoffensive et facile. Un remplaçant comme un autre qui mérite le même sort qu'un autre.

Quand tombera l'annonce du licenciement de Clara, dans quelques secondes, ou dans quelques heures, ce sera le signal évident de l'ouverture de la chasse, car le rapport du dénommé Jubh, sans aucun doute possible, mettra en avant les liens qui unissent les membres de notre guilda, et faisant éclater son anonymat, décidera d'un gibier tout désigné pour tous les autres groupes du bureau.

[chan#W889]Hick : Quand est-ce que ça se passera ?

[chan#W889]Didier : Bientôt. Attends mon signal.

[chan#W889]Didier : Et tiens-toi prêt.

[chan#W889]Didier : Nous serons tous en danger, alors nous pourrions pas tous nous protéger.

[chan#W889]Didier : Tu dois pouvoir tenir seul quelques minutes.

[chan#W889]Hick : Sans arme ?

[chan#W889]Didier : Sans arme.

Didier referme le canal en espérant que Hick ne changera pas d'avis.

Certains travailleurs parfois, surtout les plus jeunes, refusent de combattre et se laissent défaire. Pas nécessairement parce qu'ils sont faibles et considèrent qu'ils n'ont aucune chance, mais parce que devant leur premier affrontement, ils commencent à se représenter ce que sera leur vie ici, jusqu'à la fin : une longue série d'affrontements pour la survie. C'est cette perspective noire qui les accable et les fait renoncer, écoeurés à l'idée de ne jamais connaître autre chose que la peur d'être en vie.

Mais Hick n'est pas jeune. Et s'il n'a pas renoncé devant la machine éducatrice, alors peut-être ne renoncera-t-il pas devant des êtres de chair et d'os, comme lui. Pas plus intelligents ni plus robustes que lui. Hick est têtu, et arrogant. Et ces deux défauts deviendront peut-être aujourd'hui des atouts pour notre guilda.

A **07h54**, le crépitement apaisant des claviers s'arrête. Le bureau s'éteint, même si la lumière du soleil invisible continue de l'irradier.

Un message exceptionnel apparaît sur nos écrans, et ce message rend officielle et publique la honte que Clara éprouvait déjà dans chaque atome de son corps depuis hier.

Message exceptionnel - licenciement de personnel

A la lumière des éléments transmis par les représentants du dénommé « Jubh », l'entreprise est en mesure de rendre son jugement concernant les faits qui se sont déroulés il y a huit mois à la nano-cantine de l'étage 122.

Comme l'exige notre code juridique, toutes les pièces à conviction apportées par la défense seront consultables sur le réseau global dès la prochaine pause de 08h00 AM.

Ces éléments mettent directement en accusation, et de manière formelle, un travailleur de cet étage et l'entreprise applique dès maintenant la sanction prévue par notre code du travail.

Personnel licencié :

Nom : « Clara »

Emplacement : Box 82 – secteur F2

Motif(s) : homicide involontaire (art. 8), pratiques chirurgicales illégales mettant en danger la vie d'autrui et de lui-même (art. 472).

L'employé désigné ci-dessus ne travaille plus pour l'entreprise, ni pour aucune autre, à compter de la réception de ce message. En conséquence, celui-ci est prié de libérer son box et de se rendre sans délai à la porte des Hairaches.

Fin de message

Le bureau jubile et tremble.

Nous tremblons seulement, car bien que nous l'ayons déjà ressenti, nous ne pouvons cette fois partager complètement le sentiment qui transperce les travailleurs de l'étage.

C'est le même à chaque fois qu'un employé est licencié. Un sentiment d'honneur, et de fierté. L'immense satisfaction de n'être pas lui, et d'avoir su être plus valeureux pour conserver notre emploi plus longtemps que lui. Car plus des employés sont renvoyés, plus notre valeur s'en trouve renforcée.

C'est l'épouvantable mathématique du bureau, qui nous empêche d'éprouver de la pitié, et nous oblige à nous réjouir du malheur d'un autre que nous.

C'est notre seul repère dans ce monde mouvant où la fierté se cache et demeure trop souvent inaccessible. Car si personne n'était jamais puni pour ses fautes, comment pourrions-nous savoir que nous sommes récompensés pour nos victoires ? Notre victoire permanente, c'est le simple fait d'être là. Et pas dans la rue.

Nous ne paniquons pas, mais comprenons tous que maintenant, à **07h56**, la journée vient de commencer. La dernière journée de notre guild.

Personne ne dit rien sur notre réseau fermé. Aucune colonne funéraire ne barre nos écrans. Aucun message à destination de Clara dont nous savons qu'elle ne regarde déjà plus les données descriptives d'un monde dont elle vient d'être exclue.

Il reste 4 minutes avant la pause, et Didier espère qu'il pourra intercepter sa collègue à temps, lui serrer le bras avant qu'elle n'atteigne la porte des Hairaches pour y disparaître, espère aussi qu'elle n'aura pas l'idée de devancer la sentence et attendra 8h00 pour sortir de son box.

Mais le visage déformé de Clara avance déjà au-dessus de la moquette bleue du bureau.

Elle est absente, et elle est là, pénétrée du double-statut que seuls acquièrent les travailleurs licenciés, pendant les quelques minutes de marche qui les séparent de la porte des Hairaches.

Quand on est licencié, on se lève, et on avance droit vers notre fin, fantôme semblable à ceux qui défilent derrière les baies vitrées, en chute libre et sereine au milieu d'éclats de verre immobiles.

Aucune force armée ne vient vous sortir de votre box. Aucun représentant de l'entreprise ne vient vous signifier personnellement votre renvoi. Quand on est licencié, on prend ses responsabilités de la même manière qu'on les a prises pendant les mois ou les années que l'on

a passés à travailler, pour ne pas qu'un déshonneur plus grand s'ajoute à celui, déjà insurmontable, qu'on endure.

Clara se tient droite et avance, scrutée par les dizaines de caméras de surveillance des travailleurs qui diffusent en direct sur le réseau global les images cathartiques de son dernier parcours.

Il est **07h59** quand elle atteint le secteur A1, et marque une pause devant la porte des Hairaches dont le voyant d'exclusion clignote comme le reflet luisant d'un sabre prêt à s'abattre sur sa nuque. Elle se retourne et observe une dernière fois les allées rectilignes du bureau, cette moquette usée, ces box blindés, et l'alignement tubulaire des néons éteints qui lui ont servi de ciel pendant toutes ces années.

Au même moment, Didier a la main posée sur la poignée de la porte de son box, les muscles tendus, l'œil vissé sur l'horloge de son écran qui égraine les dernières secondes avant l'heure de la pause. S'il avait le temps de penser à autre chose qu'à l'enchaînement de mouvements qui le jettera dehors à 8h00 exactement pour s'élancer vers la porte des Hairaches, il regretterait de n'avoir pas prévenu Clara plus tôt, de ne l'avoir pas tenue au courant du plan qui pouvait tous les sauver aujourd'hui. Mais c'est dans un autre univers probable que se déroule cette scène, où Clara reste assise dans son fauteuil quand apparaît l'annonce de son licenciement, et que ses traits impossibles dessinent ce que nous savons reconnaître comme un sourire. C'est dans une autre réalité qu'elle a été prévenue par Didier qu'il ne lui est pas nécessaire de marcher vers la rue mais qu'il existe une autre issue à sa vie déjà effacée des mémoires synthétiques de l'entreprise. Et c'est aussi dans un autre espace-temps que Didier n'a pas besoin de s'élancer dans les couloirs du bureau quand son horloge enfin indique **08h00**.

Le bureau explose.

La bataille inévitable que nous avions crainte débute sur une monstrueuse détonation qui vient du secteur K et résonne dans tout le bureau.

Didier plonge dans les couloirs et ne prend pas le temps de réfléchir à l'origine des volutes de fumée qui s'élèvent du fond des allées qu'il dépasse à toute allure. Des box s'ouvrent, crachant des travailleurs furieux ou des projectiles mortels qui fusent autour de lui. Il exécute de large mouvements des bras tout en courant, et croit parfois toucher les corps anonymes de collègues qui se jettent sur lui. Les corps tombent, il les enjambe. Les cloisons vacillent, il les évite. Rien ne peut le détourner de sa course effrénée vers Clara dont il a perdu le contact visuel depuis qu'il a quitté la proximité de son écran. Des cris montent dans le secteur K – le secteur de Théodore – d'autres dans le secteur M3 - celui des toilettes collectives - d'autres aussi du côté Ouest du bureau, où pourtant jamais aucune attaque n'a été engagée depuis qu'il est sous le contrôle des Mercenaires Rouges.

Mais aujourd'hui est un jour unique, celui du grand affrontement, et les rapports de force qui se dessineront à la fin de cette journée modèleront le bureau selon un nouvel équilibre thermodynamique engendré par l'issue de tous les combats en cours. Car avant l'équilibre, il faut le chaos, et l'écrasement des forces par d'autres plus puissantes, ou plus chanceuses. Et tous les travailleurs sont invités à ce bouleversement, ou condamnés à être brisés s'ils restent à l'écart.

Didier tourne à l'angle des secteurs E2 et F2, et fait face à l'allée centrale du bureau, celle qui mène tout droit à la porte des Hairaches. Il peut la voir, ouverte, à une cinquantaine de mètres

de lui, et voir aussi Clara qui s'y engouffre lentement. Il continue à courir mais renonce à crier tant le vacarme autour de lui est assourdissant et efface tous les mots, et toutes les pensées. Didier ne pense plus, il court. Droit vers la porte qui a dévoilé une alcôve de métal, à taille humaine, premier et dernier véhicule de tout travaillant qui renonce à mourir dans l'exercice de ses fonctions, source de vie et d'espoir pour ceux qui en sortent, de mort et de honte pour ceux qui y entrent.

Clara est dans l'alcôve, sarcophage mâle et sombre au fond duquel elle semble déjà morte. Elle pivote sur elle-même et fait face au bureau, à son allée principale, et à Didier, qui continue de courir et se met à hurler.

- N'y va pas ! N'y va pas !

Une détonation encore plus puissante que les précédentes fait trembler tout l'étage. Le souffle se propage dans l'air climatisé, transperce les cloisons en faisant se percuter les atomes contre les atomes, et jette au sol tout ce qui n'y est pas solidement fixé.

Didier sent ses pieds se décoller de la moquette usée, ses jambes mues par un mouvement automatique continuer à s'agiter comme s'il pouvait encore courir. Il accélère, porté par le souffle de l'explosion, à quelques centimètres au dessus du sol, puis retombe lourdement et ne parvient pas à conserver son équilibre. Il roule sur la moquette et pense à sa caméra, logée dans la poche de sa veste. Est-ce qu'elle va résister au choc ?

Il est sur le ventre, écroulé au sol, ses mains qui palpent frénétiquement sa veste à la recherche de son appareil d'enregistrement vidéo, qu'elles trouvent, et extraient dans la seconde pour le braquer sur la porte des Hairaches, et sur Clara.

Didier crie à nouveau – N'y va pas ! – tout en pressant le bouton REC de sa caméra et en vérifiant dans son viseur que la netteté est acceptable.

L'image est floue. Il lui faut quelques dixièmes de seconde pour être corrigée par l'optique automatique de l'appareil. Et Clara apparaît, resplendissante au milieu d'un ciel de grains numériques qui vibrent du gris foncé au noir. Elle ne regarde pas Didier. Elle regarde l'objectif, et la structure de son visage inhumain se déforme pour laisser apparaître ce que nous savons reconnaître comme étant un sourire.

- N'y va pas !

Didier hurle en direction de son viseur, pourtant allongé à environ cinq mètres de sa collègue, sombre silhouette moulée de noir dans un dernier recoin d'ombre.

Mais Clara ne se défait pas de son sourire singulier et sort un objet de sa poche, tandis que tout autour, la fumée et le bruit ne cessent d'augmenter.

Elle continue de fixer l'objectif et plante dans sa gorge son coupe-papier, à l'endroit exact de son artère carotide qu'elle sectionne du même geste. Depuis si longtemps qu'elle étudie l'anatomie humaine, et pratique la chirurgie, comment aurait-elle pu la manquer ?

Tout en hurlant à un niveau sonore bien inférieur au vacarme ambiant, Didier regrette que Clara ne soit pas aussi stupide que Théodore, pour échouer comme lui, et survivre au moins quelques minutes de plus. Il tente de se relever tandis que sa main droite maintient la caméra de manière à ce que le cadre ne quitte pas Clara.

Elle enregistre au rythme de 30 images par seconde son mouvement suivant, comme elle retire le coupe-papier de sa gorge, et qu'un jet de sang s'échappe de la plaie et asperge le montant de l'alcôve métallique selon le rythme précis des battements de son cœur. Puis elle enregistre aussi la trajectoire millimétrée de l'outil qui fait un arc de cercle parfait pour

achever sa course de l'autre côté du cou, perçant la peau, et derrière, l'autre artère encore intacte.

Clara sourit toujours quand ses genoux faiblissent et qu'elle se heurte malgré elle à la cloison sur sa droite, perdant plus de sang qu'il n'est déjà possible de le supporter. Et elle sourit encore quand le montant coulissant de la porte des Hairaches se referme sur son image condamnée.

Il est **08h05**, et jusqu'à **08h06**, Didier n'entend plus autour de lui la furie qui se déchaîne, les box qui éclatent et les travailleurs trucidés qui hurlent avant de s'étrangler dans leur propre impuissance.

Un objet sphérique roule sur la moquette et s'arrête devant lui.
Il s'étonne de ne pas prendre le temps de le considérer et s'en saisit immédiatement pour le jeter dans le couloir latéral.

Une grenade.

Elle explose au milieu du secteur A5, déclenchant une surenchère de grondements sourds suivis de cris horrifiés.

Didier se relève, coupe sa caméra, et observe rapidement les alentours.

La fumée a presque envahi la totalité du secteur. Il faut bouger. Ne pas rester ici une cible aussi facile. Plus rien ne compte aujourd'hui, plus de guildes ni de stratégies, de protections ou d'accords. Dans un chaos pareil, la règle semble évidente : tous les travailleurs qui ne sauront pas survivre périront.

Didier range sa caméra, réfléchit une demi-seconde, et bondit à nouveau dans l'allée centrale en direction du secteur K.

Le bureau est méconnaissable.

Les portes ouvertes des box perturbent sa progression tandis qu'une fumée épaisse et étouffante se propage à partir de nombreux foyers actifs.

Le feu a commencé à prendre dans certains box, et la moquette synthétique flambe lentement à proximité de cadavres calcinés de travailleurs dont les causes de la mort restent aussi obscures que la fumée qui s'en dégage.

Didier court aussi vite qu'il peut, enjambe les morts et les blessés vindicatifs, ramasse tout ce qu'il trouve, armes, projectiles, dont il se sépare quelques mètres plus loin, soit parce qu'il en a épuisé les munitions, soit parce qu'il les a jeté en direction de silhouettes furtives menaçant de l'abattre.

Il tourne à l'angle du secteur K et des salles collectives du secteur M et arrive, à **08h08**, près du box de Théodore.

L'allée semble calme, mais Didier peut apercevoir un pan de grillage qui dépasse de la cloison nord du box de son collègue. C'est un toit qui le recouvre, typiquement le genre de protection qu'on active pour se protéger des jets de grenade.

Didier en conclut que Théodore a dû prendre peur suite à l'explosion de 8 heures, ou bien qu'il a vraiment été attaqué, et cette attaque, peut-être, est toujours en cours.

Il scrute les box adjacents, et en effet, posée sur une cloison d'une des salles collectives qui font face au box de Théodore, il remarque une caméra miniature en mouvement. Chanceux, Didier est arrivé ici entre deux vagues. Les assaillants doivent recharger leurs armes, ou réfléchir à un nouveau plan pour s'emparer du box convoité. Il faut donc agir immédiatement, avant le prochain assaut.

- Théodore ! C'est Didier ! Ouvre la porte dans 5 secondes !

L'endroit est calme, et la voix de Didier est puissante. A moins d'avoir les tympans détruits par le souffle d'une grenade qui aurait explosé trop près de lui, il ne peut pas ne pas l'avoir entendu.

Quoi qu'il en soit, c'est un risque à prendre, puisque les statistiques, bien que calculées approximativement par un simple humain, sont favorables. Elles ne le seront plus dans une minute, et ces cinq secondes offertes à l'ennemi sont peut-être même de trop.

Didier s'élance dans le couloir, suivi de l'œil par la caméra miniature posée en face. Il se jette contre la porte du box de Théodore et un craquement bruyant lui fait instantanément comprendre qu'il a dû se déboîter l'épaule droite au moment où il s'est écrasé sur le montant toujours verrouillé.

- Merde, Théodore ! Ouvre ! C'est Didier !

La caméra miniature du box d'en face se fige, et une forme sombre apparaît à côté d'elle, par dessus la cloison blindée.

Le bruit du verrou électronique retentit et Didier n'attend pas que Théodore ouvre la porte pour se saisir lui-même de la poignée et se jeter à l'intérieur du box, plongeant pour esquiver les plombs que le fusil d'en face propulse dans toutes les directions.

Didier s'écroule sur le sol et il peut entendre les projectiles mortels rebondir sur le titane fortifié de la porte désormais refermée.

- Vraiment, je suis désolé, Didier, dit Théodore. Mais je croyais que c'était un piège. Tu sais, il font des trucs comme ça, maintenant. Des appareils qui imitent les voix.

- Alors pourquoi tu m'as laissé entrer, abruti, dit Didier en se relevant, faisant craquer son épaule pour la remettre en place.

- Ben je sais pas. Ça imite pas aussi bien quand même... Je crois.

Didier n'écoute même pas la justification de son collègue et se dirige immédiatement vers son ordinateur pour voir l'heure – **08h10** – et ouvrir un canal privé avec Véra.

[chan#X33374]Théodore : C'est Didier. Je suis sur le poste de Théodore. Tu vas bien ?

Une dizaine d'interminables secondes passent.

Théodore s'approche et lit par dessus l'épaule de Didier.

- Qu'est-ce qui se passe, Didier, demande-t-il. Pourquoi tout le monde s'entre-tue ?

- Je me souvenais plus à quel point tu étais laid depuis cette opération, répond calmement Didier.

[chan#X33374]Véra : Ca va. J'ai mis le grillage mais on dirait que personne ne s'intéresse à mon box.

Didier fronce les sourcils et marque un temps d'arrêt pour calculer rapidement et grossièrement les probabilités qu'une telle réponse apparaisse.

Aujourd'hui, tout le monde s'intéresse à tous les box. Si celui de Véra n'est pas attaqué, cela porte les statistiques à une mesure approximative de :

95% - Le box de Véra a été pris et un autre travaillant a répondu.

4% - Le box de Véra n'a, par miracle, effectivement pas été attaqué.

1% - Autre solution très improbable.

- Théodore, dit-il. Est-ce que tu peux reculer ? Je voudrais poser une question personnelle à Véra.

Théodore ouvre de grands yeux hagards, fait une moue de dépit, mais finit par reculer pour vérifier que le grillage est fixé assez solidement aux cloisons. A son air grave, Didier comprend qu'il est très vexé, mais il s'en moque et tape sur le clavier.

[chan#X33374]Théodore : J'ai besoin de savoir si c'est bien toi, Véra.

[chan#X33374]Théodore : Alors tu vas juste répondre à une question :

[chan#X33374]Théodore : Qu'est-ce que tu as dans le ventre ?

Théodore sifflote, les mains jointes dans le dos, pour signifier son agacement. Il est appuyé contre l'une de ses cloisons et ne quitte pas Didier des yeux, attendant que celui-ci lui jette un coup d'œil et prenne conscience qu'il désapprouve cette situation.

Sans se départir de son calme, Didier bondit alors sur le bureau, et frappe violemment le grillage qui recouvre le box. Théodore sursaute, manque de tomber, mais a le temps de voir que le geste de Didier a eu pour effet de déloger une grenade armée qui venait d'être lancée sur eux, et qui menaçait d'exploser sur le grillage.

- Merde, fais gaffe, Théodore, crie Didier. Surveille ce box au lieu de rêvasser !

Théodore se redresse en essayant de rester digne, mais ne sait quoi répondre, et penaud, commence à scruter le grillage pendant que Didier s'assied à nouveau devant l'écran. La réponse de Véra est apparue.

Il est **08h12**.

[chan#X33374]Véra : Un travaillant.

[chan#X33374]Théodore : Bien.

[chan#X33374]Théodore : J'ai juste le temps de retourner à mon box.

[chan#X33374]Théodore : Reste en ligne. On va régler les derniers détails, et on part à 09h00 AM.

[chan#X33374]Véra : Pendant nos heures de travail...

[chan#X33374]Théodore : Oui.

[chan#X33374]Véra : De toute façon...

[chan#X33374]Véra : D'accord.

Didier attend quelques secondes devant l'écran, pour être certain que toutes les lignes de cette discussion coupable ont complètement disparu.

Puis il se lève et se dirige vers la porte.

- Ils n'attaqueront plus maintenant, dit-il à Théodore. Ils ne peuvent pas rester dans les salles collectives après la pause. Mais l'attaque n'est pas terminée. Je reviendrai à la pause de 11h15 et on tiendra le coup. Si on survit à cette journée, alors tout changera. Il faut tenir, Théodore. Tu comprends ?

Théodore prend un air sérieux, et subitement, il paraît beaucoup moins ridicule qu'en temps normal. Didier attribue cette impression au fait qu'il est appuyé sur une cloison, et donc que son corps déséquilibré n'a pas besoin d'être en rotation pour tenir debout. Droit, le visage fermé, Théodore ressemble presque à un travaillant normal.

- Didier, dit Théodore. Qu'est-ce qui se passe au juste ? Ca n'est pas seulement nous. C'est tout le bureau qui s'entre-tue ? Pourquoi ?

- J'en sais rien, répond Didier. A tout à l'heure.

Il est **08h13** quand Didier ouvre promptement la porte du box et se jette dans les couloirs en courant. Quelques rafales de plomb fusent mais probablement surpris par la vitesse de Didier, les assaillants n'ont pas eu le temps de viser correctement et ça n'est que la porte blindée du box de Théodore qui encaisse de nouveaux dommages sans broncher.

L'état du bureau est encore plus catastrophique que quelques minutes plus tôt.

Une épaisse fumée recouvre maintenant plusieurs secteurs et ce sont des centaines de mètres carrés qui sont rendus aveugles.

Didier n'ose imaginer le chaos qui a dû régner dans ces parties du bureau, où la visibilité réduite à quelques centimètres a dû favoriser l'instinct contre la stratégie, la violence brutale contre les gestes prémédités.

Dans les couloirs partiellement calcinés, des cadavres sont étendus, et en quelques endroits, des flaques de sang coulent sous les portes fermées.

C'est la grande purge, pense Didier sans ralentir sa course, le jour d'une fin et d'un début, qui désignera à son terme qui aura eu assez de chance et de puissance pour mériter de diriger ces lieux pour les années à venir. C'est un jour de jugement, où tous les travaillants, sans exception, doivent répondre de leurs capacités et de leur courage.

Mais quand il atteint enfin le couloir du secteur U1, au milieu duquel son box blindé l'attend, visiblement intact malgré la bataille qui s'est déchaînée ici aussi, il pense que ce jour, au fond, n'est pas tellement différent des autres. Un simple changement d'échelle temporelle. Une concentration d'événements qui auraient eu lieu quoi qu'il en soit, d'une autre façon, dilués dans la frise morne des jours qui passent, mais dont l'aboutissement aurait mené au même nouvel équilibre thermodynamique. Des forces qui en écrasent d'autres. Des énergies qui se déplacent, et l'instauration d'un nouvel état, assez stable pour apporter une quiétude éphémère au bureau, jusqu'au prochain déséquilibre.

Il entre dans son box à **08h14**, verrouille la porte derrière lui, et s'assied immédiatement à son poste comme doivent aussi le faire tous les autres travaillants du bureau, assaillants et assaillis, membres de guildes ou mercenaires. Car dans quelques secondes, la pause est terminée, et il nous faut nous remettre au travail.

La machine de Didier ronfle et affiche à nouveau les rangées tridimensionnelles de données chiffrées et alphabétiques.

Les cours sont stables. L'économie est florissante. La croissance est exponentielle.

Des entreprises affichent leurs résultats, des montants astronomiques de bénéfices qui sont immédiatement et automatiquement réinjectés dans d'autres entreprises en faillite.
Des structures économiques enflent, d'autres vacillent, et s'écroulent.
Le monde moderne fonctionne.
A la perfection.
Et nous en sommes les témoins.

[chan#D415]Didier : Hick, il faut qu'on parle.
[chan#D415]Hick : Merde, Didier, qu'est-ce qui s'est passé ?
[chan#D415]Hick : J'ai essayé de vous joindre pendant toute la pause.
Personne n'a répondu. Où sont les autres ?
[chan#D415]Didier : Clara est partie.
[chan#D415]Didier : Les autres vont bien.
[chan#D415]Didier : Je crois.
[chan#D415]Didier : Et toi ?
[chan#D415]Hick : C'était dingue !
[chan#D415]Hick : Je sais pas combien ils étaient dehors.
[chan#D415]Hick : Je pense que j'en ai tué au moins 3.
[chan#D415]Hick : Ils me sont tombés dessus tous en même temps.
[chan#D415]Didier : Tout le monde est tombé sur tout le monde.
[chan#D415]Didier : Ca n'est pas seulement toi.
[chan#D415]Hick : Je m'en fous.
[chan#D415]Hick : A la prochaine pause, il faut m'aider.
[chan#D415]Hick : J'ai eu de la chance cette fois, mais ils ont l'air motivés.
[chan#D415]Hick : Je pourrai pas tenir 15 minutes de plus.
[chan#D415]Didier : Tu n'auras pas à le faire.
[chan#D415]Hick : Explique.
[chan#D415]Didier : On s'en va, Hick. Je connais un passage qui mène au toit. Dans 45 minutes, on le prend, et on retrouve Cily Vinière.
[chan#D415]Hick : Mais vous êtes complètement dingues ?!
[chan#D415]Didier : On n'a plus le choix, Hick. Soit on part, soit on se fait tuer ici.
[chan#D415]Hick : C'est n'importe quoi.
[chan#D415]Hick : Je quitterai pas mon box pendant mes heures de travail.
[chan#D415]Hick : Il en est hors de question.
[chan#D415]Hick : Je veux pas finir comme Clara.
[chan#D415]Didier : Mais merde, Hick ! Comment tu veux finir ?
[chan#D415]Didier : Déchiqueté par une grenade ?
[chan#D415]Didier : Ils arrêteront pas avant d'avoir ton box, tu comprends ça ?
[chan#D415]Didier : C'est fini ! Si on reste ici, on est morts !
[chan#D415]Hick : Si on quitte notre poste, on est morts.
[chan#D415]Didier : Peut-être pas ! Regarde les probabilités !
[chan#D415]Didier : On a une chance sur le toit. Infime, mais on a une chance.
[chan#D415]Didier : Ici, on n'en a aucune.

Didier est excédé, mais parvient à se contrôler. Hick est têtu, il le sait, mais tout n'est pas encore perdu.

Pourtant les secondes passent, sans réponse.

Il est **08h18**, et le temps presse.

Tout en attendant que Hick prenne une décision, Didier envisage l'hypothèse d'un refus et fait machinalement tourner son outil statistique personnel. Pas sa machine, mais son cerveau, car ce genre de calcul doit rester secret, et aucune machine du réseau global ne doit y avoir accès.

Un instant, l'idée l'effleure que les machines ont peut-être aussi accès au cerveau des travailleurs, et qu'elles peuvent surveiller ce genre de réflexions, amas de données qui s'affichent peut-être sur les écrans que d'autres travailleurs surveillent. Peut-être même sur nos propres écrans, chacun surveillant tout le monde sans en avoir conscience, visitant un réseau global qui ne serait autre que la somme de toutes nos pensées, traduites, et reliées entre elles.

Après tout, pourquoi pas ? Notre esprit est tellement rudimentaire comparé aux systèmes que le monde moderne est parvenu à mettre au point. En quoi cela constituerait-il une difficulté pour les machines de les observer et de les comprendre ? On raconte bien que nos ondes cérébrales s'échappent de notre boîte crânienne et irradient quelques centimètres d'air autour de nos têtes. Et si en plus des caméras qui nous observent, d'autres types de capteurs sont aussi intégrés à nos box, et écoutent nos pensées, les analysent et les diffusent ?

Un autre calcul statistique se lance alors dans l'esprit de Didier.

Si les machines connaissent son plan, alors pourquoi est-il encore là à tenter de le mener à bien ? Pourquoi aucune annonce de licenciement n'est apparue sur nos écrans pour le jeter hors du bureau ?

A **99,9%**, une probabilité s'impose : fournir maintenant la preuve que Didier manigance quelque chose pousserait les machines à révéler qu'elles surveillent nos esprits. Or si cette réalité n'a pas été rendue publique jusqu'à maintenant, il n'y a aucune raison pour qu'elle le soit jamais.

Si les machines nous surveillent, alors elles se chargeront des fuyards quand ils seront sur le toit, pris en flagrant délit. Pas avant.

[chan#D415]Hick : Et les autres ?

[chan#D415]Hick : Ils sont d'accord ?

[chan#D415]Didier : Tous.

Hick est en train de craquer. Didier en est persuadé.

Cela ne fait pas si longtemps qu'il est sorti de la nurserie collective. Et les lois statistiques s'imposent encore en lui comme les seules lois dignes de confiance. L'instinct de survie ne l'a pas encore dévoré. Les faibles probabilités réalisées contre toute attente n'ont pas encore fait trembler sa foi en les nombres. S'il respecte la logique, il va accepter.

[chan#D415]Hick : Pas moi.

[chan#D415]Hick : Faites ce que vous voulez, mais moi je travaille jusqu'à 11h15.

[chan#D415]Hick : Si vous êtes encore là à cette heure, alors je vous suivrai.

[chan#D415]Didier : Ok.

[chan#D415]Didier : Je te recontacte.

Les faibles probabilités réalisées contre toute attente.

Didier, une fois de plus, en fait la cinglante expérience.

Si les statistiques n'apportent jamais de complète certitude, et que les taux flirtent toujours avec la barre théorique des **99,999999%**, c'est qu'il demeure toujours une possibilité pour que rien ne se réalise comme prévu. Et cette possibilité peu probable, aujourd'hui, a tendance à beaucoup trop se répéter.

Didier ne songe même pas à modifier son plan, et se refuse même à envisager que Théodore puisse remplacer Hick dans l'équipe qui montera sur le toit. On peut jouer avec les

statistiques, mais faire confiance à Théodore, ça n'est plus du jeu, c'est du suicide. Et malgré le désir de mort qui l'envahit maintenant, sa fierté lui interdit malgré tout que cette mort soit due à une idiotie de son collègue tournoyant.

Il ouvre un canal privé avec Véra.

[chan#SQ8837]Didier : Changement de programme. On part à 11h15 AM.

[chan#SQ8837]Véra : Ah.

[chan#SQ8837]Didier : Hick refuse de partir en dehors du temps de pause.

[chan#SQ8837]Véra : Je comprends.

[chan#SQ8837]Didier : Tiens-toi prête à 11h18 AM.

[chan#SQ8837]Didier : Le temps qu'il te rejoigne.

[chan#SQ8837]Véra : Didier ?

[chan#SQ8837]Didier : Oui ?

[chan#SQ8837]Véra : Et Théodore ? Tu n'as pas parlé de Théodore.

[chan#SQ8837]Didier : Je m'occupe de Théodore.

[chan#SQ8837]Didier : Contente-toi d'attendre Hick. Donne-lui le plan du secteur Z.

[chan#SQ8837]Didier : Et foncez sans vous retourner.

[chan#SQ8837]Véra : Bien.

L'horloge des écrans des travailleurs indique **08h27**.

Le bureau a retrouvé son calme habituel, mais comme souvent, c'est un calme qui cache une violence invisible, l'immobilité apparente d'un arc bandé qu'une énergie de mort recouvre, du manche à la corde, jusqu'à la flèche impassible dans laquelle toute la puissance du dispositif va être injectée pour changer un objet nu et inutile en instrument meurtrier.

Dans ce bureau, tout autour de nous, il y a des travailleurs qui sont des manches, d'autres des cordes, et d'autres encore des flèches, au repos en ce moment, mais qui dans 2 heures et 48 minutes se gorgeront d'énergie pour être propulsés sur des employés-cibles.

Il n'y a aucune raison, statistique ou logique, pour que la bataille engagée à 8h00 ne se poursuive pas à 11h15.

Nous sommes des travailleurs. Et un travailleur achève son travail.

Il ne laisse pas un dossier en plan. Il n'interrompt pas sa besogne. Il met tout en œuvre pour que sa tâche soit accomplie. A 11h15, le bureau explosera à nouveau. L'infime probabilité pour qu'une certitude n'en soit pas une menace cette prévision, mais après tout, s'il ne se passe rien, et que personne n'attaque personne, alors cela ne fera que faciliter le plan de Didier. Donc dans tous les cas, la stratégie est la bonne.

[chan#M256]Didier : Théodore, je te rejoins à 11h15.

[chan#M256]Didier : Je te préviens que si la porte de ton box n'est pas ouverte, j'entre de force et je te tue de mes propres mains.

[chan#M256]Théodore : Ca va, ça va. Elle sera ouverte.

C'est l'option la plus sage.

Etre aux côtés de Théodore pendant l'attaque est la meilleure garantie pour qu'il ne fasse pas tout échouer.

Hick saura rejoindre Véra et la protéger jusqu'au secteur Z.

C'est un bon garçon, pense Didier. C'est pour ça qu'il l'a choisi.

Le canal privé de la guilde est muet.

Et si rien ne s'affiche sur [chan#9926], c'est parce que personne ne veut aborder le sujet de la disparition de Clara. Mais tout le monde y pense, regrette la perte d'une si brillante soigneuse, et se réjouit de ne pas avoir été désigné comme responsable par la contre-enquête du dénommé Jubh.

A l'exception de Didier, qui a vu Clara s'égorger avant de disparaître, nous frémissons en nous imaginant le lieu de cauchemar dans lequel nous pensons qu'elle vient d'atterrir. Que fait-elle en ce moment ? Comment peut-elle supporter la honte de ne plus avoir d'emploi ? Est-ce qu'elle s'est allongée sur le sol, au bas des tours, et qu'elle attend, à demi-morte, toute action désormais stérile, toute pensée inutile, chaque seconde de sa vie écrasée du poids du déshonneur ? Ou bien marche-t-elle, sans but, sans abri, droit devant elle, dans la rue, et continuera à marcher jusqu'à ce qu'elle meurt d'épuisement ? Ne pas parler ensemble de Clara, c'est nous épargner la représentation d'hypothèses encore plus terribles, dont nous ne saurons jamais laquelle aura été la bonne.

Et nous travaillons, essayons de ne pas penser à Clara, de ne pas penser à la rue, et surtout de ne pas penser au déferlement de violence qui éclatera bientôt.

*Ne pas faire de vague,
ne pas faire de bruit,
rester discret,
renoncer,
faire preuve d'abnégation,
faire preuve de calme,
garder son sang froid,
ne pas s'imposer, ne pas prendre de risque,
attendre et s'effacer,
ne pas attirer l'attention,
ne pas parler, ne pas se plaindre,
ne pas connaître, ne pas savoir,
ne pas entendre, ne pas être vu,
étouffer le chat,
travailler.*

Mais malgré la puissance de ce mantra apaisant, et l'application que nous mettons à le réciter, aucun travaillant ne peut se concentrer assez pour oublier, à **11h10**, que le compte à rebours a commencé, que les allées vont à nouveau rugir, et que peut-être, l'un d'entre nous s'apprête à vivre son dernier quart d'heure.

L'entreprise s'en apercevra, et elle nous reprochera ce manque d'inattention de quelques minutes, mais ces remarques n'apparaîtront que demain sur le fil d'actualités personnalisées, et si nous sommes en mesure de les lire, cela sera la preuve que nous sommes encore en vie, et cette seule réalité nous suffira pour encaisser la honte d'avoir perdu temporairement de notre efficacité au travail.

[chan#F5933]Didier : Hick, tiens-toi prêt.

[chan#F5933]Didier : Tu sors de ton box, et tu rejoins Véra.

[chan#F5933]Didier : Elle te dira quoi faire ensuite.

[chan#F5933]Hick : Ok.

Didier se lève, regarde disparaître cette dernière conversation tout en se demandant si c'est la dernière fois qu'il tape sur un clavier. Si tout se passe bien, oui.

Il se saisit de la tasse fumante posée sur son bureau et boit une dernière gorgée de café.

Puis il marche lentement vers la porte de son box, et pose sa main sur la poignée.

Il est **11h11**. La pause a lieu dans 4 minutes.

Il ouvre la porte sans faire aucun bruit et sort dans le couloir en retenant sa respiration.

Il se tient debout au milieu de l'allée vide et attend quelques secondes.

Devant lui, après la première intersection, les secteurs T et S, non loin de la baie Est, sont baignés de la lueur bleue du matin qui commence à virer vers les tons gris-blanc du milieu de journée.

Il ne se passe rien. Et aucun bruit non plus ne lui parvient.

Les feux en activité quand il est rentré il y a moins de trois heures ont eu le temps de s'éteindre d'eux mêmes, castrés sur les matériaux en partie ignifugés du bureau.

Mais surtout, il ne se passe rien.

L'entreprise ne lui fait aucune remarque. Aucune voix ne retentit pour le sommer de retourner dans son box. Il est seul, dans les couloirs du bureau, en dehors de ses quinze minutes de pause, et comme il l'avait imaginé, il ne se passe rien.

Il sourit et s'élance d'une marche rapide vers le secteur K qu'il atteint à **11h14**.

Durant tout son trajet, il s'est efforcé de calculer mentalement le nombre de secondes exactement écoulées.

S'il ne s'est pas trompé, il reste 20 secondes avant la pause quand il pose sa main sur la poignée de la porte du box de Théodore.

Au même moment, Hick remonte le col de sa tunique pourpre, imaginant que cette épaisseur de tissu protégera son visage contre les projectiles les moins dangereux, et se saisit aussi de la poignée de sa porte.

Combien d'ennemis font de même derrière cette cloison ? Et combien d'autres ont déjà escaladé les parois de leur box pour mettre en joue sa position ? Combien enfin vont venir en renfort dans les 10 premières secondes de l'attaque ?

Hick se dit qu'au fond, la fuite n'est peut-être pas une si mauvaise solution. Mais que faire ensuite ?

Trop tard. Il n'a pas le temps d'y penser car déjà, une explosion retentit au loin.

C'est la pause.

Il serre les dents et bondit au dehors sous les projectiles aéropulsés, les balles et les hameçons paralysants qui fusent en tous sens.

Didier jette une grenade fumigène dans le couloir et pénètre dans le box de Théodore dont il se doutait que la porte était déjà ouverte.

Théodore sursaute, de grands yeux ouverts sur cette incompatibilité temporelle.

- Mais... balbutie-t-il. Comment tu as fait pour arriver si vite ?

- J'ai couru, répond simplement Didier. Ôte ce grillage, il faut qu'on puisse répliquer.

- Mais on n'a pas d'armes, gémit Théodore.

Didier sort alors de sous sa veste deux revolvers et dévoile une ceinture de grenades aux diverses qualités. Il jette un revolver à Théodore que celui-ci rattrape difficilement et manque de perdre l'équilibre.

- Si tu savais comme ça me coûte de laisser ça entre tes mains, dit-il, mais j'ai pas le choix. Essaie juste de ne pas me tirer dessus.

Théodore paraît tétanisé par cette nouvelle responsabilité. Jamais il n'avait envisagé tenir un jour une arme à feu.

Notre guilde est, et a toujours été, une guilde de défense. Nous n'avons pas d'armes. Seulement nos mots, nos intellects, nos stratégies, et le blindage de nos box dans l'élaboration desquels nous engloutissons toutes nos économies au moment de la fenêtre commerciale annuelle. C'est cette politique qui nous a fait survivre jusqu'à maintenant. Nous ne sommes pas des combattants. Nous sommes des travailleurs.

- Si quoi que ce soit passe cette porte, dit Didier, tu tires. Et si quoi que ce soit tombe du dessus, tu le prends très vite et tu le jettes encore plus vite.

Il saute par-dessus le bureau de Théodore, enlève l'écran et le clavier qu'il pose sur le sol, puis pousse le meuble contre la cloison.

Recouvrant le bureau, un magma de bruits et de hurlements augmente en intensité. Le niveau sonore des explosions, coups de feu, chocs et cris est tel que le sol lui-même semble trembler, comme si l'étage entier venait de trouver sa fréquence de résonance et qu'il menaçait maintenant d'imploser de lui-même, réflexe de survie du bâtiment à son tour en danger.

Didier grimpe sur le bureau de Théodore et vide son chargeur par dessus la cloison sans même regarder où il tire. Il sort une boîte de balles de sa poche et recharge son arme alors que la réplique se fait déjà entendre, métal brûlant se fracassant sur le métal froid de la paroi blindée, à quelques centimètres de la tête de Didier, mais de l'autre côté.

- Merde, merde, dit Théodore. Il est quelle heure ?

Il est **11h17** et Hick atteint le box de Véra à toute allure.

Au moment où il hurle le nom de sa collègue, la porte s'ouvre et il s'engouffre à l'intérieur sans même remarquer que l'allée est relativement calme.

Il s'écroule sur le sol et pousse un soupir de soulagement.

Puis il pivote pour se mettre sur le dos, et se fige quand son regard se pose sur Véra.

Elle est totalement nue, debout devant lui, sa silhouette comme un habit de peau blanche, glabre et tendue, qui se détache sur la noirceur des cloisons.

Mais ça n'est pas la nudité qui pétrifie Hick, ni même le fait qu'aucun poil ne semble pousser sur cette peau parfaite. C'est ce ventre. Un ventre énorme, bombé et tombant. Un ventre impossible dont il s'imagine rapidement qu'il est le résultat d'une maladie inconnue que Véra a contractée. Un ventre qu'il croit voir bouger par moments, comme si les entrailles de Véra avaient une vie propre et frappaient à la porte de son corps comme les assaillants un peu plus tôt frappaient à celle de son box pour jouer avec ses nerfs.

- Ton... articule-t-il avec difficulté. Ton ventre...

- Ah, répond-t-elle. Didier ne t'a pas dit...

Elle va vers son bureau et ouvre un tiroir sans dire un mot de plus.

Le temps presse. Raconter comment elle a été fécondée, comment l'œuf issu de cette fécondation a grossi, comment il l'a faite vomir, puis déformée, pour qu'aujourd'hui son ventre soit cette immonde et lourde sphère qui lui pèse, raconter le jour où elle s'est rendue compte qu'elle ne pouvait plus enfiler sa combinaison, ou celui où elle a senti bouger à l'intérieur d'elle l'énorme chose qu'elle porte, raconter tout ça prendrait trop de temps. Et il y en a peu.

Elle sort du tiroir une feuille de papier qu'elle tend à Hick. Dessus, des lignes noires délimitent les frontières du secteur Z et un trait rouge indique l'itinéraire à suivre pour rejoindre la porte des Hauts et des Bas.

Hick se saisit de la feuille, incrédule.

- Qu'est-ce que c'est que ça, demande-t-il.

- C'est le plan, répond Véra. Pour ne pas se perdre dans le secteur Z.

- Oui, mais ça, insiste Hick en tendant la feuille.

- Ah, comprend Véra. Ca, c'est du papier. On peut écrire dessus. Ca ne sert pas souvent, mais aujourd'hui, oui. Il va falloir que tu me prêtes ta tunique.

Hick comprend que l'explication sur le papier s'arrêtera là.

Mais lui même n'a pas l'intention de traîner. Il ôte son vêtement pourpre et aide Véra à l'enfiler. Malgré la largeur du tissu, son gros ventre l'empêche d'en attacher les boutons.

C'est mieux que rien, pensent-ils tous les deux avant de se diriger vers la porte.

- Prête ? demande Hick.

Véra fait un hochement de tête concentré.

La seconde suivante, à **11h20**, ils sont dans le couloir, têtes baissées, dos courbés, leurs corps poussés à la vitesse de 10 km/h au milieu du chaos qui gronde tout autour.

Le premier couloir est toujours calme et Véra perd quelques dixièmes de seconde d'attention en se demandant pourquoi son secteur en particulier ne fait l'objet d'aucune lutte, alors que tout le reste du bureau brûle et éclate. Elle ne parvient à aucune conclusion formelle et les deux collègues tournent à l'angle des secteurs Q et P pour rejoindre l'allée principale.

Inconsciemment, ils ralentissent le pas en découvrant les quelques centaines de mètres qui les séparent du secteur Z, droit devant.

L'allée principale est méconnaissable. Des meubles sont disposés en travers du passage, servant de barricades à des travailleurs que des gaz lacrymogènes ont dû chasser de leurs box. Toutes les portes des box donnant sur l'allée sont ouvertes, et régulièrement, on peut distinguer les projectiles mortels qui en sortent pour se ficher dans les cloisons en face, rebondir quand le blindage est conséquent, ou même parfois s'enfoncer dans les corps des employés qui croisent leur route, hurlant au contact du métal en fusion, et s'écroulant, hémorragiques, suppliant qu'on les achève ou continuant à tirer en tous sens autour d'eux pendant le peu de secondes qu'il leur reste à vivre.

- Ma jambe, ma jambe, crie une femme rousse étendue sur le sol, et dont visiblement, la jambe, à partir du milieu de la cuisse, a dû être emportée dans un autre secteur, balayée par le souffle d'une violente explosion. Je ne pourrais pas retourner à mon box ! Tuez-moi ! Je ne veux pas finir à la rue !

Une balle anonyme accède à sa demande la seconde suivante, quand Véra et Hick passent en courant près de son corps maintenant muet.

La tunique de Hick se soulève derrière Véra qui a renoncé à la maintenir, préférant garder ses mains libres pour l'équilibre, et éventuellement pour repousser à coups de poing les travailleurs qui passent à proximité.

Il reste environ 200 mètres à parcourir avant d'atteindre la lisière verte du secteur Z, et Hick tente d'ouvrir la voie en déblayant autant que possible les objets, cadavres ou débris qui

entravent leur progression. Quand une barricade semble trop lourde, il se jette, pied en avant, sur le travaillant qui se trouve derrière et aide Véra à enjamber l'obstacle.

A l'entrée des secteurs U et T, la bataille semble moins virulente et les volutes de fumée noire qui obstruaient la vue sont plus minces, soit parce qu'il y a ici moins de feux, soit parce que ces feux ont trouvé un matériau inflammable qui se consume sans noyer les alentours de gaz toxiques.

Sans s'arrêter de courir, Véra et Hick peuvent donc distinguer, à moins d'une centaine de mètres, la barrière végétale qui délimite l'entrée du secteur Z. Vue d'ici, elle semble impénétrable, mais d'après le plan de Didier, un accès existerait à une vingtaine de mètres à l'Est.

Hick ralentit le pas et fait signe à Véra de passer devant. La voie est libre. Il suffit maintenant de courir, et logiquement, le premier des deux bénéficiera de l'effet de surprise et aura plus de chance de parcourir ces derniers mètres sans dommage.

Rapidement, il apparaît néanmoins que le calme de l'allée dans cette partie du bureau n'est qu'apparent. Les portes des box adjacents au couloir sont toutes ouvertes, et un déluge de projectiles fond sur les deux fuyards dès qu'ils entrent dans le champ de vision des travaillants reclus derrière leur bureau.

Véra peut entendre siffler les balles et les plombs à quelques centimètres de ses oreilles. A plusieurs reprises, elle sent même que la tunique pourpre qui flotte derrière elle est touchée et parfois emportée par la vitesse des projectiles qui la transpercent.

A moins de dix mètres du secteur Z, elle bifurque légèrement vers la droite et essaie de distinguer dans l'immense jungle qui grimpe ici et recouvre presque tout le côté Nord de la tour ce qui pourrait ressembler à un passage.

Le mur végétal a atteint le plafond et des plantes grimpantes se sont enroulées autour des conduits fixés au-dessus de nos têtes et qui véhiculent l'air, l'eau, l'électricité et les autres composants vitaux de la tour. Un travaillant éclairé, familier des descriptions botaniques du réseau global, pourrait reconnaître dans cet enchevêtrement de tiges, de feuilles et de fleurs des espèces telles que des ficus, des yuccas, des aristoloches, des grevillea et autres papyrus géants, mais il resterait aussi muet devant la plupart des plantes présentes, hybrides d'hybrides que des décennies, peut-être des siècles d'évolution ont éloigné des standards définis de l'horticulture d'intérieur. Livrée à elle-même pendant aussi longtemps, mais approvisionnée en fluides par un système hydroponique visiblement toujours fonctionnel, la jungle tropicale s'était développée sans contrainte, recouvrant toute cette partie du bureau dont les vieux plans indiquaient qu'elle abritait autrefois des box et des travaillants, tout comme n'importe quel autre secteur. Au milieu de cette forêt en apparence impénétrable, il y avait eu des cloisons, des bureaux, et des machines faisant défiler comme les autres tous les chiffres du monde moderne. Et bien que personne n'en soit exactement certain, on racontait que c'était un événement sanitaire majeur qui avait contraint les travaillants occupant ces box à quitter temporairement leur poste. Puis le temporaire avait dû se changer en permanent, jusqu'à ce que la nature ne s'affaire à remplir les espaces vides et que d'une aimable décoration, les organismes végétaux ne se changent en propriétaires exclusifs des lieux.

Véra évalue qu'elle est parvenue à l'endroit indiqué par Didier sur le plan, et sans être certaine du résultat de son geste, se jette contre une feuille géante de ce qui semble être une espèce dérivée de bananier. Elle a le temps de sentir sur sa peau nue le contact froid et humide de la plante qui la caresse, et s'écroule sur un sol terreux et moussieux, dans la pénombre moite du secteur Z.

Elle se relève et attend deux secondes, puis trois, quatre, mais Hick n'apparaît pas.

Elle s'approche alors du mur de feuilles épaisses et soulève discrètement une branche pour scruter les environs.

Il est **11h24**. Le couloir qui borde la jungle du côté nord de l'étage est désert. Des détonations sourdes résonnent dans l'allée principale, et d'autres, plus violentes, un peu partout dans le bureau, rumeurs de destruction au crépuscule de cette ère.

Véra ne prend pas le temps de réfléchir, ni de calculer la moindre probabilité, et tourne le dos au bureau pour progresser sur une sorte de sentier d'humus issu de l'action de bactéries invisibles sur les feuilles mortes tombées au sol.

Après tout, pense-t-elle, Hick a le plan. S'il est encore en vie, il saura bien retrouver la porte des Hauts et des Bas. Ou alors il rencontrera Didier qui le guidera jusqu'au toit, ceci dans l'hypothèse où Didier est parvenu à survivre lui aussi.

Et c'est le cas.

Il est debout sur le bureau de Théodore et continue de tirer en direction du moindre mouvement décelé dans les salles collectives de l'autre côté du couloir.

La pause aura lieu dans 6 minutes et les assaillants savent que c'est le moment de lancer toutes leurs forces dans la bataille. Etant donné la tournure que prennent les événements dans le bureau, passer une troisième pause à prendre d'assaut le même box serait une perte de temps fatale. Il leur faut en finir tout de suite, et pour signifier cette résolution aux défenseurs, leur font parvenir simultanément une dizaine de grenades lacrymogènes, fumigènes et explosives qui volent au-dessus du couloir et rebondissent ou roulent dans le box de Théodore comme autant de messages signifiants que la fin est proche.

Théodore est paralysé par cette vision et lâche instantanément son revolver, de grands yeux écarquillés par une terreur incontrôlable. Ses orbites tournoyants passent alternativement des grenades à Didier, comme pour le supplier de lui indiquer la marche à suivre.

Mais Didier a depuis longtemps renoncé à donner des indications. En moins de deux secondes, il descend du bureau met un coup de pied dedans de manière à le coucher sur le flanc, attrape Théodore par sa veste et le tire à ses côtés pendant qu'il se jette par terre, à l'abri des explosions derrière le plan de travail blindé de son collègue.

Les chuintements des grenades lacrymogènes et fumigènes qui diffusent leur gaz irritant sont totalement recouverts par les trois explosions qui secouent l'intérieur du box. Leur souffle s'écrase sur le bureau couché et le plaque avec brutalité contre la cloison qui donne sur l'extérieur, compressant Didier et Théodore entre la paroi et le métal noir du meuble plié.

La fumée et le gaz plongent le box tout entier dans l'obscurité et quand Didier ouvre les yeux, il croit voir devant lui des chiffres incompréhensibles. Après une petite seconde, il s'aperçoit alors que ces signes sont gravés sous le bureau déformé qui vient de lui sauver la vie. A ses côtés, Théodore sourit.

- C'est mon calendrier, dit-il, radieux. Mon calendrier m'a encore sauvé !

Didier n'a aucune seconde à perdre, et il renonce à expliquer à Théodore que ce qu'il a pris pour un calendrier mystique pendant toutes ces années n'est autre que le numéro de série interminable de son mobilier, gravé sous tous les bureaux de tous les travailleurs du monde.

Le gaz lacrymogène commence à faire effet, et rapidement, l'image du sourire idiot de Théodore se trouble pour disparaître complètement derrière un rideau de larmes et de fumée.

Théodore, lui aussi aveuglé, sent alors les mains de Didier qui agrippent les siennes et les dirigent vers ce qui reste de son bureau pour qu'il s'en saisisse. Il entend ensuite le bruit

caractéristique de la porte de son box qui s'ouvre et la voix de Didier s'élève péniblement au-dessus du chaos des coups de feu et des explosions.

- On peut pas rester ici, dit-elle. On sort le bureau dans le couloir et on reste derrière jusqu'à la fin !

Théodore considère que ce plan tient la route et commence alors à pousser le bureau en direction de la porte qu'il imagine ouverte. Même les yeux fermés et meurtris par le gaz, il sait exactement où aller. C'est son box. Personne ne le connaît mieux que lui, et instinctivement, il pourrait même y danser les yeux fermés sans jamais toucher un meuble.

Sortir le bureau dans l'allée ne lui prend donc qu'une poignée de secondes et dès qu'il sent sous ses doigts la texture reconnaissable de la moquette du couloir, bien plus rase que celle de son box, il oriente son plan de travail face aux salles collectives de manière à s'en servir de bouclier, et se couche derrière, sursautant à chaque impact de projectile qui vient se fracasser dessus.

Il est **11h26** quand Véra parvient au point indiqué par Didier la veille, quand il lui a dessiné le plan.

Elle comprend que sa marche l'a menée à l'extrémité du secteur en remarquant que la luminosité s'est accrue. Derrière cette barrière de plantes qui lui fait face doit se tenir la baie Nord, une surface vitrée longue de toute la largeur de la tour, et derrière laquelle les corps de suicidés des étages supérieurs doivent aussi tomber, comme derrière les trois autres baies du bureau.

Elle se dirige vers un amoncellement de branches et de feuillages qu'elle commence à écarter à mains nues sans que la végétation n'oppose de réelle résistance. Les crampons des lianes et des plantes grimpantes semblent avoir été préalablement décrochés de leurs supports, probablement par Didier, et Véra en déduit qu'elle est au bon endroit.

Elle ôte une lourde feuille de palmier et se retrouve alors face à une haute porte luisante incrustée dans ce qui ressemble à une colonne de béton qui s'élève jusqu'au plafond et dont les plantes se sont servies pour rapprocher leurs feuilles de la lumière artificielle des néons. Sur le côté droit de la porte, il y a un panneau de contrôle rudimentaire, similaire à celui de la nano-machine, quoique proposant beaucoup moins de choix.

A cet endroit du secteur Z, le vacarme de la bataille qui fait rage dans le bureau n'est plus qu'un grondement et seules les fréquences les plus basses et les vibrations du sol parviennent jusqu'à Véra qui se sent enfin en sécurité.

Elle approche lentement sa main du panneau de contrôle et appuie sur l'unique bouton qui ne soit pas verrouillé.

Emettant un son doux et aiguë, la porte luisante s'ouvre alors en deux battants qui disparaissent en coulissant dans les murs de chaque côté et révèlent une cabine d'environ 3 mètres carrés, resplendissante, ornée de miroirs lisses et de métal doré.

« ROOF », pense Véra.

C'est le nom énigmatique du bouton sur lequel Didier lui a dit d'appuyer une fois qu'elle aura passée la porte des Hauts et des Bas.

Elle fait un pas en avant, et la plante souillée de terre de son pied droit entre en contact avec le sol métallique de la cabine. Elle frissonne, à la fois parce que le changement de température la saisit, mais aussi parce qu'au fond d'elle, la peur de vivre ses dernière minute commence à s'imposer.

Elle pose son pied gauche dans la cabine, et soupire.

Voilà.

Elle a quitté le bureau. A cette exacte seconde, elle n'est plus une travaillante. Et pourtant elle n'est pas morte, ni licenciée, ni en chute libre le long de l'un des versants de la tour. Elle est simplement libre.

De manière parfaitement incompréhensible, elle ressent un tel soulagement à cette idée qu'elle se met à sourire et même à étouffer un pouffement de satisfaction.

Un poids immense vient de s'évanouir. Un poids qu'elle portait depuis tellement longtemps qu'elle n'avait même plus conscience qu'il lui pesait, et la contraignait. En comparaison, la lourde chose logée dans son utérus lui paraît subitement légère, et elle ose même se dire qu'il est agréable de l'avoir comme compagnon. Fardeau il y a une minute, compagnon maintenant, sur lequel elle pose ses deux mains pour le sentir bouger et imaginer qu'il approuve ce qu'elle est en train de faire.

Elle lève les yeux et trouve rapidement le panneau de contrôle intérieur dont Didier lui avait parlé.

Un écran tactile, encastré dans la cabine, propose exactement 301 choix.

En face de chacun des boutons, figurés par des cercles rouges remplis de noir, un nombre, de 1 à 300, est inscrit, et en face du 301^{ième} bouton, luisent les lettres « R.O.O.F. ».

Véra ne peut s'empêcher de sourire.

Elle ne pense même pas à ce qui va lui arriver dans les minutes à venir, ni même à ce qu'elle va dire à Cily Vinière-Banks pour que celle-ci accepte de la sauver. Elle sourit simplement parce qu'elle est libre, qu'elle s'est dé faite du travail pour être simplement une femme, elle-même, sans compte à rendre à aucune guilde, ni à aucune machine. Juste elle, seule dans un lieu qui n'est déjà plus le bureau.

Et elle se met à rire, d'un rire bruyant et sincère. Un rire qui la surprend par sa puissance car jamais elle ne s'était laissée aller à une telle joie. Un rire qui résonne tellement dans l'espace confiné qu'il lui empêche d'entendre les pas frénétiques qui s'approchent dans l'allée d'humus.

Elle ne peut alors que sursauter et pousser un léger cri quand une forme humaine bondit dans la cabine et s'écroule sur le panneau de contrôle, faisant s'illuminer une bonne centaine de boutons, y compris le bouton « ROOF », ce qui déclenche instantanément la fermeture des portes coulissantes de la porte des Hauts et des Bas dont la mécanique ancestrale se fait entendre.

Il est un peu plus de **11h28**, et Théodore commence à retrouver la vue, à force de sécher ses larmes sur la manche de sa veste.

Il est recroquevillé derrière le bureau, allongé sur la moquette usée du couloir, assourdi par le bruit des impacts qu'encaisse son bouclier de fortune.

Il lève légèrement la tête à la recherche de Didier, qu'il avait pensé à ses côtés pendant ces deux interminables minutes, mais ne voit rien. Il est seul, désarmé, au milieu de l'allée, à la merci de la moindre balle qui parviendrait à percer le métal de son plan de travail déjà sérieusement affaibli, ou d'une éventuelle grenade que ses assaillants pourraient jeter à ses pieds.

- Didier, crie-t-il. T'es où, merde ?

Mais comme unique réponse, il n'obtient que le redoublement des coups de feu qui éclatent en provenance des salles collectives.

Peut-être que Didier n'a pas entendu son appel, masqué par le bruit assourdissant du combat. Ou bien a-t-il répondu, mais c'est lui-même, Théodore, qui n'a pas pu entendre sa réponse à cause du vacarme.

Il crie à nouveau, aussi fort et aussi longtemps qu'il le peut.

Mais toujours rien.

- T'es tout seul, hurle une voix à quelques mètres de là. Ca t'apprendra à faire le malin avec les MR !

Il ne faut pas longtemps à Théodore pour comprendre que Didier n'est plus là, ou bien qu'il est mort, car si le Mercenaire Rouge de la salle d'en face a entendu son appel, alors Didier l'aurait entendu aussi. Désormais, il est seul. Pour les deux minutes qui restent avant la reprise du travail, il doit prendre seul toutes les décisions.

Mais comment ? De toutes les choses qu'un travaillant doit faire, prendre une décision est celle que Théodore n'a jamais voulu accomplir. Autrefois, il consultait son calendrier, et durant les mois qui ont suivi la dernière date qui y était inscrite, c'est la guilde qui a décidé le peu de choses qu'il était nécessaire de décider.

Machinalement, Théodore scrute les chiffres inscrits dans le métal de son bureau. Peut-être qu'il a oublié quelque chose ? Peut-être qu'une dernière date lui commande une dernière action qui puisse le tirer de cette dernière situation ?

Mais toujours rien.

Ces dates qu'il lit, il les connaît. Toutes. Et il a respecté à la lettre ce qu'elles lui proposaient d'accomplir. Mais le calendrier s'est éteint. Il est muet aujourd'hui. Ainsi que Didier, et tous les autres membres de la guilde qui auraient dû venir à son secours. Et Théodore est impuissant, paralysé par la responsabilité subite qui le contraint à s'occuper de lui-même.

Quand une grenade explosive rebondit contre la cloison externe de son box et vient rouler à ses pieds, il ne songe même pas à s'en saisir pour la renvoyer d'où elle vient.

Il bondit d'un seul mouvement sur ses deux pieds impotents et fixe la baie Est au bout du couloir. La demi-seconde qu'il passe debout, sans plus aucune protection face au tir nourri qui vient d'en face, laisse le temps à son corps d'encaisser une demi-douzaine de projectiles mortels qu'il sent à peine pénétrer ses chairs.

Son équilibre si particulier le fait se pencher en avant et déclenche sa course, légèrement perturbée par les balles et les plombs qui continuent de l'atteindre tandis qu'il progresse dans le couloir, en accélération constante, comme un enfant sachant à peine marcher qui se mettrait à courir en avant pour tenter de rattraper son équilibre perdu.

Théodore court, droit devant lui, et il ignore si les larmes qui coulent sur ses joues sont dues au résidu de gaz lacrymogène dont il vient d'être victime ou bien à la tristesse et à la peur devant la prise de conscience brûlante qu'il effectue là son dernier trajet.

Les parois des box défilent de chaque côté de lui et des projectiles s'en échappent sans qu'il s'en soucie à aucun moment, déjà criblé, déjà mort, cadavre au galop sur la rampe de lancement de son dernier voyage.

La cabine de l'ascenseur du secteur Z se met en mouvement à **11h29**, à la seconde exacte où Théodore traverse sans la sentir la baie Est de l'étage 122 que Véra et un Hick grièvement blessé quittent à la vitesse moyenne de 6 mètres par seconde.

Un écran digital s'illumine au dessus des deux portes coulissantes de la cabine et indiquent un chiffre, 122, rapidement remplacé par le 123, et ainsi de suite jusqu'au 126, à l'apparition duquel l'ascenseur semble ralentir pour finalement s'immobiliser au 127^{ième} étage, le premier que Hick a involontairement demandé en s'écroulant sur le panneau de contrôle à son entrée dans la cabine.

Véra se penche pour étudier les blessures de Hick, qui saigne abondamment, alors que les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur l'étage 127.

La vision de chaos à laquelle Hick et Véra assistent est la même que celle devant laquelle Théodore passe furtivement, à hauteur du 118^{ième} étage, dans sa longue chute vers la rue. C'est une vision de combats et de tuerie aveugle, où chacun s'attaque à tous, où à quelques secondes de la reprise du travail, plus aucun travaillant ne songe à regagner son poste, mais continue la lutte de territoire engagée le matin même.

Les portes se referment et la cabine se remet en mouvement, pour s'arrêter, quelques étages plus haut, sur le même spectacle d'horreur, tandis que Théodore, fouetté par les vents et sa propre pénétration dans l'air extérieur, distingue au travers de chaque baie qu'il dépasse l'identique vision de bureaux déchirés, de travailleurs abattus, d'explosions perpétuelles dont aucun étage inférieur ne semble non plus épargné.

Véra, Hick et Théodore comprennent que la furie qui s'est déchaînée ce matin n'était que partiellement liée à l'épisode de la nano-cantine. Une fureur couvait dans chacun des étages de la tour, peut-être même dans toutes les tours du monde moderne. Le parfum de l'attaque s'était répandu et avait contaminé tous les hommes et toutes les femmes, les jetant les uns contre les autres dans une guerre à mort opposant tous contre tous. La tour entière était devenue un champ de bataille duquel ne se relèveraient que les plus valeureux d'entre nous, les autres déchiquetés, rompus et finalement effacés de la liste des salariés de l'entreprise.

Il faut moins de temps à Théodore pour atteindre le sol qu'à Véra et Hick pour atteindre le sommet de la tour, et la cabine d'ascenseur s'arrête au 182^{ième} étage quand Théodore disparaît dans l'épaisseur de brume qui nappe le pied des tours de Chicago 3, qu'il ferme les yeux comme il n'y a plus rien à voir ni à comprendre, et profite de l'air pur qui s'engouffre dans ses narines pour encore quelques dixièmes de seconde.

Les portes coulissantes s'ouvrent sur l'étage 182. Il est plongé dans une épaisse fumée noire qui commence à envahir la cabine. Avant que les portes ne se referment, moins de deux secondes plus tard, Véra et Hick ont le temps d'entendre une voix, à quelques mètres d'eux, suppliante et étranglée, adressée dans leur direction.

- Didier, demande-t-elle, c'est toi ? C'est pas trop...

Un coup de feu fait taire le travaillant et les portes de l'ascenseur coulisent à nouveau, portant Véra et Hick vers le haut, encore en train de se demander s'ils viennent bien d'entendre ce qu'ils viennent d'entendre.

Durant la montée, Véra arrache la chemise brodée de Hick dont la blancheur a laissé la place à une teinte écarlate au niveau du bas de sa cage thoracique. Elle essuie le sang avec ce qui reste de tissu et examine la plaie, qu'elle identifie rapidement comme étant le fait d'une balle de faible calibre. Elle lui demande de se retourner et voyant qu'un autre trou perce la peau de son dos, en déduit que la balle est ressortie.

Si Hick n'est pas mort maintenant, c'est qu'aucun organe n'a été touché et qu'il peut s'en sortir. Elle confectionne alors un pansement de fortune avec la chemise à col de dentelle bouffant et le maintient solidement autour du torse de son collègue.

La montée dure un peu plus de cinq minutes, chaque ouverture des portes coulissantes confirmant aux deux occupants de l'ascenseur que chaque étage de la tour a succombé à la même folie meurtrière.

Inconsciemment, ces visions successives de plus d'une trentaine d'étages, tous identiques, équipés des mêmes box, peuplés des mêmes travailleurs, s'activant probablement en temps normal sur les mêmes écrans, illuminés par les mêmes machines, confortent Véra dans sa motivation de quitter au plus vite cet univers cauchemardesque, sans vie ni beauté, un monde tout entier voué au travail et à l'oubli de qui nous sommes, et plus que tout, de qui nous pourrions être.

A **11h35**, enfin, la cabine de la porte des Hauts et des Bas s'arrête au dernier étage de la tour 35S, l'étage noté « ROOF » sur le panneau de contrôle, et contrairement à toutes les autres fois où ces portes se sont ouvertes, leur disparition permet maintenant à un vent frais et doux de souffler dans la cabine, accompagné de l'inimaginable luminosité d'un ciel nuageux, mais bien moins gris que d'ordinaire.

Véra et Hick plissent les yeux pour ne pas être éblouis, et la future mère aide son collègue à se mettre debout puis à faire les quelques pas qui les séparent de la liberté définitive, et du véhicule de Cily Vinière-Banks qui ne tardera plus à arriver.

A peine sortis de l'ascenseur, les portes se referment et le panneau de contrôle indique que la cabine redescend, sans pour autant que Véra ou Hick ne s'en rendent compte, tous deux bouleversés par le panorama qui s'étend devant eux, derrière eux, et dans toutes les directions.

Ils avancent lentement sur un sol en béton brut, noirci par les pluies et partiellement recouvert d'une mousse vert sombre haute d'un ou deux centimètres. La surface du toit, comme il était aisé de se l'imaginer, est égale à la surface de l'étage 122, mais même Véra, occupante du bureau depuis bien plus longtemps que Hick, ne s'était jamais représentée à quel point cet espace était vaste. Reclus depuis le début de notre vie dans des box minuscules, eux-mêmes circonscrits dans des secteurs, fractions de surface, jamais notre esprit n'avait trouvé l'utilité ou le temps de s'imaginer combien la superficie totale de notre étage pouvait être imposante si elle avait été débarrassée de ses box, de ses cloisons contraignantes et de son mobilier nécessaire.

Le bloc de béton lisse de deux mètres de haut qui abrite la porte des Hauts et des Bas est la seule aspérité remarquable qui perturbe la vaste étendue plane du toit de la tour, et Véra, dans son souci maladif de perfection, se surprend à souhaiter que cette monstruosité disparaisse à son tour, et laisse intacte et lisse la fabuleuse plate-forme sur laquelle elle continue d'avancer aux côtés de Hick.

Elle desserre son étreinte et remarque que son collègue peut marcher tout seul, même s'il semble dans un état anormal, qu'elle attribue à la grande quantité de sang qu'il vient de perdre.

- Je ne me rends pas compte, Véra, dit-il faiblement. Quelle heure il est ? Il ne faut pas que je manque la fin de la pause.

- Tu as le temps, ment-elle. Décontracte-toi.

Rassuré, Hick s'immobilise et laisse aller son regard vers l'épaisse couche de nuages qui rampe au-dessus de leurs têtes.

Véra contourne la porte des Hauts et des Bas et fait quelques pas en direction de l'extrémité du toit. Un parapet d'un demi-mètre s'élève au bord de la tour, probablement pour éviter que les personnes qui se rendent ici ne tombent accidentellement.

Véra fait quelques pas de plus et distingue, de l'autre côté du parapet, par delà un vide d'une centaine de mètres à peine, le toit d'une autre tour d'égale hauteur au toit désertique qui s'élance vers le lointain et dont il lui paraît qu'il touche presque un autre toit, sommet d'une autre tour, et d'une suivante, et ainsi de suite jusqu'à l'horizon, mais aussi à droite, à gauche ainsi que derrière, tapis de béton partant dans toutes les directions, quadrillage massif du dessus du monde moderne où tous les bâtiments, sans surprise, s'avèrent de taille identique, tous les espaces entre ces bâtiments égaux, et leur superficie exactement la même.

Devant ce sol au-dessus du sol, cette étendue infinie de béton plane et symétrique, Véra oublie facilement qu'elle marche à plusieurs centaines de mètres d'altitude, et qu'en bas, bien plus bas, logée dans ces intervalles de vide, au niveau 0 de l'univers, il y a la rue, espace invisible et noir, perpétuellement baigné de brouillard opaque et de l'ombre des tours qui la cerne de tous côtés.

- Ce qu'il y a de bien ici, crie Hick qui semble reprendre des forces, c'est que c'est le seul endroit où on ne verra jamais aucun corps tomber derrière la vitre. C'est apaisant.

Véra se retourne en souriant, pour lui répondre, et les muscles de tout son corps se contractent à la vue d'une masse sombre qui fonce sur elle.

Quelques minutes plus tôt, une molécule de caféine tombait dans un œsophage privé de lumière et se retrouvait, 8 secondes plus tard, dans un estomac ténébreux où des sucs digestifs commençaient à l'attaquer. Puis, toujours intacte, invincible aux assauts des enzymes et des acides, parvenait dans le duodénum où elle continuait sa route pour tenter de s'infiltrer, un peu plus loin, dans les parois de l'intestin grêle, qu'elle traversait sans peine. Mêlée au sang, son voyage jusqu'au cerveau ne durait que cinq minutes environ, absolument inconsciente du fait qu'autour d'elle, derrière la barrière rouge sombre de la chair et de la peau, une guerre encore plus terrible avait lieu. A proximité des récepteurs traditionnellement dédiés à la molécule d'adénosine, elle stoppait alors sa course et venait se fixer sur eux, inversant les ordres envoyés au cœur, ainsi qu'aux glandes sécrétant l'adrénaline, pour augmenter de manière significative la pression artérielle et le rythme cardiaque. C'est ce surplus d'énergie, associé à d'autres facteurs encore plus complexes, qui vient d'actionner les muscles des jambes, du torse et des bras de Didier, quand il pousse de toutes ses forces Véra.

Cette énergie, propulsée horizontalement par la force de Didier, se déplace alors dans le corps de Véra qui à son tour prend de la vitesse, et lui fait effectuer les quelques mètres qui la séparent du petit parapet de béton auquel elle se heurte. C'est alors que l'énergie dont elle est gorgée, trouvant sur sa route un obstacle, fait entrer en action deux forces fondamentales de ce monde : la gravité et la force centrifuge.

Dans un premier temps, c'est l'énergie cinétique impulsée par Didier qui appuie sur les épaules de Véra pour la faire basculer et pivoter autour d'un centre de rotation situé non loin de l'arête supérieur du parapet. Puis, entré en rotation, le corps impuissant est alors expulsé

hors de son centre par la force centrifuge, obligeant les pieds de Véra à se décoller du sol et déplaçant son bassin une dizaine de centimètres plus loin, dans le vide.

La gravité reprend alors ses droits sur cet objet physique soumis comme tous les autres à l'attraction terrestre et le lance vers le sol à une vitesse initiale de 0,2 m/s, laquelle croît ensuite au rythme de 9.81m/s², jusqu'à ce que celui-ci rencontre un dernier obstacle : le sol.

Hick, qui vient d'assister à la scène, ne trouve pas le temps de songer à tous ces détails, et se contente de rester figé, avec à la lisière de ses yeux encore imprimée l'image de la silhouette de Véra, juste avant qu'elle ne disparaisse dans le vide sans le moindre cri, pas même de surprise. Malgré la certitude scientifique que la persistance rétinienne humaine n'est que de 50 millisecondes, il croit pourtant voir, encore devant lui, de l'autre côté du parapet de béton, la forme nue enveloppée de sa propre tunique pourpre.

Didier se retourne vers lui, l'air sombre, et met la main à sa poche.

Hick reprend suffisamment ses esprits pour comprendre qu'il va mourir. Maintenant, c'est certain. Didier va sortir une arme et l'abattre.

Il ne sait que dire. Il souffre. Il pense que finalement, il aura été un travaillant éphémère, mais un travaillant original, vêtu de manière originale, agissant de manière originale, et mourant pareillement, tué par un membre de sa propre guilda sur le toit de sa propre tour.

Il ne ferme pas les yeux, et finit par articuler une phrase avant que Didier ne termine son geste.

- Alors c'est toi qui as déclenché tout ça ?

Didier sort de sa poche son magnétophone mais ne parvient pas à sourire, malgré la satisfaction totale qui l'emplit en cet instant précis de l'Histoire finie du monde moderne.

- J'explique tout là dedans, dit-il. Et si tu as le temps, tu peux aussi regarder mes films et mes photos sur le réseau global. Tout est en ligne depuis cette nuit. Bon courage, Hick.

Il jette alors le magnétophone à Hick, qui le réceptionne difficilement, son mouvement lui arrachant une grimace de douleur.

Puis sans attendre de réaction, ou de réponse, ou de conseil, sans la moindre hésitation non plus, Didier enjambe le parapet et se jette dans le vide à son tour, à l'heure exacte de **11 heures et 41 minutes**.

Hick est seul sur le toit, torse nu, serré dans un bandage, blessé, le magnétophone de Didier dans la main, et nulle part, dans aucune direction, ni représentant du personnel, ni véhicule volant d'une hypothétique Cily Vinière-Banks n'est en vue.

Il n'attend pas une minute de plus et se dirige péniblement vers la porte des Hauts et des Bas, tout en appuyant sur le bouton « PLAY » du magnétophone.

- La fin du monde n'existe pas, dit la voix de Didier. Ce que nous appelons la fin du monde, c'est un chat qui court et tourne au coin d'un couloir...

Hick appelle l'ascenseur en frappant sur le panneau de contrôle, et il n'a pas besoin de l'attendre. Il est déjà là. C'est lui qui a porté Didier jusqu'ici, et il n'y avait aucune raison pour que quiconque, dans aucun des étages du dessous, ne l'ait appelé une fois de plus. Les portes coulissantes coulissent. Hick entre dans la cabine et appuie d'abord sur le bouton

correspondant à l'étage 122, puis au moment où les portes se referment, recommence avec tous les autres boutons, du 300^{ième} au 121^{ième}.

L'ascenseur s'arrête ainsi à chaque étage, le temps d'une poignée de secondes, et les portes coulissantes dévoilent à chaque fois un paysage d'apocalypse : bureaux dévastés, box renversés, moquette fumante, cadavres calcinés. C'est ce film réel, cette peinture de sang et de cendres que commente le fantôme de Didier pendant toute la descente, expliquant point par point le plan complexe qui a mené à cette Armageddon.

- J'aurais aimé épargner Clara, dit la voix à hauteur du 265^{ième} étage. Mais il n'y avait aucune raison logique. Seulement des raisons passionnelles, et ce genre de raisons sont contraires aux grandes œuvres. Alors je l'ai filmée pendant son opération, et j'ai transmis cette vidéo au dénommé Jubh. Je la crois assez intelligente pour avoir compris que c'était moi le responsable de sa chute. Je l'ai vu dans ses yeux, quand elle a passé la porte des Hairaches, et qu'elle s'est égoragée sans me regarder, fixant seulement ma caméra dont elle savait qu'elle était responsable de sa mort.

La voix du magnétophone marque une pause et les portes coulissantes se referment. La cabine continue sa descente.

- Théodore, continue Didier, c'était très simple. Il suffisait de le photographier après son opération et de donner son signalement aux Mercenaires Rouges. Après ça, il était évident que l'attaque serait lancée le matin même. Je n'ai aucun regret le concernant. Théodore n'était pas fait pour notre guildes. Et je suis même pas certain qu'il ait été fait pour ce monde. Quant à Véra, je devais m'en charger moi-même, car nos destins étaient liés. Désormais, ils le seront à jamais.

Hick a du mal à penser. Du mal aussi à déterminer si ce qu'il entend est merveilleusement remarquable ou hautement détestable.

- La thermodynamique n'est pas une science, poursuit Didier. C'est un art. Un art que j'ai appris à contrôler, depuis le jour où la portée de ma conscience ne s'est plus limitée aux minuscules frontières de notre bureau. En découvrant la porte des Hauts et des Bas, mon œil s'est ouvert, le possible s'est révélé, et j'ai compris que les combats menés, les box enlevés à d'autres guildes, toutes les actions que nous pouvions entreprendre dans le cadre fermé du bureau n'étaient que les conséquences obligatoires d'un schéma plus large. Ce que nous prenions pour des décisions n'étaient que des mouvements comparables au frétillement de particules soumises à des forces qui les dépassent. Moi-même je n'étais qu'un infinitésimal pion dans l'engrenage global. Et cette pensée m'était insupportable. Alors j'ai étudié. Je me suis introduit sur les canaux de discussion de la tour, sur les réseaux hermétiques et les boîtes de dialogue privées des guildes. J'ai pris des notes. J'ai évalué le système, non pas en prenant en compte les rapports de force de notre seul étage, mais en envisageant la tour entière comme une structure physique stable qu'il me fallait déstabiliser. Mon ordinateur a pris des années à calculer les probabilités de réussite de mon entreprise, à définir avec exactitude les points névralgiques du système dont la perturbation pouvait entraîner un effondrement général. Des années d'attente durant lesquelles j'ai tenté de survivre uniquement pour goûter à la satisfaction de ce jour. Mon seul regret est de ne pas avoir eu une machine plus puissante, ou une vie plus longue, car ces constantes m'auraient permis d'appliquer mon plan au monde entier. Depuis plusieurs mois, depuis que les résultats de l'analyse thermodynamique me sont apparus, je profite de chaque moment pour attaquer les centres nerveux du système. Je dialogue avec d'autres guildes, dans d'autres étages, une dizaine tout au plus, mais celles qui

sans le savoir sont les clés de voûte de la tour, celles qui portent de part leur situation ou leur particularité les forces d'équilibre les plus puissantes de ce bâtiment, et dont la perturbation entraînerait à coup sûr la guerre globale à laquelle nous assistons. J'ai profité de quelques pauses pour rencontrer en personne certains travailleurs au destin crucial. J'ai suivi à la lettre le plan que ma machine a élaboré, et si quelqu'un aujourd'hui écoute ces mots enregistrés, c'est que j'ai atteint mon but et suis parvenu à devenir quelqu'un dans ce monde où personne n'était rien.

Les portes s'ouvrent sur le 182^{ième} étage, là où Véra et Hick avaient cru entendre prononcé le nom de Didier par une silhouette noyée de fumée. Et ce qui avait traité comme une hallucination ou une coïncidence quelques minutes plus tôt apparaît désormais comme une certitude. Cette voix invisible, pense Hick, devait provenir de l'un de ces travailleurs-clé que Didier avait rencontré à la faveur d'un quart d'heure de pause, se faisant passer pour un employé du même étage, ou pour quoi que ce soit d'autre.

Les portes de l'ascenseur se referment et Hick relance la lecture du fichier sonore.

- Alors pourquoi, dit Didier. C'est ce que tu dois te demander, toi qui m'écoutes. Pourquoi faire ça ? Accomplir ce que j'ai accompli aujourd'hui ? Il y a la beauté du geste, oui. Cette beauté de laquelle nous avons tous cherché à nous rapprocher pendant toutes ces années. Mais est-ce vraiment beau ? Et beau pour qui, si l'auteur même de ce chef d'œuvre ne peut pas l'admirer ? Non. Ça n'est pas seulement pour ça. C'est pour en finir. Définitivement en finir avec le mensonge de nos vies, et le mensonge du travail. Avec le mensonge de nous-mêmes qui n'avons jamais rien été. Sans identité, sans passion, sans vie, nous avons été les particules neutres et négligeables d'un ensemble physique qui aurait très bien pu continuer sans nous. Nous nous sommes inventés des particularités, des goûts, mais rien de tout ça n'a jamais été ne serait-ce que l'embryon d'une identité. Théodore s'est coupé les doigts de pieds, et Clara s'est martyrisé le corps, pendant que Véra se rasait et s'épilait. Et puis quoi ? Est-ce que cela nous rendait différents les uns des autres ? Est-ce que ça faisait de nous des êtres uniques ? Nous pensions pareil, nous vivions pareil. Nous nous levions tous à la même heure pour effectuer les mêmes tâches inutiles et les mêmes parcours quotidiens dans ces allées en décomposition. Il n'y avait rien dans nos vies qui puisse nous donner le moindre courage de regarder demain avec plus de compassion qu'aujourd'hui. Aujourd'hui était aussi mort que demain, et qu'hier, et que tous les autres jours que nous allions passer à attendre d'être jetés dehors ou mourir. Parce que c'était ça la seule chose que nous souhaitions tous. C'était ça la seule chose qui nous aurait fait devenir vraiment différent des autres : être jetés dehors ou mourir. Nous nous battions, et nous essayions de nous convaincre que ces luttes pathétiques étaient pertinentes, et utiles, et que c'était pour ça que nous étions là. Mais au fond, nous savions tous que tous ces combats menés n'avaient qu'un seul but : celui de nous tuer accidentellement. Et vaincre une fois de plus, c'était se confronter à l'horreur d'être obligés de vivre un jour de plus, ou une semaine de plus, jusqu'au combat suivant qui par malheur, ne nous tuerait peut-être pas non plus. Mon œuvre a été de libérer les travailleurs, de leur apporter enfin ce qu'ils recherchaient tous, bien plus que le pouvoir, ou la possession matérielle. La mort, et le soulagement de l'être enfin. Voilà mon œuvre. Voilà le maximum que j'ai pu accomplir. C'est mon œuvre, et elle est belle, parce qu'elle est éphémère. Bientôt, des remplaçants sortiront en masse par toutes les portes des Hairaches de tous les étages de cette tour. Les box seront reconstruits, les machines remplacées, et le travail reprendra comme avant. Mais toi qui m'écoutes, tu sauras la vérité. Tu auras vécu ce que nous avons vécu, et vu ce que nous avons vu. Tu auras visité le box 54 de l'étage 122 et tu auras assisté à cette fin. A notre fin.

A notre fin.

A la fin de nous.

Nous qui étions un groupe, une fratrie, une guilde. Nous qui ne sommes plus rien.

C'était ce que Didier voulait dire, et c'est ce qu'il a accompli. La fin de nous.

Pour que plus jamais ce mot n'ait le moindre sens.

Nous ne sommes plus rien.

« Nous » n'est plus rien. Et après cet événement, plus personne ne pourra dire « nous » parce que « nous » ne voudra plus rien dire. Comment dire « nous », comment être « nous », quand même nos collègues les plus proches nous trahissent, et qu'ils nous tuent sans remords ? Comment continuer à s'imaginer que « nous » puisse avoir le moindre sens, que nous puissions avoir le moindre sens, quand la seule raison d'être ici consiste à abattre le plus vite possible celui qui justement n'est pas nous. Comment continuer à dire « nous » quand nous ne sommes même pas capables d'en saisir toute la puissance, et qu'à chaque utilisation, depuis toujours, le fait de dire « nous » n'est qu'un masque grossier qui dissimule un « je » ?

Nous n'existons pas.

Nous n'avons jamais existé. Depuis le début, le « nous » qui décrit ce monde n'est rien ni personne. Ni une guilde, ni un travaillant. Nous ne sommes personne. Dans ce monde, créé comme il a été créé, suintant de la perfection dont il suinte, abattu d'un travail qui est notre seul horizon, « nous » n'est personne, car il ne peut pas l'être.

- A la fin de nous, continue la voix de Didier. Car « nous » n'est personne. Il ne peut pas l'être. Alors maintenant, toi qui m'écoutes, toi qui es le dernier survivant de cette tour assainie par mon chef d'œuvre, toi qui sais comment fonctionne ce monde, où il n'y a aucune Cily Vinière, aucun Milton Banks, ni rien d'autre que des machines qui nous jettent de la naissance à la mort devant d'autres machines programmées pour nous raconter les histoires imaginaires d'un monde synthétique. Toi qui n'as même pas besoin d'aller dans le box 54 de l'étage 122 puisque tu as déjà compris qu'un squelette y pourrait depuis des siècles, jamais remplacé puisque aucun travaillant n'a jamais signalé sa mort. Toi qui as compris que ce monde là, c'est nous qui l'avons construit, autour de notre propre peur, celle de ne pas avoir de travail, celle de la rue, et des chats qui ne sont au fond que d'autres êtres vivants, peut-être heureux, peut-être gambadant sur le sol, riant entre les tours en pensant à la stupidité profonde qui nous y a enfermés. Toi, qui m'écoutes et qui as devant toi les preuves que ce que je dis est vrai. Je te pose cette dernière question : qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

Les portes coulissent et dévoilent la jungle épaisse du secteur Z du 122^{ième} étage.

Hick est arrivé.

Il sort de la cabine et appuie sur le bouton « STOP » du magnétophone, puis marche calmement en direction du bureau.

Quand il passe la lisière, il est **11h50** et devant lui, il peut voir les restes fumants de son lieu de travail. Des box pourtant blindés sont partiellement fondus, des portes tellement criblées d'impacts que le peu de métal qui reste ne semble tenir que par quelques minuscules jonctions qu'un souffle briserait. Une fumée noire termine d'être aspirée par les systèmes d'évacuation d'air toujours en fonctionnement. Des feux sont toujours vivaces et recouvrent des secteurs entiers, terminant de consumer les corps des travailleurs qui y sont tombés et dégageant une atroce odeur de rôti de porc, sans échalote.

Et des corps. Des corps à chaque mètre, que Hick enjambe pour progresser dans les allées martyrisées dont certaines ont complètement disparues, vastes étendues autrefois encombrées de box que la violence de la bataille a maintenant réduits à néant.

Il approche du secteur Ouest à **11h53** et malgré ses précautions, et une fouille attentive, ne trouve aucune trace du moindre mercenaire vivant. L'allée qui mène à son box est jonchée de cadavres et de débris à l'indéfinissable provenance.

Il pousse la porte entrouverte de son espace personnel et il lui semble qu'il l'a quitté il y a des siècles. Un bref calcul lui confirme pourtant que c'était il y a moins de 40 minutes.

Il ramasse alors son écran et son clavier, les replace sur son bureau qu'il remet en ordre, et s'assied dans son fauteuil un peu branlant.

Il rallume sa machine et immédiatement, son écran scintille.

Et Hick l'observe attentivement, voit que les flux s'agitent, que des entreprises se créent et que d'autres disparaissent, que les VIP vivent, et meurent, que les résultats sportifs s'accumulent et avec eux les statistiques précises de chacune de ces rencontres, que les capitaux gonflent, ou s'essoufflent, que le monde moderne tourne, toujours là, toujours infaillible, sans que nulle part le massacre de la tour 35S n'ait eu la moindre influence sur le mouvement général de la ville, et encore moins du monde, goutte d'eau, poussière, x négligeable dans une équation à x exposant 1000 inconnues, que des travailleurs disparaissent, et que d'autres apparaissent, motivés, fiers et joyeux, toujours plus fiers et toujours plus joyeux d'avoir un travail que d'autres n'ont pas.

Et voyant autour de lui les cloisons défoncées, criblées de balles, pensant aux corps innombrables accumulés dans les allées détruites du bureau, et à ceux qui gisent aussi dans tous les autres bureaux de la tour, voyant le résultat de l'horrible massacre fratricide qui a supprimé (*la totalité des travailleurs de la tour 35S*) – 1, Hick reprend espoir, et calcule mentalement le nombre d'heures qui restent avant que de la porte des Hairaches ne sortent les centaines de remplaçants que la nurserie collective a formé, et qui maintenant déjà se tiennent prêts à intégrer le bureau, motivés, fiers et joyeux, comme lui aussi l'a été il y a quelques mois, calcule aussi le nombre qu'il pourra en abattre pendant ses quarts d'heure de pause, pas tous malheureusement, mais un grand nombre, avant que le bureau ne retrouve son effectif initial, et se remette à fonctionner comme autrefois.

Et Hick pense aussi à ses prédécesseurs, avec respect, à Véra, Clara, à Théodore, et surtout à Didier, qui par son action immorale lui a au moins permis de mettre de son côté les meilleures chances de réussite pour sa carrière, tous les atouts, toutes les cartes entre ses mains de remplaçant de milieu de mois sur lequel personne n'aurait jamais parié, toutes les chances aujourd'hui de devenir le maître absolu du bureau, le chef incontesté de la guilde des guildes qu'il imagine maintenant fonder.

Et Hick sourit, en pressant le bouton « PLAY » du magnétophone, pour écouter à nouveau les derniers mots de Didier, cette question nécessaire, que chaque travaillant, chaque jour, jamais ne devrait cesser de se poser.

- Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

Et s'adressant à Didier par delà la mort, lui-même surpris d'avoir eu besoin de réfléchir, même quelques secondes, à cette question, Hick répond avec autant de conviction qu'il lui est possible d'en exprimer, d'une voix qui gronde au-dessus du crépitement des cadavres de ses collègues qui finissent de brûler :

- Maintenant, je vais me mettre au travail.